



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

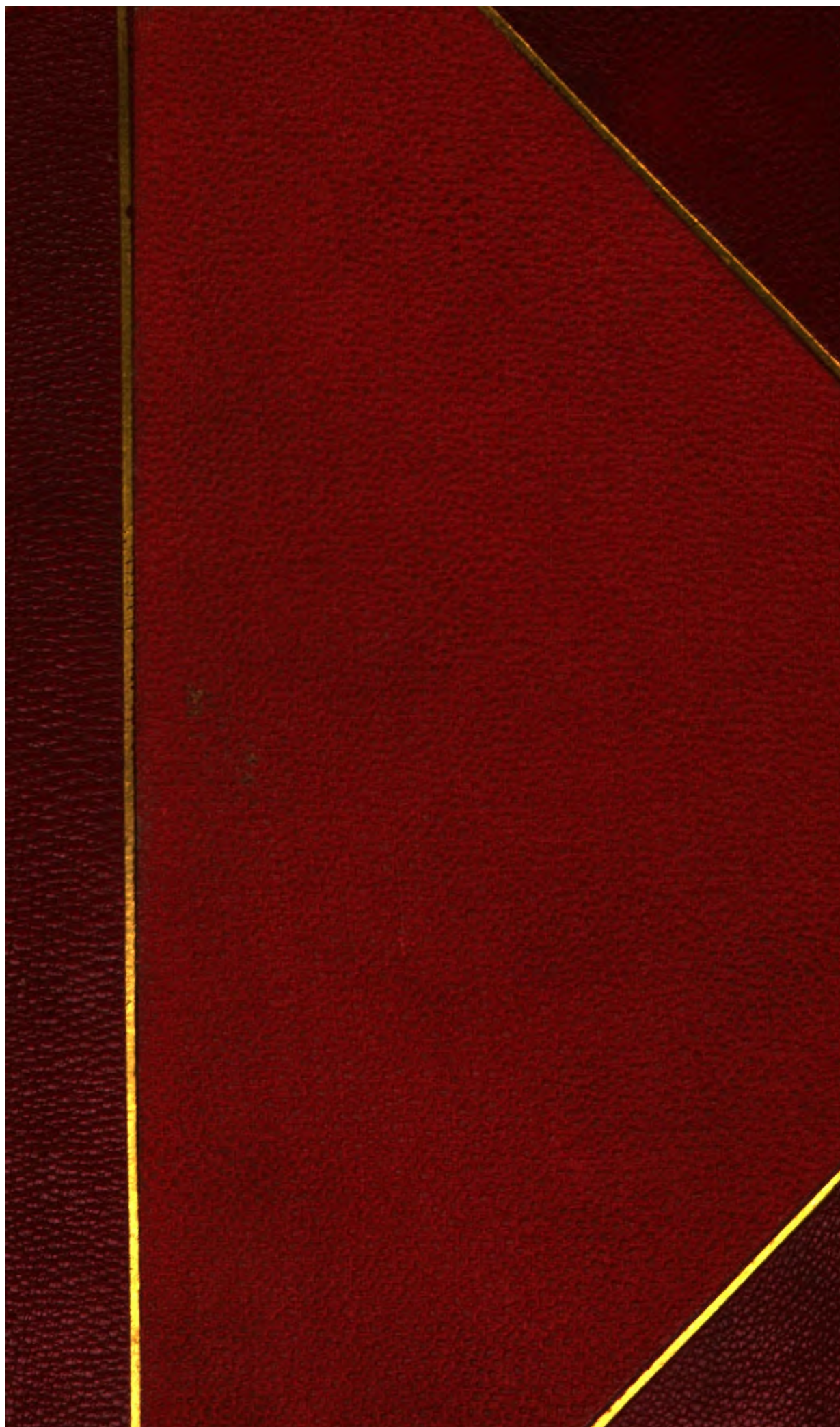
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~254e8~~

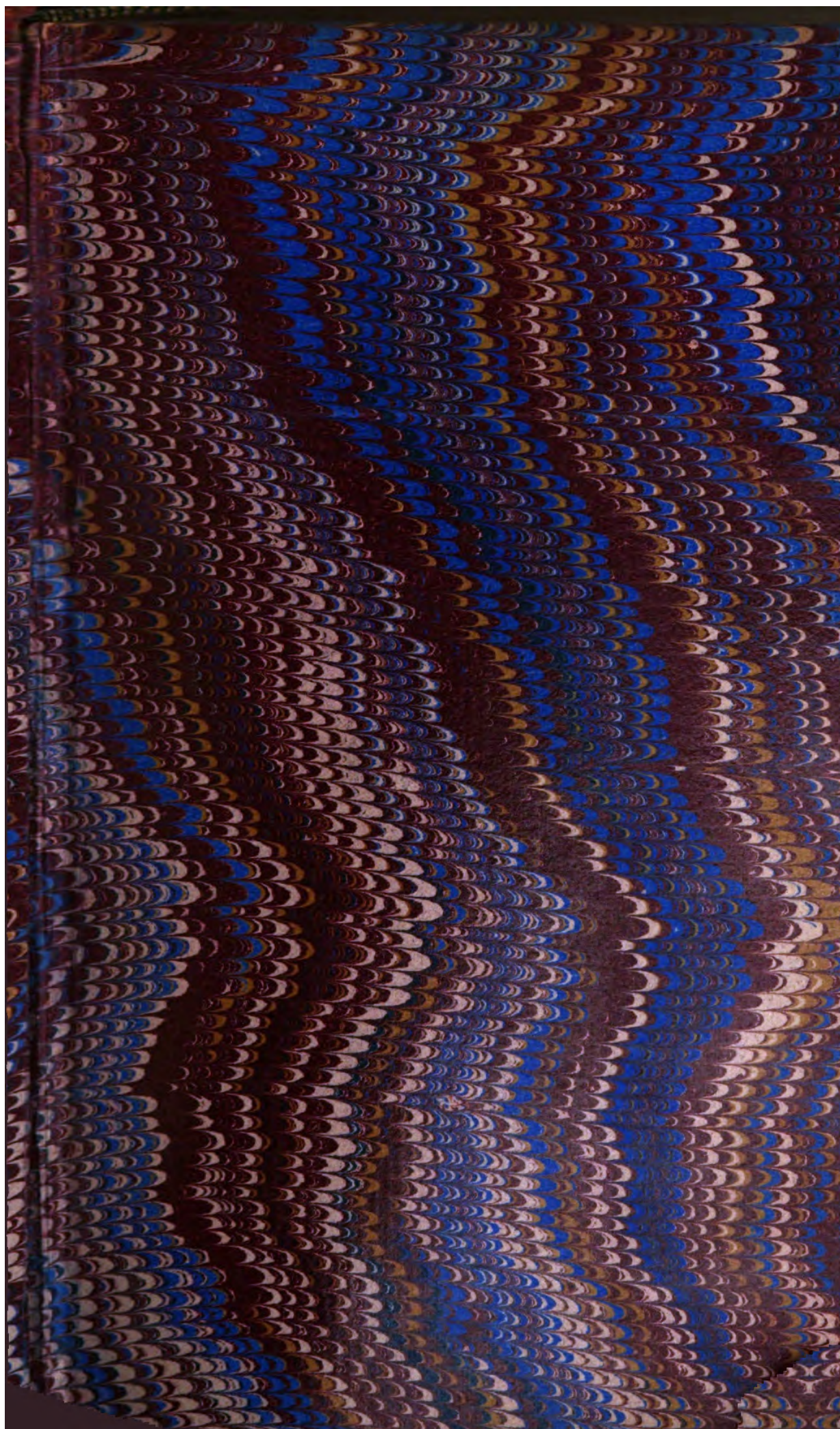
~~418~~

~~BB 4. 35.~~



BS 3/11 (6)

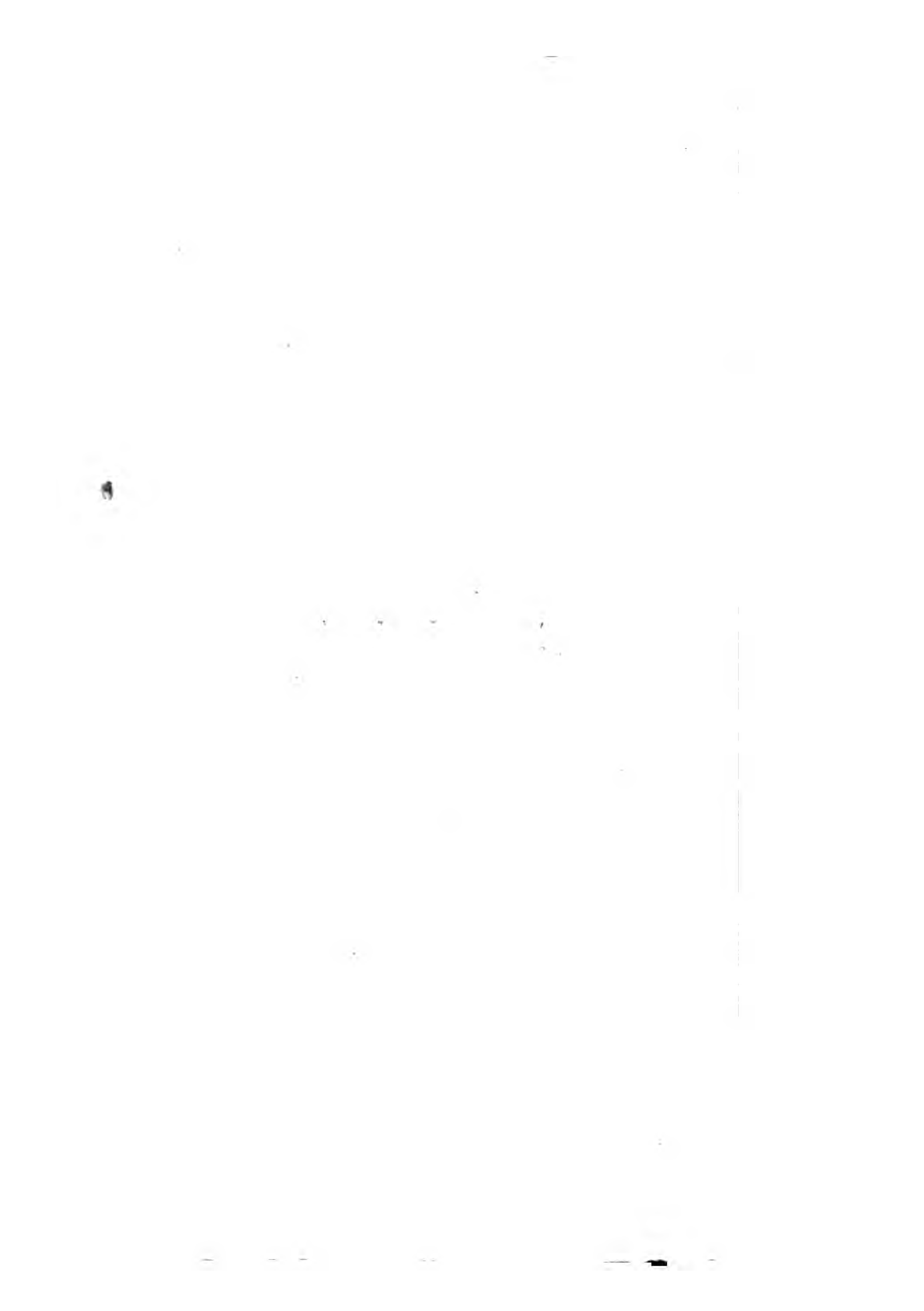
~~C/X 1213 A. 6~~



THEATRE

DE

P. CORNEILLE



THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682
AVEC NOTICE ET NOTES

PAR
ALPHONSE PAULY

TOME SIXIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

EXAMEN
DES
POÈMES CONTENUS
EN CE VOLUME.



EXAMEN
DES
POÈMES CONTENUS
EN CE VOLUME.

NICOMEDE.



VOICY une Pièce d'une constitution assez extraordinaire; aussi est-ce la vingt & unième que j'ay mise sur le Théâtre, & après y avoir fait reciter quarante mille Vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, & se mettre au hazard de s'égarer. La tendresse & les passions, qui doivent estre l'ame des Tra-

gédies, n'ont aucune part en celle-cy; la grandeur de courage y régne seule, & regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sçau-roit arracher une plainte. Elle y est combatuë par la Politique, & n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre appuy que celui de sa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les Peuples.

L'Histoire qui m'a prêté dequoy la faire paroître en ce haut degré, est tirée du 4. Livre de Justin. J'ay osté de ma Scène l'horreur de sa Catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui luy en avoit voulu faire autant, & n'ay donné ny à Prusias, ny à Nicomède, aucun dessein de parricide. J'ay fait ce dernier amoureux de Laodice Reine d'Arménie, afin que l'union d'une Couronne voisine à la sienne donnaît plus d'ombrage aux Romains, & leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ay approché de cette Histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce mesme Roy, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ay fait Nicomède disciple, pour luy prêter plus de valeur, & plus de fierté contre les Romains, & prenant l'occasion de l'Ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce Roy leur allié,

pour demander qu'on remist entre leurs mains ce vieil ennemy de leur grandeur, je l'ay chargé d'une commission secrette de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ay fait que pour gagner l'esprit de la Reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mary, il luy ramène un de ses fils, que mon Auteur m'apprend avoir été nourris à Rome. Cela fait deux effets, car d'un costé il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, & de l'autre il oppose à Nicomède un Rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire & de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce Prince les sanglants desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère luy avoit préparées; & pour la fin, je l'ay réduite en sorte que tous mes Personnages y agissent avec générosité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, & une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplû, & ce ne sont pas les moindres Vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la Politique des Romains au dehors, & comme ils agissoient impérieusement avec les Rois leurs

alliez ; leurs Maximes pour les empêcher de s'accroître, & les foins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur, quand elle commençoit à leur devenir suspecte, à force de s'augmenter, & de se rendre considérable par de nouvelles conquestes. C'est le caractère que j'ay donné à leur République en la personne de son Ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un Prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce Héros de ma façon fort un peu des Régles de la Tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du Spectateur, est quelquefois aussi agréable, que la compassion que nostre Art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqueune, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les Auditeurs dans les intérêts de ce Prince, & à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, & qui est peut estre plus feure que celle qu'il prescrit à la Tragédie par le moyen de la pitié & de la crainte.

L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité, & la généreuse reconnoissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diffimuler que cette Pièce est une de celles pour qui j'ay le plus d'amitié. Aussi n'y remarqueray-je que ce défaut de la fin qui va trop viste, comme je l'ay dit ailleurs, & où l'on peut mesme trouver quelque inégalité de Mœurs en Prusias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite sur la Mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, & viennent se ranger auprès de la Reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille Royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, & les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette Reine & du Prince Attale, qu'il avoit choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, & semble n'estre revenu que pour estre témoin du triomphe qu'il remporte sur luy. D'abord j'avois finy la Pièce sans les faire revenir, & m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère, grand

déplaisir de ce que la fuite du Roy ne luy permettoit pas de luy rendre ses obéissances. Cela ne démentoit point l'effet Historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude ; mais le goust des Spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos Personnages à la conclusion de cette sorte de Poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

PERTHARITE.

Le succès de cette Tragédie a été si malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en diray presque rien. Le Sujet est écrit par Paul Diacre, au 4. & 5. Livre des Gestes des Lombards, & depuis luy par Erycus Puteanus au second Livre de son Histoire des invasions de l'Italie par les Barbares. Ce qui l'a fait avorter au Théâtre, a été l'événement extraordinaire qui me l'avoit fait choisir. On n'y a pu supporter qu'un Roy dépouillé de son Royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces, & sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains; tant les vertus de bon mary sont peu à la mode. On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième Acte, quoy que le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ny que Grimoald reporte toutes ses affections à Edüige, si-tost qu'il a reconnu que

la vie de Pertharite, qu'il avoit crû mort jusque-là, le mettoit dans l'impossibilité de reüssir auprès de Rodelinde. J'ay parlé ailleurs de l'inégalité de l'employ des personnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers Actes, & la réduit au second ou au troisiéme dans les deux derniers. J'ajoute icy malgré sa disgrâce, que les sentimens en sont assez vifs & nobles, les Vers assez bien tournez, & que la façon dont le Sujet s'explique dans la première Scène ne manque pas d'artifice.

OEDIPE.

La mauvaise fortune de Pertharite m'avoit assez dégousté du Théâtre, pour m'obliger à faire retraite, & à m'imposer un silence, que je garderois encore, si M. le Procureur Général Fouquet me l'eust permis. Comme il n'étoit pas moins Surintendant des belles Lettres que des Finances, je ne pûs me défendre des ordres qu'il daigna me donner de mettre sur nostre Scène un des trois Sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, & je m'arrêtay à celui-cy, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le Roy s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralitez, que je pris pour des commandemens tacites de consacrer aux divertissemens de sa Majesté, ce que l'âge & les vieux travaux m'avoient laissé d'esprit & de vigueur.

Je ne déguiseray point qu'après avoir fait le choix de ce Sujet, sur cette confiance, que j'aurois pour moy les suffrages de tous les Sçavans, qui

le regardent encor comme le chef d'œuvre de l'Antiquité, & que les pensées de Sophocle & de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblay quand je l'envisageay de près. Je reconnus que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs Siècles pourroit sembler horrible au nostre; que cette éloquente & curieuse description de la manière dont ce malheureux Prince se crève les yeux, qui occupe tout leur cinquième Acte, feroit soulever la délicatesse de nos Dames, dont le dégoût attire aisément celui du reste de l'Auditoire; & qu'enfin l'Amour n'ayant point de part en cette Tragédie, elle étoit dénuée des principaux agrémens, qui font en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, & introduire l'heureux Episode de Thésée & Dircé. J'ay retranché le nombre des Oracles, qui pouvoit estre importun, & donner à Oedipe trop de soupçon de sa naissance : j'ay rendu la réponse de Laïus évoqué par Tirésie assez obscure dans sa clarté apparente, pour en faire une fausse application à cette Princesse : j'ay rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, & qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la Pièce, & j'ay fait en sorte qu'Oedipe, loin de se croire l'auteur de la mort du Roy son

prédécesseur, s'imagine l'avoir vengée sur trois brigands à qui le bruit commun l'attribuë, & ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque luy mesme, lors qu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'estre souvent que le Traducteur de ces grands Génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ay prise m'a empesché de me rencontrer avec eux, & de me parer de leur travail : mais en récompense j'ay eu le bonheur de faire avoüer qu'il n'est point fort de Pièces de ma main où il se trouve tant d'Art qu'en celle-cy. On m'y a fait deux objections, l'une que Dircé au troisième Acte manque de respect envers sa mère, ce qui ne peut estre une faute de Théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir ; Outre que cette Princesse considère encor tellement ces devoirs de la Nature, que bien qu'elle aye lieu de regarder cette mère comme une personne qui s'est emparée d'un Trône qui luy appartient, elle luy demande pardon de cette échappée, & la condamne aussi bien que les plus rigoureux de mes Juges. L'autre objection regarde la guérison publique, si-tost qu'Oedipe s'est puny. La narration s'en fait par Cléante & par Dymas, & l'on veut qu'il eust pû suffire de l'un des deux pour la faire. A quoy je répons que ce miracle s'étant fait tout d'un coup,

un seul homme n'en pouvoit sçavoir assez tost tout l'effet, & qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'étoit passé dans la Ville, & à l'autre, de ce qu'il avoit veu dans le Palais. Je trouve plus à dire à Dircé qui les écoute, & devoit avoir couru auprès de sa mère, si-tost qu'on luy en a dit la mort, mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, & qu'ainsi Dircé a pû n'avoir aucun empressement de voir sa mère à qui son secours ne pouvoit plus estre utile, puisqu'elle étoit morte. Outre que si elle y eust couru, Thésée l'auroit suivie, & il ne me seroit demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la représentation qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vray-semblance. Les Anciens avoient leurs Chœurs qui ne sortoient point du Théâtre, & étoient toujours prests d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre, mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

LA TOISON D'OR.

L'Antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les Historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la Fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, & que les Poètes qui l'ont embelly de leurs fictions, ne se sont pas assez accordez pour prendre la mesme route, j'ay crû que pour en faciliter l'intelligence entière, il étoit à propos d'avertir le Lecteur de quelques particularitez où je me suis attaché, qui peut estre ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la pluspart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un Poëme Epique en Latin, & de qui entre autres choses j'ay emprunté la Métamorphose de Junon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas Roy de Thèbes, & de Néphélé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persecuta si bien ce jeune Prince qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton

dont la laine étoit d'or, que sa mère luy donna, après l'avoir reçu de Mercure. Il le sacrifia à Mars si-tôt qu'il fut abordé à Colchos, & luy en appendit la dépouille dans une forest qui luy étoit consacrée. Aëtes fils du Soleil, & Roy de cette Province, luy donna pour femme Chalciope sa fille aînée, dont il eut quatre fils, & mourut quelque temps après. Son Ombre apparut en suite à ce Monarque, & luy révéla que le destin de son Etat dépendoit de cette Toison, qu'en mesme temps qu'il la perdrait, il perdrait aussi son Royaume, & qu'il étoit résolu dans le Ciel que Médée son autre fille auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un costé Aëtes, pour conserver cette Toison qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur & de Médée sa fille. Ces deux sçavantes Magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre Maître, qu'après avoir dompté deux Taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, & leur avoir fait labourer le champ de Mars, où en suite il falloit semer des dents de Serpent, dont naissoient aussi-tôt autant de Gensdarmes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire, qui se hazardoit à une si dangereuse entreprise; & pour dernier péril, il falloit combattre un Dragon qui ne dormoit jamais, & qui étoit le plus fidelle & le plus redoutable gardien de ce

trezor. D'autre costé, les Rois voisins jaloux de la grandeur d'Acetes s'armèrent pour cette conquête, & entre autres Persès son frère Roy de la Chersonèse Taurique, & fils du Soleil comme luy. Comme il s'appuya du secours des Scytes, Acetes emprunta celui de Styrys Roy d'Albanie, à qui il promit Médée pour jatisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du Ciel par cette Ombre de Phryxus. Ils donnoient bataille, & la victoire panchoit du costé de Persès, lors que Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du party contraire, & en moins d'un mois ces Héros firent emporter tant d'avantages au Roy de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, & d'abandonner leur camp. C'est icy que commence la Pièce, mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, & du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Aëjon, Roy de Theffalie, sur qui Pélias son frère avoit usurpé ce Royaume. Ce Tyran étoit fils de Neptune & de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa en fuite Crétheus père d'Aëjon, que je viens de nommer. Cette usurpation luy donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, luy rendist suspect le courage de Jason, son neveu & légitime héritier de ce Royaume.

Un Oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que pour l'éloigner, ou plutôt

pour le perdre, il luy commanda d'aller conquérir la Toison d'or, dans la croyance que ce Prince y périroit, & le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'Etat dont il s'étoit emparé. Jason par le conseil de Pallas fit bastir pour ce fameux voyage le Navire Argo, où s'embarquèrent avec luy quarante des plus vaillants de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zéthée & Calaïs, fils du Vent Borée & d'Orithie Princeesse de Thrace, qui étoient nez avec des aisles comme leur père, & qui par ce moyen delivrèrent Phinée en passant des Harpyes, qui fondoient sur ses viandes, si-tost que sa table étoit servie, & leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces Héros durant leur voyage reçurent beaucoup de faveurs de Junon & de Pallas, & prirent terre à Lemnos dont étoit Reine Hypsipile, où ils tardèrent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette Reine, & luy donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empescha pas de s'attacher auprès de Médée, & de luy faire les mesmes protestations si-tost qu'il fut arrivé à Colchos, & qu'il eust veu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour luy réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous ces périls, & enlever la Toison d'or malgré le Dragon qui la gardoit, & qu'elle affoupit. Un Auteur que cite le Mithologiste Noël le Comte, & qu'il appelle

.

Denis le Milésien, dit qu'elle luy porta la Toison jusques dans son Navire, & c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette Fable, pour la rendre plus surprenante & plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la Poësie en de pareilles rencontres, mais j'ay crû en avoir encor plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

C'est avec un fondement semblable que j'ay introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide & Sénèque le disent, mais Apollonius Rhodius le fait son aîné, & si nous voulons l'en croire, Aëtes l'avoit eu d'Astérodië, avant qu'il épousast la mère de cette Princesse, qu'il nomme Idye, fille de l'Océan. Il dit de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieilleffe d'Aëtes ne luy permettant pas de les poursuivre, ce Prince monta sur Mer, & les joignit autour d'une Isle située à l'embouchure du Danube, & qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée, se voyant perduë avec tous ces Grecs, qu'elle voyoit trop foibles, pour luy résister, feignit de les vouloir trahir, & ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le Temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut tué. Valerius Flaccus dit les mesmes choses

d'Absyrte que cét Auteur Grec, & c'est sur l'autorité de l'un & de l'autre que je me suis enhardy à quitter l'opinion commune, après l'avoir suivie, quand j'ay mis Médée sur le Théâtre. C'est me contredire moy-mesme en quelque sorte, mais Sénèque dont je l'ay tirée m'en donne l'exemple, lors qu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'Oedipe, il la fait revivre dans la Thébàide, pour se trouver au milieu de ses deux fils, comme ils sont prests de commencer le funeste düel où ils s'entretiënt, si toutefois ces deux Pièces sont véritablement d'un mesme Auteur.



NICOMÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

PRUSIAS, Roy de Bythinie.

FLAMINIUS, Ambassadeur de Rome.

ARSINOE, Seconde femme de Prusias.

LAODICE, Reine d'Arménie.

NICOMEDE, Fils aîné de Prusias forty du premier lit.

ATTALE, Fils de Prusias & d'Arfinoé.

ARASPE, Capitaine des Gardes de Prusias.

CLEONE, Confidente d'Arfinoé.

La Scène est à Nicomédie.



NICOMEDE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, Seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur,
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vau.
Quelques biens toutefois que le Ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joye,
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la Cour pour vous un séjour dangereux.

Vostre marastre y régne, & le Roy vostre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loy n'a que sa volonté;
Jugez après cela de vostre seureté.
La haine, que pour vous elle a si naturelle,
A mon occasion encor se renouvelle;
Vostre frère son fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le fçais, ma Princesse, & qu'il vous fait la Cour.
Je fçais que les Romains qui l'avoient en ostage
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage,
Que ce don à sa mère étoit le prix fatal,
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal,
Que le Roy par son ordre eust livré ce grand homme,
S'il n'eust par le poison luy-mesme évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroy de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Cappadoce entière avec la Bythinie,
Lors qu'à cette Nouvelle, enflamé de couroux,
D'avoir perdu mon maistre, & de craindre pour vous,
J'ay laissé mon Armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma Reine.
Vous en aviez besoin, Madame, & je le voy,
Puisque Flaminius obsède encor le Roy :
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Luy mort, ce long séjour prétend quelque'autre chose,
Et je ne voy que vous, qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu Romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la Reine :
Annibal qu'elle vient de luy sacrifier,
L'engage en sa querelle, & m'en fait défier,
Mais, Seigneur, jusqu'icy j'aurois tort de m'en plaindre,
Et quoy qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
Ma gloire, & mon amour peuvent bien peu sur moy,
S'il faut vostre présence à soutenir ma foy,
Et si je puis tomber en cette frénésie,
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie !
Attale, qu'en otage ont nourry les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans luy rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir un Aigle, & respecte un Édile !

NICOMEDE.

Plûtôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentimens si peu dignes de vous,
Je crains la violence, & non vostre foiblesse,
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis Reine, Seigneur, & Rome a beau tonner,
Elle, ny vostre Roy n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père,
Il m'a donnée à vous, & nul autre que moy
N'a droit de l'en dédire, & me choisir un Roy.
Par son ordre & le mien, la Reine d'Arménie

Est deuë à l'héritier du Roy de Bythinie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'Hymen d'un Sujet,
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, Madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout icy, se croira tout permis,
Pour se mettre en état de voir régner son fils?
Il n'est rien de si faint qu'elle ne fasse enfreindre,
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et sçaura vous garder mesme fidelité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la Nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?
Seigneur, vostre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-mesme, & m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime,
Et vous ferez bien-tost la première victime
Que la mère, & le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'oter mon appuy, se voudront immoler.
Si j'ay besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ay besoin que le Roy, qu'elle-mesme vous craigne;
Retournez à l'Armée, & pour me protéger,
Montrez cent mille bras tous prests à me venger,
Parlez la force en main, & hors de leur atteinte.
S'ils vous tiennent icy, tout est pour eux sans crainte,
Et ne vous flatez point, ny sur vostre grand cœur,

Ny fur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.
Quelque haute valeur que puisse estre la vostre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre,
Et fussiez-vous du monde, & l'amour, & l'effroy,
Quiconque entre au Palais porte sa teste au Roy.
Je vous le dis encor, retournez à l'Armée,
Ne montrez à la Cour que vostre Renommée,
Affez-vous fort pour affez le mien,
Faites que l'on vous craigne, & je ne craindray rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'Armée ! Ah, sçachez que la Reine
La sème d'assassins achetez par sa haine ;
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moy,
Afin de la convaincre, & détromper le Roy.
Quoy qu'il soit son époux, il est encor mon père,
Et quand il forcera la Nature à se taire,
Trois Scéptres à son Trofne attachez par mon bras
Parleront au lieu d'elle, & ne se tairont pas.
Que si nostre fortune à ma perte animée
La prépare à la Cour, aussi-bien qu'à l'Armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envirez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

LAODICE.

Non, je ne vous dy plus deormais que je tremble,
Mais que s'il faut périr, nous périrons ensemble.

Armons-nous de courage, & nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.

Le Peuple icy vous aime, & hait ces cœurs infames,

Et c'est estre bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais vostre frère Attale adresse icy ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais veu, ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoy, Madame, toujours un front inexorable ?
Ne pourray-je surprendre un regard favorable,
Un regard défarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin, quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vostre,
Quand j'en auray dessein, j'en sçauray prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ay donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir sçeu prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis, que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu, pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop, pour vouloir rien farder,
Vostre rang, & le mien ne sçauroient le permettre.
Pour garder vostre cœur, je n'ay pas où le mettre,
La place est occupée, & je vous l'ay tant dit,
Prince, que ce discours vous deust estre interdit.
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celuy qui l'occupe a de bonne fortune,
Et que seroit heureux, qui pourroit aujourd'huy
Disputer cette place, & l'emporter sur luy!

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des testes,
Seigneur, ce conquérant garde bien ses conquestes,
Et l'on ignore encor parmy ses ennemis
L'Art de reprendre un Fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celuy-cy toutefois peut s'attaquer de forte
Que tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en forte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le Roy le veut ?

LAODICE.

Le Roy juste, & prudent ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut icy la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut. S'il est Roy, je suis Reine,
Et vers moy tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière, & par civilité.

ATTALE.

Non, mais agir ainsi souvent, c'est beaucoup dire
Aux Reines comme vous qu'on voit dans son Empire,
Et si ce n'est assez des prières d'un Roy,
Rome qui m'a nourry, vous parlera pour moy.

NICOMEDE.

Rome, Seigneur !

ATTALE.

Ouy, Rome, en êtes-vous en doute ?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute,
Et si Rome sçavoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appuy dont vous parlez,

Elle s'indigneroit de voir sa créature
 A l'éclat de son nom faire une telle injure,
 Et vous dégraderoit peut-être dès demain
 Du titre glorieux de Citoyen Romain.
 Vous l'a-t'elle donné pour mériter sa haine,
 En le deshonorant par l'amour d'une Reine?
 Et ne sçavez-vous plus qu'il n'est Princes ny Rois,
 Qu'elle daigne égaler à ses moindres Bourgeois?
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
 Vous en avez bien-tôt oublié les maximes.
 Reprenez un orgueil digne d'elle, & de vous,
 Remplissez mieux un nom, sous qui nous tremblons tous,
 Et sans plus l'abaisser à cette ignominie,
 D'idolâtrer en vain la Reine d'Arménie,
 Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
 La fille d'un Tribun, ou celle d'un Préteur :
 Que Rome vous permet cette haute alliance,
 Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes,
 Aux Rois qu'elle méprise abandonnez les Reines,
 Et concevez enfin des vœux plus élevez,
 Pour mériter les biens qui vous sont réservez.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-luy silence,
 Madame, & retenez une telle insolence.
 Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
 J'ay forcé ma colère à le laisser parler,

Mais je crains qu'elle échape, & que, s'il continuë,
Je ne m'obstine plus à tant de retenuë.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ay raison, qu'importe à qui je sois ?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
Vous-mesme, amour à part, je vous en fais arbitre.

Ce grand nom de Romain est un précieux titre,
Et la Reine, & le Roy, l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se font priver, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever vostre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer par l'Hymen d'une Reine
A la part qu'ils avoient à la grandeur Romaine.
D'un si rare trefor l'un & l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encor un coup, cét homme est-il à vous ?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire,
Que vous ne luy puissiez ordonner de se taire ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a dépleu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de Souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un Prince vostre aîné doit estre vostre Maître,
Craindre de luy déplaire, & sçavoir que le sang
Ne vous empesche pas de différer de rang,

Luy garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de luy voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'estre à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, Madame, & ce fera le mien,
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.

Mais si je luy doy tant en fils de Souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

Sçachez qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois, & pour vivre sans maître,
Sçachez que mon amour est un noble projet,
Pour éviter l'affront de me voir son Sujet,
Sçachez...

LAODICE.

Je m'en doutois, Seigneur, que ma Couronne
Vous charmoit bien du moins, autant que ma personne;
Mais telle que je suis, & ma Couronne, & moy,
Tout est à cet aîné qui sera vostre Roy,
Et s'il étoit icy, peut estre en sa presence
Vous penseriez deux fois à luy faire une offence.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur, s'il les sçavoit, il pourroit bien luy-mesme
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Infolent, est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMEDE.

Je ne sçais de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître, & tenir ce langage?

NICOMEDE.

Je sçais à qui je parle, & c'est mon avantage
Que n'étant point connu, Prince, vous ne sçavez
Si je vous doy respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah, Madame, souffrez que ma juste colére...

LAODICE.

Consultez-en, Seigneur, la Reine vostre mère,
Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOE, LAODICE,
ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le Prince vostre fils,
Madame, & dites-luy, de grace, qui je suis.

Faute de me connoître, il s'empporte, il s'égare,
Et ce defordre est mal dans une ame si rare,
J'en ay pitié.

ARSINOE.

Seigneur vous êtes donc icy?

NICOMEDE.

Ouy, Madame, j'y suis, & Métrobate aussi.

ARSINOE.

Métrobate! ah le traître!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jetter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOE.

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant?
Et vostre Armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon Lieutenant,
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avois icy laissé mon Maître, & ma Maîtresse;
Vous m'avez osté l'un, vous, dy-je, ou les Romains,
Et je viens sauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.

ARSINOE.

C'est ce qui vous amène?

NICOMEDE.

Ouy, Madame, & j'espère
Que vous m'y servirez auprès du Roy mon père.

ARSINOE.

Je vous y serviray comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De vostre bon vouloir nous sommes asseurez.

ARSINOE.

Il ne tiendra qu'au Roy qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOE.

Tenez-vous asseuré que je n'oubli-ray rien.

NICOMEDE.

Je connoy vostre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le Prince Nicomède!

NICOMEDE.

Ouy, c'est moy, qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah, Seigneur, excusez si vous connoissant mal...

NICOMEDE.

Prince, faites-moy voir un plus digne rival.
Si vous aviez deffein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une fi noble audace :
Mais comme à fon secours je n'amène que moy,
Ne la menacez plus de Rome, ny du Roy.
Je la défendray seul, attaquez-la de mefme,
Avec tous les refpects qu'on doit au Diadème.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de vofre maiftre, où je fuis destiné,
Et nous verrons ainfi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, penfez-y bien, je vous laiffe y refver.

SCENE IV.

ARSINOE, ATTALE, CLEONE.

ARSINOE.

Quoy, tu faisois excufe à qui m'osoit braver !

ATTALE.

Que ne peut point, Madame, une telle furprife ?
Ce prompt retour me perd, & rompt vofre entreprife.

ARSINOE.

Tu l'entens mal, Attale, il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'Ambaffadeur Romain,

Dedans mon cabinet amène-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moy la conduite.

ATTALE.

Mais, Madame, s'il faut...

ARSINOE.

Va, n'apprehende rien,
Et pour avancer tout haste cét entretien.

SCENE V.

ARSINOE, CLEONE.

CLEONE.

Vous luy cachez, Madame, un dessein qui le touche !

ARSINOE.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche,
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'oste le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ny crime,
Qu'un Trosne acquis par là ne rende légitime.

CLEONE.

J'aurois creu les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eust fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice,
Un Romain seul l'a faite, & par mon artifice.
Rome l'eust laissé vivre, & sa légalité
N'eust point forcé les loix de l'hospitalité.
Sçavante à ses dépens de ce qu'il sçavoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un averfaire;
Mais quoy que par ce triste, & prudent souvenir
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit veu couler sans crainte, & sans envie,
Chez un Prince allié, les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son père défait luy laisse sur le front,
(Car je croy que tu sçais que quand l'Aigle Romaine
Vit choir ses Légions aux bords de Trafimène,
Flaminius son père en étoit Général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.)
Ce fils donc qu'a pressé la soif de sa vengeance
S'est aisément rendu de mon intelligence.
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par luy le retour de mon fils;
Par luy j'ay jetté Rome en haute jalousie
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses Etats,
Par l'Hymen de ce Prince, à ceux de Prusias :
Si bien que le Sénat, prenant un juste ombrage
D'un Empire si grand, sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer luy-mesme Ambassadeur,
Pour rompre cet Hymen, & borner sa grandeur,
Et voila le seul point où Rome s'intéresse.

CLEONE.

Attale à ce dessein entreprend sa Maîtresse!
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet Amant si cher affermist son amour?

ARSINOE.

Irriter un vainqueur en teste d'une Armée,
Preste à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'étoit trop hazarder, & j'ay creu pour le mieux
Qu'il falloit de son Fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs Paniques;
Feignant de luy trahir mes ordres tyranniques,
Et pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux Dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au Roy, luy demander justice,
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun soucy de m'en justifier,
Je sçauray m'en servir à me fortifier.
Tantost en le voyant j'ay fait de l'effrayée,
J'ay changé de couleur, je me suis écriée,
Il a creu me surprendre, & l'a creu bien en vain,
Puisque son retour mesme est l'œuvre de ma main.

CLEONE.

Mais quoy que Rome fasse, & qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOE.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour,
Qu'à dessein d'ébloüir le Roy, Rome, & la Cour.

Je n'en veux pas, Cléone, au Scéptre d'Arménie,
Je cherche à m'asseurer celui de Bythinie,
Et si ce Diadème une fois est à nous,
Que cette Reine après se choisisse un époux.
Je ne la vay presser, que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son Amant, & d'elle :
Le Roy, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offencer Rome, agira chaudement,
Et ce Prince piqué d'une juste colére
S'emportera sans doute, & bravera son père.
S'il est prompt & bouillant, le Roy ne l'est pas moins,
Et comme à l'échauffer j'appliqueray mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet Amant soit sensible,
Mon entreprise est seure, & sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert & tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend,
Allons, & garde bien le secret de la Reine.

CLEONE.

Vous me connoissez trop, pour vous en mettre en peine.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

—

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, & se montrer icy?

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun foudry,
Et la haute vertu du Prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède.
Mais tout autre que luy devoit estre suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer dans quelque défiance
Des secrettes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne es voy que trop, & sa témérité,
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité,
Il n'en veut plus dépendre, & croit que ses conquestes
Au dessus de son bras ne laissent plus de testes,
Qu'il est luy seul sa règle, & que, sans se trahir,
Des Héros tels que luy, ne sçauroient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainfi que fes pareils agiffent.
A fuivre leur devoir leurs hauts faits fe terniffent,
Et ces grands cœurs enflez du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'Armée, & parmy leurs foldats,
Font du commandement, une douce habitude,
Pour qui l'obéiffance eft un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dy tout, Araspe, dy que le nom de Sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet,
Que bien que leur naiffance au Trône les destine,
Si fon ordre eft trop lent, leur grand cœur s'en mutine
Qu'un père garde trop un bien qui leur eft dû,
Et qui perd de fon prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille fourdes pratiques
Dans le gros de fon Peuple, & dans fes Domestiques,
Et que fi l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De fon règne ennuyeux, & de fes tristes jours,
Du moins une infolente & fauffe obéiffance,
Luy laiffant un vain titre, ufurpe fa puiffance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, & qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'eft pas pour vous un avis néceffaire,
Le Prince eft vertueux, & vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon père, il feroit criminel;
Il doit fon innocence à l'amour paternel,

C'est luy seul qui l'excuse, & qui le justifie,
Ou luy seul qui me trompe, & qui me sacrifie.
Car je doy craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combatu ;
Qu'il ne force en son cœur la Nature à se taire.
Qui se lasse d'un Roy, peut se lasser d'un père,
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner,
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner,
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
La Nature est aveugle, & la vertu muette.

Te le diray-je Araspe ? il m'a trop bien servy,
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravy,
Il n'est plus mon Sujet, qu'autant qu'il le veut estre,
Et qui me fait régner en effet est mon maistre.
Pour paroistre à mes yeux, son mérite est trop grand,
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant,
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,
Et sa seule presence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois Roy,
Que je tiens plus de luy, qu'il ne tiendra de moy,
Et que si je luy laisse un jour une Couronne,
Ma teste en porte trois, que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame, & ma confusion,
Qui renouvelle & croist à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette veuë importune,
Que qui m'en donne trois, peut bien m'en oster une,
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, & peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que luy je sçais comme s'explique

La règle de la vraye, & saine Politique.

Aussi-tost qu'un Sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent,
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre,
C'est un crime d'Etat, que d'en pouvoir commettre,
Et qui sçait bien régner l'empesche prudemment
De mériter un juste, & plus grand châtiment,
Et prévient par un ordre à tous deux salutaire
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, Seigneur, pour le Prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ay déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?

Me feras-tu garand de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère,
Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère, & la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flatons point, il court à sa vengeance,
Il en a le prétexte, il en a la puissance,
Il est l'Astre naissant qu'adorent mes Etats,
Il est le Dieu du Peuple, & celui des soldats :
Seur de ceux-cy, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nostre ;
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut estre encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, & mesler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment.

Mais s'il ne m'obéît, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoy qu'il ait fait pour moy, quoy que j'en voye à craindre,
Deuffay-je voir par là tout l'Etat hazardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voila, Prince! Et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La feule ambition de pouvoir en perfonne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encor une Couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassemens,
Et d'estre le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce, heureusement unie
Aux Royaumes du Pont, & de la Bythinie,
Je viens remercier, & mon père, & mon Roy,
D'avoir eu la bonté de se servir de moy,
D'avoir choifi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moy l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens,
Me faire par écrit de tels remercimens,

Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que vostre victoire ajoute à vostre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, & plus au Général,
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eust payé de sa teste.

NICOMEDE.

J'ay failly, je l'avouë, & mon cœur imprudent
A trop creu les transports d'un desir trop ardent :
L'amour que j'ay pour vous a commis cette offence,
Luy seul à mon devoir fait cette violence :
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévère loy,
Si l'amour juge en vous, ce qu'il a fait en moy.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appuy.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'huy.
L'Ambassadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prens de confiance,
Vous l'écouteriez, Prince, & répondrez pour moy.
Vous êtes aussi-bien le véritable Roy,
Je n'en suis plus que l'ombre, & l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse,

Je n'ay plus que deux jours peut estre à le garder.
L'intereft de l'Etat vous doit seul regarder,
Prenez-en aujourd'huy la marque la plus haute :
Mais gardez-vous auffi d'oublier vostre faute,
Et comme elle fait brèche au pouvoir fouverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puiffance abfoluë,
Attendez-la de moy, comme je l'ay reçeuë,
Inviolable, entière, & n'autorifez pas
De plus méchants que vous, à la mettre plus bas.
Le Peuple qui vous voit, la Cour qui vous contemple,
Vous defobéïroient fur vostre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, & montrez à leurs yeux
Que nos premiers Sujets obéïffent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéïray, Seigneur, & plus toft qu'on ne penfe,
Mais je demande un prix de mon obéïffance.
La Reine d'Arménie eft deuë à fes Etats,
Et j'en voy les chemins ouverts par nos combats,
Il eft temps qu'en fon Ciel cét Astre aille reluire ;
De grace, accordez-moy l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, & cét illustre employ
Demande un Roy luy-mefme, ou l'héritier d'un Roy :
Mais pour la renvoyer jusqu'en fon Arménie,
Vous fçavez qu'il y faut quelque cérémonie.
Tandis que je feray préparer fon départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est preste à partir, sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ay garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'Ambassadeur entre, il le faut écouter,
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS,
ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourry vingt ans un Prince vostre fils,
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris,
Par les hautes vertus, & les illustres marques
Qui font briller en luy le sang de vos Monarques.
Sur tout il est instruit en l'Art de bien régner;
C'est à vous de le croire, & de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure,
Et vous offenceriez l'estime qu'elle en fait,
Si vous le laissiez vivre, & mourir en Sujet.
Faites donc aujourd'huy que je luy puisse dire
Cù vous luy destinez un souverain Empire.

PRUSIAS.

Les foins qu'ont pris pour luy le Peuple, & le Sénat
Ne trouveront en moy jamais un père ingrat;
Je croy, que pour régner, il en a les mérites,
Et n'en veux point douter, après ce que vous dites:
Mais vous voyez, Seigneur, le Prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné,
Il ne fait que sortir encor d'une victoire,
Et pour tant de hauts faits je luy doy quelque gloire,
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moy.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale Roy.

PRUSIAS.

C'est vostre interest seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vostre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
Dequoy se melle Rome, & d'où prend le Sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur vostre Etat?
Vivez, régnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après ou Rome, ou la Nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis, il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aspire à vostre mort,
Et de pareils amis en bonne Politique...

PRUSIAS.

Ah, ne me brouillez point avec la République,
Portez plus de respect à de tels alliez.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les Rois humiliez,
Et quel que soit ce fils, que Rome vous renvoye,
Seigneur, je luy rendrois son present avec joye,
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soy sa chère nourriture,
Ou pour le Consulat, ou pour la Dictature.

FLAMINIUS.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemy de la grandeur Romaine
N'en a mis en son cœur, que mépris, & que haine.

NICOMEDE.

Non, mais il m'a sur tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.
On me croit son disciple & je le tiens à gloire,
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit sçavoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maistre au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords,
Parlez, & nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Et bien, s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu,
Et puisqu'elle a par tout un pouvoir absolu,
C'est aux Rois d'obéir, alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand Roy,
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foy.
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur infigne,
Donnez-luy vostre Armée, & voyons ces grands coups,
Qu'il en fasse pour luy ce que j'ay fait pour vous,
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa teste.
Je luy prête mon bras, & veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, estre son Lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire,
Le fameux Scipion le fut bien de son frère,
Et lors qu'Antiochus fut par eux détourné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Ægée,
Les restes de l'Asie à nos costez rangée,
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection,
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempestes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontez du Roy,
Mais peut estre qu'un jour je dépendray de moy,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces Places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains,
Et si Flaminius en est le Capitaine,
Nous pourrons luy trouver un lac de Trafiméne.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tost de ma bonté,
Le rang d'Ambassadeur doit estre respecté,
Et l'honneur souverain qu'icy je vous défère...

NICOMEDE.

Ou laissez-moy parler, Sire, ou faites-moy taire;
Je ne sçais point répondre autrement pour un Roy,
A qui dessus son Trône on veut faire la loy.

PRUSIAS.

Vous m'offencez moy-mesme en parlant de la forte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoy? je verray, Seigneur, qu'on borne vos Etats,

Qu'au milieu de ma courſe on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a meſme l'audace,
Et je ne rendray point menace pour menace,
Et je remerciray qui me dit hautement
Qu'il ne m'eſt plus permis de vaincre impunément?

PRUSIAS à *Flaminius*.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de ſon âge,
Le temps, & la raiſon pourront le rendre ſage.

NICOMEDE.

La raiſon, & le temps m'ouvrent aſſez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois juſqu'icy vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fuſt imaginaire,
(Car je l'appelle ainſi quand elle eſt ſans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a veu dans Rome éclater le mérite,
N'eſt pas grande vertu, ſi l'on ne les imite.)
Si j'avois donc vécu dans ce meſme repos,
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ſes Héros,
Elle me laifferoit la Bythinie entière,
Telle que de tout temps l'aiſné la tient d'un père,
Et s'emprefſeroit moins à le faire régner,
Si vos armes ſous moy n'avoient ſçu rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bythinie
Par trois Scéptres conquis, trop de puissance unie,
Il faut la diviſer, & dans ce beau projet
Ce Prince eſt trop bien né, pour vivre mon Sujet.
Puiſqu'il peut la ſervir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Aléxandre,

Et je luy doy quitter, pour le mettre en mon rang
Le bien de mes ayeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux Immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future, ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, & promptement,
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement ;
Le maistre, qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combatu,
Prince, par interest, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pû faire
N'ont jetté qu'un dépôt sur la teste d'un père,
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son Trosne attachée
Sur nul autre que vous ne peut estre épanchée.
Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
Quand les Romains le font, ils ne font rien pour eux.
Scipion dont tantost vous vantiez le courage
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage,
Et de tout ce qu'il fit pour l'Empire Romain,
Il n'en eut que la gloire, & le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure,
Le reste de la Terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'Etat qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des testes bien sentées,
Elles vous deferoient de ces belles pensées.

Par respect pour le Roy, je ne dy rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là dessus,
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision,
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point, mais comme il est permis,
Contre qui que ce soit, de servir ses amis,
Si vous ne le sçavez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis, pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en vostre cœur déjà vous dévorez,
Le Pont fera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bythinie.
Ce bien de vos Ayeux, ces prix de vostre sang,
Ne mettront point Attale en vostre illustre rang,
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce Prince régnera sans rien prendre sur vous.

à Prusias.

La Reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut estre plus belle,
Elle vit sous vos loix, & vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voila le vray fecret de faire Attale Roy,
Comme vous l'avez dit, fans rien prendre fur moy.
La pièce eft délicate, & ceux qui l'ont tiffuë
A de fi longs détours font une digne iffuë.
Je n'y répons qu'un mot, étant fans intereft.

Traitez cette Princeffe en Reine, comme elle eft,
Ne touchez point en elle aux droits du Diadème,
Ou pour les maintenir, je périray moy-mefme.
Je vous en donne avis, & que jamais les Rois,
Pour vivre en nos Etats, ne vivent fous nos loix,
Qu'elle feule en ces lieux d'elle-mefme difpofe.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à luy dire autre chofe?

NICOMEDE.

Non, Seigneur, fi ce n'eft que la Reine après tout
Sçachant ce que je puis, me pouffe trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma Cour que peut vofre infolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le f Silence.
Une feconde fois avifez, s'il vous plaift,
A traiter Laodice en Reine comme elle eft,
C'eft moy qui vous en prie.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Et quoy ? toujours obstacle ?

PRUSIAS.

De la part d'un Amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès ;
Mais il faut que chacun suive sa Destinée.
L'amour entre les Rois ne fait pas l'Hyménée,
Et les raisons d'Etat, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non, je vous répons, Seigneur, de Laodice ;
Mais enfin elle est Reine, & cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ay fur elle après tout une puissance entière,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-luy donc visite, & comme Ambassadeur,
Proposez cet Hymen vous-mesme à sa Grandeur,

Je seconderay Rome, & veux vous introduire;
Puisqu'elle est en nos mains, l'Amour ne vous peut nuire.
Allons de sa réponse à vostre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes.
Qui tranche trop du Roy, ne régne pas long-temps.

LAODICE.

J'observeray, Seigneur, ces avis importants,
Et si jamais je régne, on verra la pratique
D'une si salutaire, & noble Politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, & vous devriez faire
Plus d'estime d'un Roy, qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doy,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'estre Roy.

Recevoir Ambassade en qualité de Reine,
Ce feroit à vos yeux faire la Souveraine,
Entreprendre sur vous, & dedans vostre Etat,
Sur vostre autorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, Seigneur, & me dénie
L'honneur qui ne m'est dû, que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon Trofne, avec plus de splendeur,
Je puis honorer Rome, en son Ambassadeur,
Faire réponse en Reine, & comme le mérite
Et de qui l'on me parle, & qui m'en sollicite.
Icy c'est un métier que je n'entens pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien,
Et ce grand nom de Reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de Trofne à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, & n'avoir en tous lieux
Pour Souverains que moy, la raison, & les Dieux.

PRUSIAS.

Ces Dieux vos Souverains, & le Roy vostre père
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire,
Et vous pourrez peut estre apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des Rois.
Pour en faire l'épreuve, allons en Arménie,
Je vay vous y remettre en bonne compagnie,
Partons, & dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos païs désolez.
Préparez-vous à voir par toute vostre terre

Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdray mes Etats, & garderay mon rang,
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront vostre esclave, & non vostre Sujette,
Ma vie est en vos mains, mais non ma Dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté ;
Et quand vos yeux frappez de toutes ces misères
Verront Attale assis au Trofne de vos pères,
Alors peut estre, alors, vous le prirez en vain,
Que pour y remonter, il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là vostre guerre m'engage,
Je seray bien changée, & d'ame, & de courage.
Mais peut estre, Seigneur, vous n'irez pas si loin,
Les Dieux de ma fortune auront un peu de foin,
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de Héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez vostre appuy,
Mais il court à sa perte, & vous traîne avec luy.

Pensez-y bien, Madame, & faites-vous justice,
Choisissez d'estre Reine, ou d'estre Laodice,
Et pour dernier avis que vous aurez de moy,

Si vous voulez régner, faites Attale Roy.
Adieu.

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le Roy, Seigneur, vostre Ambassade est faite,
Et je vous dis encor, pour ne vous point flater,
Qu'icy je ne la doy, ny la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en Ambassadeur, qu'en homme qui vous aime,
Et qui touché du sort que vous vous préparez
Tasche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc, comme amy, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre interest,
Et les temps où l'on vit, & les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame Royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, & qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vray bonheur,

Qu'elle-mesme se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
J'avois droit de régner, & n'ay sçu m'en servir.
Vous irritez un Roy dont vous voyez l'Armée,
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée,
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa Cour.

LAODICE.

Je ne fçais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie,
Et sans examiner par quel destin jaloux,
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir, que celle que j'étale
N'est pas, tant qu'il vous semble, une vertu brutale,
Que si j'ay droit au Trofne, elle s'en veut servir,
Et sçait bien repousser qui me le veut ravir.

Je voy sur la frontière une puissante Armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, & sous quel Général?
Le Roy, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal,
Et s'il vouloit passer de son país au nostre,
Je luy conseillerois de s'asseurer d'une autre.
Mais je vy dans sa Cour, je suis dans ses Etats,
Et j'ay peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa Cour mesme, & hors de l'Arménie,
La vertu trouve appuy contre la tyrannie,
Tout son Peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'Etat,

Il connoit Nicomède, il connoit sa marastre,
Il en sçait, il en voit la haine opiniastre,
Il voit la servitude où le Roy s'est soumis,
Et connoit d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moy, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevroit de moy,
S'il tenoit de ma main la qualité de Roy.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon Sujet qu'époux, & le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon Peuple à mon exemple en feroit peu d'estime,
Ce feroit trop, Seigneur, pour un cœur magnanime,
Mon refus luy fait grace, & malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vray, vous êtes icy Reine,
Sur l'Armée, & la Cour je vous voy Souveraine,
Le Roy n'est qu'une Idée, & n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous luy laissez avoir.
Quoy, mesme vous allez jusques à faire grace!
Après cela, Madame, excusez mon audace,
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix,
Recevoir Ambassade est encor de vos droits,
Ou si ce nom vous choque, ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain, souffrez que je vous die
Qu'estre allié de Rome, & s'en faire un appuy
C'est l'unique moyen de régner aujourd'huy :

Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses Peuples en repos, ses ennemis en crainte :
Qu'un Prince est dans son Trofne à jamais affermy,
Quand il est honoré du nom de son amy :
Qu'Attale avec ce titre est plus Roy, plus Monarque,
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque,
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il fuffit, je voy bien ce que c'est,
Tous les Rois ne font Rois qu'autant comme il vous plaist ;
Mais si de leurs Etats Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose,
Et qui tient en sa main tant dequoy luy donner,
A mendier pour luy, devroit moins s'obstiner.
Pour un Prince si cher sa réserve m'étonne ;
Que ne me l'offre-t'elle avec une Couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un Sujet,
Moy qui tiendrois un Roy pour un indigne objet,
S'il venoit par vostre ordre, & si vostre alliance
Souilloit, entre ses mains, la suprême puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir,
Je ne veux point de Rois qui sçachent obéir,
Et puisque vous voyez mon ame toute entière,
Seigneur, ne perdez plus menace, ny prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cét aveuglement ?
Madame, encore un coup, pensez-y meurement,
Songez mieux ce qu'est Rome & ce qu'elle peut faire,

Et si vous vous aimez, craignez de luy déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontez ne peut troubler l'effet,
Tout fléchit sur la Terre, & tout tremble sur l'Onde,
Et Rome est aujourd'huy la maîtresse du Monde.

LAODICE.

La maîtresse du Monde! ah, vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie, & mon cœur.
Si le grand Annibal n'avoit qui luy succède,
S'il ne revivoit pas au Prince Nicomède,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infailible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant Disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage:
L'Asie en fait l'épreuve, où trois Scéptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essay, mais si grands que peut estre
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame, & quelques-uns vous diront au besoin
Quels Dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que même au sortir de Trébie & de Cannes,
Son ombre épouvanta vostre grand Annibal.
Mais le voicy ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Ou Rome à fes Agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire vostre charge.

FLAMINIUS.

Je fçais quel est mon ordre, & si j'en fors, ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendray raifon.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, & laissez à ma flame
Le bonheur à son tour d'entretenir Madame.
Vous avez dans son cœur fait de si grands progres,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que fans de grands efforts je n'y pourray détruire
Ce que vostre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient luy donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Luy donner de la sorte un conseil charitable,
C'est estre Ambassadeur, & tendre, & pitoyable.

Vous a-t'il conseillé beaucoup de laschetez,
Madame?

FLAMINIUS.

Ah, c'en est trop, & vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sçachez qu'il n'est point de contrée,
Où d'un Ambassadeur la Dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang & sa splendeur,
Qui fait le conseiller, n'est plus Ambassadeur,
Il excède sa charge, & luy-mesme y renonce.
Mais dites-moy, Madame, a-t'il eu sa réponse?

LAODICE.

Ouy, Seigneur.

NICOMEDE.

Sçachez donc que je ne vous prens plus
Que pour l'Agent d'Attale, & pour Flaminius,
Et si vous me faschiez, j'ajouterois peut estre
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon Maistre.
Voila tous les honneurs que vous aurez de moy,
S'ils ne vous fatifont, allez vous plaindre au Roy.

FLAMINIUS.

Il me fera justice encor qu'il soit bon père,
Ou Rome, à son refus, se la sçaura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un & l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Cét avis est plus propre à donner à la Reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine,
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats,
Mais enfin on m'y force, & tout son crime éclate :
J'ay fait entendre au Roy Zenon, & Métrobate,
Et comme leur rapport a dequoy l'étonner,
Luy-mesme il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sçais pas, Seigneur, quelle en fera la suite,
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ny comme à cet éclat la Reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous craint,

Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment,
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, & couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mystères de Cour souvent sont si cachez,
Que les plus clair-voyants y sont bien empeschez.
Lors que vous n'étiez point icy pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre,
Rome ne songeoit point à troubler nostre amour;
Bien plus, on ne vous souffre icy que ce seul jour,
Et dans ce mesme jour, Rome, en vostre presence,
Avec chaleur pour luy presse mon alliance.
Pour moy, je ne voy goute en ce raisonnement,
Qui n'attend point le temps de vostre éloignement,
Et j'ay devant les yeux toujours quelque nuage,
Qui m'offusque la veüe, & m'y jette un ombrage.
Le Roy chérit sa femme, il craint Rome, & pour vous,
S'il ne voit vos hauts-faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne sçaurois vous taire
Qu'il est trop bon mary, pour estre assez bon père.
Voyez quel contretemps Attale prend icy,
Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel foudry.
Je conçois mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en pense,
Mais j'en rompray le coup, s'il y faut ma presence.
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous, quand j'y melle le mien

LAODICE.

Vostre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moy-mesme;
Il connoit tout mon cœur, & répondra pour moy,
Comme à Flaminus il a fait pour le Roy.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non, j'ay quelque chose aussi-bien à vous dire,
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aisné,
L'avantage du Trône où je suis destiné,

Et voulant feul icy défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de mefme,
Et de ne mefler point fur tout dans vos deffeins
Ny le fecours du Roy, ny celui des Romains :
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en fouvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aïneffe,
Mais vous défaites-vous du cœur de la Princeffe,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualitez qui fçavent tout charmer,
De trois Scéptres conquis, du gain de fix batailles,
Des glorieux affauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la Princeffe égale entre nous deux,
Ne luy laiffez plus voir ce long amas de gloire,
Qu'à pleines-mains fur vous a verfé la Victoire,
Et faites qu'elle puiffe oublier une fois
Et vos rares vertus, & vos fameux exploits ;
Ou contre fon amour, contre vofre vaillance,
Souffrez Rome, & le Roy, dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait affez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids leger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout vofre temps à Rome,
Que vous fçavoir ainfi défendre en galant homme.
Vous avez de l'esprit, fi vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOE, NICOMEDE, ATTALE,
ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le Roy vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Ouy, Seigneur.

ARSINOE.

Prince, la calomnie est aïée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moy, qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOE.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas sous l'espoir qui vous flatte
Amené de si loin Zénon, & Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, Madame, à tout dissimuler,
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOE.

La vérité les force, & mieux que vos largeffes.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses,
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fasché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOE.

Je le veux bien encor, & je n'en suis faschée,
Que d'avoir veu par là vostre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais fuborneur.

NICOMEDE.

Je les ay fubornez contre vous à ce conte?

ARSINOE.

J'en ay le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par là leur oster tout crédit?

ARSINOE.

Non, Seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, & que vous vouliez croire ?

ARSINOE.

Deux mots de vérité qui vous combent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importants ?

ARASPE.

Seigneur, le Roy s'ennuye, & vous tardez long-temps.

ARSINOE.

Vous les sçaurez de luy, c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, Madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chassant le paternel
Vous fera l'innocente, & moy le criminel,
Mais...

ARSINOE.

Achevez, Seigneur, ce mais, que veut-il dire ?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOE.

Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importants ?

NICOMEDE.

Vous les sçaurez du Roy, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOE, ATTALE.

ARSINOE.

Nous triomphons, Attale, & ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que luy-mesme a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornez par luy-mesme,
N'ont sçeu bien soutenir un si noir stratagème :
Tous deux m'ont accusée, & tous deux avoué
L'infame & lasche tour qu'un Prince m'a joué.
Qu'en presence des Roys les veritez sont fortes !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
Tous deux vouloient me perdre, & tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravy de voir qu'une telle imposture
Ait laissé vostre gloire, & plus grande, & plus pure ;
Mais pour l'examiner, & bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une ame si crédule.

Ces perfides tous deux se font dits aujourd'huy,
Et subornez par vous, & subornez par luy :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires
Doit-on quelque croyance à des ames si noires ?
Qui se confesse traître, est indigne de foy.

ARSINOË.

Vous êtes généreux, Attale, & je le voy,
Mefme de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je fuis fon rival, je fuis auffi fon frère.
Nous ne fommes qu'un fang, & ce fang dans mon cœur
A peine à le paffer pour calomniateur.

ARSINOË.

Et vous en avez moins à me croire affaffine,
Moy dont la perte eft feure à moins que fa ruïne ?

ATTALE.

Si contre luy j'ay peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accufoient, je les croyois bien moins.
Vofre vertu, Madame, eft au deffus du crime,
Souffrez donc que pour luy je garde un peu d'estime.
La fienne dans la Cour luy fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous,
Et ce lasche attentat n'eft qu'un trait de l'Envie,
Qui s'efforce à noircir une fi belle vie.

Pour moy, fi par foy-mefme on peut juger d'autrui,
Ce que je fens en moy, je le prefume en luy.
Contre un fi grand rival j'agis à force ouverte,

Sans bleſſer ſon honneur, ſans pratiquer ſa perte,
J'emprunte du ſecours, & le fais hautement :
Je croy qu'il n'agit pas moins généreuſement,
Qu'il n'a que les deſſeins où ſa gloire l'invite,
Et n'oppoſe à mes vœux que ſon propre mérite.

ARSINOË.

Vous êtes peu du Monde, & ſçavez mal la Cour.

ATTALE.

Eſt-ce autrement qu'en Prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOË.

Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ay veu que des vertus à Rome.

ARSINOË.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la ſuite des Rois.
Cependant, ſi le Prince eſt encor voſtre frère,
Souvenez-vous auſſi que je ſuis voſtre mère,
Et malgré les ſoupçons que vous avez conçus,
Venez ſçavoir du Roy ce qu'il croit là deſſus.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARSINOE, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le Prince, Araspe.

Araspe rentre.

Et vous, Madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout, sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent vostre défense?
Doutay-je de son crime, ou de vostre innocence,
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit,
Par quelque impression, ébranle mon esprit?

ARSINOE.

Ah, Seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture,
Et peut-on voir mensonge assez-tost avorté,
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire,
Qui porte une souillûre à la plus haute gloire.

Combien en vostre Cour est-il de médifants?
Combien le Prince a-t'il d'aveugles partisans,
Qui sçachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que vostre amour m'a seul justifiée?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du Peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, & de telles alarmes
Touchent-elles trop peu, pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah, c'est trop de scrupule, & trop mal presumer
D'un mary qui vous aime, & qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voicy Nicomède, & je veux qu'aujourd'huy...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOE, NICOMEDE,
ARASPE, Gardes.

ARSINOE.

Grace, grace, Seigneur, à nostre unique appuy,
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles,
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes,
Grace...

NICOMEDE.

Dequoy, Madame? est-ce d'avoir conquis
Trois Scéptres que ma perte expose à vostre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie
Que mesme vostre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la Majesté des Rois?
Trop remply vostre Cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moy, choisissez de mes crimes,
Les voila tous, Madame, & si vous y joignez
D'avoir creu des méchants par quelqu'autre gagnez,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
C'est gloire, & non pas crime à qui ne voit le jour,
Qu'au milieu d'une Armée, & loin de vostre Cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOE.

Je m'en dédy, Seigneur, il n'est point criminel;
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire,
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette averfion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son Maître Annibal, malgré la foy publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur Panique,
Que ce vieillard confie, & gloire, & liberté,
Plûtost au defespoir, qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs, font de mon artifice.

Quelque appas que luy-mefme il trouve en Laodice,
C'est moy qui fais qu'Attale a des yeux comme luy,
C'est moy qui force Rome à luy fervir d'appuy,
De cette feule main part tout ce qui le bleffe,
Et pour venger ce Maiftre & fauver fa Maitrefle,
S'il a tafché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout eft trop excufable en un Amant jaloux.
Ce foible & vain effort ne touche point mon ame,
Je fçais que tout mon crime eft d'eftre voftre femme,
Que ce nom feul l'oblige à me perfécuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une Armée,
A-t'elle refusé d'enfler fa Renommée?
Et lors qu'il l'a fallu puiffamment fecourir,
Que la moindre longueur l'auroit laiffé périr,
Quel autre a mieux prefle les fecours néceffaires?
Qui l'a mieux dégagé de fes destins contraires?
A-t'il eu près de vous un plus foigneux Agent,
Pour hafter les renfors, & d'hommes & d'argent?
Vous le fçavez, Seigneur, & pour reconnoiffance,
Après l'avoir fervy de toute ma puiffance,
Je voy qu'il a voulu me perdre auprès de vous,
Mais tout eft excufable en un Amant jaloux,
Je vous l'ay déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat, que peux-tu dire?

NICOMEDE.

Que la Reine a pour moy des bontez que j'admire.
Je ne vous diray point que ces puiffants fecours,

Dont elle a conservé mon honneur, & mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale,
Que par mon propre bras elle amassoit pour luy,
Et préparoit deslors ce qu'on voit aujourd'huy :
Par quelques sentimens qu'elle aye été poussée,
J'en laisse le Ciel juge, il connoit sa pensée,
Il sçait pour mon salut comme elle a fait des vœux,
Il luy rendra justice, & peut estre à tous deux.

Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moy, je doy parler pour elle,
Et pour son interest vous faire souvenir
Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate, & Zénon au supplice,
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice,
Tous deux l'ont accusée, & s'ils s'en sont dédits,
Pour la faire innocente, & charger vostre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort est trop juste,
Après s'estre joüez d'une personne Auguste.
L'offence une fois faite à ceux de nostre rang
Ne se répare point, que par des flots de sang,
On n'en fut jamais quitte ainsi, pour s'en dédire,
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,
Ou vous exposeriez tout vostre sang Royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, & hazarde nos vies,
S'il met en feureté de telles calomnies.

ARSINOË.

Quoy, Seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,

Qui vous a contre moy fa fourbe découverte,
 Qui vous rend vostre femme, & m'arrache à ma perte,
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'Arrest,
 Et couvrir tout cela de mon seul interest!
 C'est estre trop adroit, Prince, & trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse-là Métrobate, & fonge à te défendre,
 Purge-toy d'un forfait si honteux, & si bas.

NICOMEDE.

M'en purger! moy, Seigneur! vous ne le croyez pas,
 Vous ne sçavez que trop qu'un homme de ma sorte,
 Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte,
 Qu'il luy faut un grand crime à tenter son devoir,
 Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

Soulever vostre Peuple, & jetter vostre Armée
 Dedans les interests d'une Reine opprimée,
 Venir le bras levé la tirer de vos mains,
 Malgré l'amour d'Attale, & l'effort des Romains,
 Et fondre en vos païs contre leur tyrannie,
 Avec tous vos soldats, & toute l'Arménie,
 C'est ce que pourroit faire un homme tel que moy,
 S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foy.
 La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
 Et c'est là proprement le partage des femmes.

Punissez donc, Seigneur, Métrobate, & Zénon,
 Pour la Reine, ou pour moy faites-vous-en raison.
 A ce dernier moment la conscience presse,
 Pour rendre conte aux Dieux, tout respect humain cesse,

Et ces esprits legers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOE.

Seigneur...

NICOMEDE.

Parlez, Madame, & dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose,
Ou laissez-nous penser, qu'aux portes du trépas,
Ils auroient des remords, qui ne vous plairoient pas.

ARSINOE.

Vous voyez à quel point fa haine m'est crüeille,
Quand je le justifie, il me fait criminelle,
Mais sans doute, Seigneur, ma presence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit,
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et luy pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous asseuriez un Scéptre à ma protection,
Ny que pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entr'eux la puissance Royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ay pas besoin,
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Si-tost qu'entre mes bras vous cesserez de vivre,
Et sur vostre tombeau mes premières douleurs
Verferont tout ensemble, & mon sang, & mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah, Madame!

ARSINOE.

Ouy, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers fouspirs clorra ma Destinée,
Et puisque ainfi jamais il ne fera mon Roy,
Qu'ay-je à craindre de luy? que peut-il contre moy?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils, qui déjà luy donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur fein vous fiftes élever :
Qu'il retourne y traifner, fans péril, & fans gloire,
De vofre amour pour moy l'impuiffante mémoire.
Ce grand Prince vous fert, & vous servira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui luy blesfe les yeux.
Et n'apprehendez point Rome, ny fa vengeance;
Contre tout fon pouvoir il a trop de vaillancé;
Il fçait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce Héros à Rome en tous lieux fi fatal,
Que l'Asie & l'Afrique admirent l'avantage,
Qu'en tire Antiochus, & qu'en reçeut Carthage.

Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du fang preffent vofre bonté,
Et je ne veux plus voir, ny qu'en vofre prefence,
Un Prince que j'estime, indignement m'offence,
Ny que je fois forcée à vous mettre en couroux
Contre un fils fi vaillant, & fi digne de vous.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce desordre me fasche,
Quoy qu'on t'ose imputer, je ne te croy point lasche,
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et taschons d'asseurer la Reine qui te craint.
J'ay tendresse pour toy, j'ay passion pour elle,
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ny que des sentimens, que j'aime à voir durer,
Ne régner dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'Amour, & la Nature,
Estre père, & mary dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moy ?
Ne foyez l'un, ny l'autre.

PRUSIAS.

Et que doy-je estre ?

NICOMEDE.

Roy.

Reprenez hautement ce noble caractère,
Un veritable Roy n'est, ny mary, ny père,

Il regarde son Trofne, & rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance, & si vaste, & si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'apprehende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je fçauray régner.

PRUSIAS.

Je régne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre Couronnes,
Ton Roy fait ce partage entre ton frère, & toy,
Je ne fuis plus ton père, obéis à ton Roy.

NICOMEDE.

Si vous étiez auffi le Roy de Laodice,
Pour l'offrir à mon choi avec quelque justice,
Je vous demanderois le loifir d'y penfer :
Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offencer,
J'obéiray, Seigneur, fans repliques frivoles,
A vos intentions, & non à vos paroles.
A ce frère fi cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choi.
Voila quel eft le mien.

PRUSIAS.

Quelle baffeffe d'ame,
Quelle tureur t'aveugle en faveur d'une femme ?
Tu la préfères, lafche, à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes Ayeux !
Après cette infamie és-tu digne de vivre ?

NICOMEDE.

Je croy que vostre exemple est glorieux à fuivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils,
Par qui tous ces Etats aux vostres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au Diadème?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moy-mesme?
Que céday-je à mon frère, en cédant vos Etats?
Ay-je droit d'y prétendre avant vostre trépas?
Pardonnez-moy ce mot, il est fascheux à dire,
Mais un Monarque enfin, comme un autre homme expire,
Et vos Peuples alors, ayant besoin d'un Roy,
Voudront choisir peut estre, entre ce Prince, & moy.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir difference,
Et ce vieux droit d'ainesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un Trosne, il r'appelle un absent.
Que si leurs sentimens se réglent sur les vostres,
Sous le joug de vos loix j'en ay bien rangé d'autres,
Et deussent vos Romains en estre encor jaloux,
Je feray bien pour moy, ce que j'ay fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donneray bon ordre.

NICOMEDE.

Ouy, si leur artifice

De vostre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement, vos Etats à ce Prince livrez
Ne feront en ses mains, qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
Je le dis à luy-mesme, afin qu'il s'y prépare,
Le voila qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, fans verser mon sang,
Je sçauray bien, ingrat, l'asseurer en ce rang,
Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE,
FLAMINIUS, ARASPE, Gardes.

FLAMINIUS.

Si pour moy vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ay reçu qu'une offence légère :
Le Sénat en effet pourra s'en indigner,
Mais j'ay quelques amis qui sçauront le gagner.

PRUSIAS.

Je luy feray raison, & dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance Royale,
Je le fais Roy de Pont, & mon seul héritier,
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,

Rome, entre vous & luy, jugera de l'outrage,
Je veux qu'au lieu d'Attale il luy serve d'ostage,
Et pour l'y mieux conduire, il vous fera donné,
Si-toft qu'il aura veu son frère couronné.

NICOMEDE.

Vous m'envoîrez à Rome!

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
Va, va luy demander ta chère Laodice.

NICOMEDE.

J'iray, j'iray, Seigneur, vous le voulez ainfi,
Et j'y feray plus Roy, que vous n'êtes icy.

FLAMINIUS.

Rome ſçait vos hauts faits, & déjà vous adore.

NICOMEDE.

Tout-beau, Flaminius, je n'y fuis pas encore,
La route en eſt mal feure, à tout confidérer,
Et qui m'y conduira, pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe, & redoublez ſa Garde.
Toy, ren graces à Rome, & ſans ceſſe regarde
Que comme ſon pouvoir eſt la ſource du tien,
En perdant ſon appuy, tu ne feras plus rien.
Vous, Seigneur, excuſez ſi me trouvant en peine

De quelques déplaisirs que m'a fait voir la Reine,
Je vay l'en consoler, & vous laisse avec luy.
Attale, encor un coup, ren grace à ton appuy.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous diray-je après des avantages
Qui sont mesme trop grands, pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, & votre affection
Passe vostre promesse, & mon ambition.
Je l'avoüray pourtant, le Trofne de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je confidère,
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.
La qualité de Roy, qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent,
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant,
Et par son propre aveu, la Reine d'Arménie
Est deuë à l'héritier du Roy de Bythinie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loy pour elle, & Reine comme elle est,
Cét ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il luy plaist.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un Diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand Prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa cheute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce Prince hors d'icy, Seigneur, que fera-t'elle?
Qui contre Rome, & nous, soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor vostre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours,
Pour ne vous point flater, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce feroit bien, Seigneur, de tout point me confondre,
Et je ferois moins Roy, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau Royal m'ostoit vostre amitié.
Mais je m'alarme trop, & Rome est plus égale,
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Ouy, pour le Prince Attale,
Pour un homme en son sein nourry dès le berceau:
Mais pour le Roy de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoy se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire !
Que ma grandeur naissante y fist quelques jaloux !

FLAMINIUS.

Que presumez-vous, Prince, & que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-mesme dites-moy comme il faut que j'explique
Cette inégalité de vostre République.

FLAMINIUS.

Je vay vous l'expliquer, & veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse, où vous semblez courir.

Rome qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son Trosne, eust fait une injustice,
Son amitié pour vous luy faisoit cette loy :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait Roy,
Et le soin de sa gloire à present la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette Reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelqu'autre costé,
Rome de vostre Hymen prendra soin elle-mesme.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hazard,

Que l'on creust artifice, ou force de sa part,
Cét Hymen jetteroit une ombre sur sa gloire;
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire,
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins, sans l'aveu du Sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède,
Et lors qu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essay de vostre ingratitude,
Suivez vostre caprice, offencez vos amis,
Vous êtes Souverain, & tout vous est permis.
Mais puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez estre,
Que perdant son appuy vous ne ferez plus rien,
Que le Roy vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes Ancestres?
Veux-tu le nom de Roy pour avoir tant de maîtres?
Ah, ce titre à ce prix déjà m'est importun,

S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un,
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur Politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE, ATTALE.

ARSINOE.

J'ay préveu ce tumulte, & n'en voy rien à craindre,
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins, qu'un Peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toy d'une ingrate, & quitte une crüelle
A présent que le Sort t'a mis au-dessus d'elle;
Son Trofne, & non ses yeux, avoit dû te charmer,
Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaisnes,
Puisque te voila Roy, l'Asie a d'autres Reines,
Qui loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bien-toft la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, Madame...

ARSINOË.

Et bien, soit, je veux qu'elle se rende;
Prévois-tu les malheurs qu'en suite j'apprehende?
Si-toût que d'Arménie elle t'aura fait Roy,
Elle t'engagera dans sa haine pour moy.
Mais, ô Dieux, pourra-t'elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t'elle à son ressentiment
Le fer, ou le poison, pour venger son Amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaye?

ATTALE.

Que de fausses raisons, pour me cacher la vraye!
Rome qui n'aime pas à voir un puissant Roy,
L'a craint en Nicomède, & le craindroit en moy.
Je ne doy plus prétendre à l'Hymen d'une Reine,
Si je ne veux déplaire à nostre Souveraine,
Et puisque la fascher, ce feroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sçais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'Empire du Monde.
Aussi-toût qu'un Etat devient un peu trop grand,
Sa cheute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule teste,
Et leur guerre est trop juste, après cét attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'Etat.

Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les Rois un si haut ascendant,
Que leur Empire seul demeure indépendant.

Je les connoy, Madame, & j'ay veu cét ombrage
Détruire Antiochus, & renverser Carthage,
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons, que je ne puis forcer.
D'autant plus justement mon impuissance y cède
Que je voy qu'en leurs mains on livre Nicomède:
Un si grand ennemy leur répond de ma foy,
C'est un Lyon tout prest à déchaîner sur moy.

ARSINOE.

C'est dequoy je voulois vous faire confidence,
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence,
Le temps pourra changer, cependant prenez soin
D'asseurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOE, ATTALE.

ARSINOE.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un Amant capable de me croire,
J'ay sçeu le ramener aux termes du devoir,
Et sur luy la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous ferez capable
De rendre également ce Peuple raisonnable.
Le mal croist, il est temps d'agir de vostre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre,
Que de le laisser faire, & ne luy point répondre.
Rome autrefois a veu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions;
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le Sénat n'épargnoit promesse, ny menace,
Et rappeloit par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal, & du mont Aventin,
Dont il l'auroit veu faire une horrible descente,
S'il eust traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eust abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOE.

Après ce grand exemple en vain on délibère,
Ce qu'a fait le Sénat, montre ce qu'il faut faire,
Et le Roy... mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOE, FLAMINIUS,
ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,

Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
Ces mutins ont pour Chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse, & vos soins sont payez!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir, & si vous m'en croyez...

SCENE IV.

PRUSIAS, ARSINOE, FLAMINIUS,
ATTALE, CLEONE.

CLEONE.

Tout est perdu, Madame, à moins d'un prompt remède,
Tout le Peuple à grands cris demande Nicomède,
Il commence luy-mesme à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate, & Zénon.

ARSINOE.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes,
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes,
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce defordre étoit fans Chefs, & fans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la fuite,
Le Peuple par leur mort pourroit s'estre adoucy;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainfi.
Il fuit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte,
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte,
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne luy laisse plus, ny pitié, ny terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOE,
ATTALE, CLEONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous costez le Peuple vient en foule,
De moment en moment vostre Garde s'écoule,
Et suivant les discours, qu'icy mesme j'entens,
Le Prince entre mes mains ne fera pas long-temps,
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéïssons, Madame, à ce Peuple sans foy,
Qui las de m'obéïr en veut faire son Roy,

Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempeste,
Sur ses nouveaux Sujets faisons voler sa teste.

ATTALE.

Ah, Seigneur.

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il luy fera rendu,
A qui le cherche ainsi c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah, Seigneur, c'est tout perdre, & livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche vostre courage,
Et j'ose dire icy que vostre Majesté
Aura peine elle-mesme à trouver seureté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Luy rendre Nicomède avecque ma Couronne,
Je n'ay point d'autre choix, & s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon Scéptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner, que ce Prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'ostage de Rome, & non plus vostre fils,
Je doy m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous, qu'ordonner de sa vie,
J'en doy conte au Sénat, & n'y puis consentir.

Ma Galère est au port toute preste à partir,
Le Palais y répond par la porte secrète;
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes, & plus doux,
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son ostage.

ARSINOË.

Me croirez-vous, Seigneur, & puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah, rien de vostre part ne sçauroit me choquer.
Parlez.

ARSINOË.

Le Ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.

S'il est prest à partir, il peut en ce moment
Enlever avec luy son ostage aisément.
Cette porte secrète icy nous favorise:
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce Peuple, & flatant son couroux,
Amusez-le du moins à débatre avec vous,
Faites-luy perdre temps, tandis qu'en assurance
La Galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le Palais, & ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme luy le surpris, le confus,
Vous accuserez Rome, & promettrez vengeance
Sur quiconque fera de son intelligence.
Vous envoiezz après, si-tost qu'il fera jour,

Et vous luy donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empeschemens que vous ferez vous-mesme
Pourront de toutes parts aider au stratagème.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'huy,
Il n'attentera rien, tant qu'il craindra pour luy,
Tant qu'il presumera son effort inutile:
Icy, la délivrance en paroît trop facile,
Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous, & moy,
S'il le voit à sa teste, il en fera son Roy,
Vous le jugez vous-mesme.

PRUSIAS.

Ah, j'avoûray, Madame,
Que le Ciel a versé ce conseil dans vostre ame.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous assure, & vie, & gloire, & liberté,
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ostage,
Mais qui perd temps icy, perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOË.

Ne prenez avec vous qu'Araspe, & trois soldats,
Peut estre un plus grand nombre auroit quelque infidelle :
J'iray chez Laodice, & m'asseureray d'elle.
Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vay de mon costé
De ce Peuple mutin amufer la fierté,
A vostre stratagème en ajouter quelqu'autre.

ARSINOE.

Songez que ce n'est qu'un que mon fort, & le vostre,
Que vos seuls interêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vay périr, Madame, ou vous en dégager.

ARSINOE.

Allez donc, j'aperçoy la Reine d'Arménie.

SCENE VI.

ARSINOE, LAODICE, CLEONE.

ARSINOE.

La cause de nos maux doit-elle estre impunie?

LAODICE.

Non, Madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déjà de sa punition.

ARSINOE.

Vous qui sçavez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une Reine,
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOE.

Dites pour châtiment de sa témérité
Qu'il luy faudroit du front tirer le Diadème.

LAODICE.

Parmy les généreux, il n'en va pas de même.
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOE.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente !

LAODICE.

Le Ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOE.

Soulever des Sujets contre leur Souverain,
Leur mettre à tous le fer, & la flamme en la main,
Jusque dans le Palais pousser son insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, Madame, & je le voy,
Ce que je dy pour vous, vous l'expliquez pour moy.
Je suis hors de soucy, pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher, pour vous prendre en ma garde,

Pour ne hazarder pas en vous la Majesté
Au manque de respect d'un grand Peuple irrité.
Faites venir le Roy, rappelez vostre Attale,
Que je conserve en eux la Dignité Royale.
Ce Peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOË.

Peut-on voir un orgueil à vostre orgueil égal ?
Vous par qui seule icy tout ce desordre arrive,
Vous qui dans ce Palais vous voyez ma captive,
Vous qui me répondez, au prix de vostre sang,
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encor avec la mesme audace,
Que si j'avois besoin de vous demander grace !

LAODICE.

Vous obstiner, Madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande icy,
Que quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand desordre à crime,
Vostre Peuple est coupable, & dans tous vos Sujets
Ces cris séditieux font autant de forfaits :
Mais pour moy qui suis Reine, & qui dans nos querelles
Pour triompher de vous, vous ay fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis,
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOË.

Je la suis donc, Madame, & quoy qu'il en avienne,

Si ce Peuple une fois enfonce le Palais,
C'est fait de votre vie, & je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bien-tôt sur ma tombe,
Tout le sang de vos Rois servira d'Hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelqu'autre Métrobate, ou quelque'autre Zénon ?
N'apprehendez-vous point que tous vos Domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En sçavez-vous quelqu'un si prest à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bythinie,
Ouvrez-moy seulement les chemins d'Arménie ;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminez,
Rendez-moy cet époux, qu'en vain vous retenez.

ARSINOË.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre,
Flaminius l'y mène, & pourra vous le rendre,
Mais hastez-vous de grace, & faites bien ramer,
Car déjà sa Galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois !

ARSINOË.

N'en doutez point, Madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame :

Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ay plus, ny respect, ny générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'ostage,
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage,
J'iray jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos Sujets, avecque tous les miens,
Aussi-bien Annibal nommoit une folie,
De presumer la vaincre, ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voye au cœur de ses Etats
Soutenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon desespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOE.

Vous voulez donc enfin régner en Bythinie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'huy
Le Roy pourra souffrir que vous régniez pour luy?

LAODICE.

J'y régneray, Madame, & fans luy faire injure.
Puisque le Roy veut bien n'estre Roy qu'en peinture,
Que luy doit importer qui donne icy la loy,
Et qui régne pour luy, des Romains, ou de moy?
Mais un second ostage entre mes mains se jette.

SCENE VII.

ARSINOE, LAODICE, ATTALE,
CLEONE.

ARSINOE.

Attale, avez-vous sçeu comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah, Madame!

ARSINOE.

Parlez.

ATTALE.

Tous les Dieux irritez
Dans les derniers malheurs nous ont précipitez.
Le Prince est échapé.

LAODICE.

Ne craignez plus, Madame,
La générosité déjà rentre en mon ame.

ARSINOE.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flatez point tant que de le presumer.
Le malheureux Araspe avec sa foible escorte
L'avoit déjà conduit à cette fausse porte,
L'Ambassadeur de Rome étoit déjà passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du Prince; il s'écrie, & sa Suite
De peur d'un pareil sort prend aussi-tôt la fuite.

ARSINOE.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze foldats, qui sembloient la garder,
Et ce Prince...

ARSINOE.

Ah, mon fils, qu'il est par tout de traîtres !
Qu'il est peu de Sujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui sçavez-vous un defastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, & d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me defespère.
J'ay couru me ranger auprès du Roy mon père,
Il n'en étoit plus temps, ce Monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné,
Avoit pris un esquif, pour tâcher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroy peut estre n'est pas moindre.

SCENE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOE,
LAODICE, ATTALE, CLEONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux
Défendre vostre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOE.

Mourons, mourons, Seigneur, & defrobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies,
N'attendons pas leur ordre, & montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce defespoir, Madame, offence un si grand homme,
Plus que vous n'avez fait, en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître, & puisqu'il a ma foy,
Vous devez presumer qu'il est digne de moy.
Je le defavoûrois s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voicy, voyez si je le connoy mal.

SCENE IX.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOE,
LAODICE,
FLAMINIUS, ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, Seigneur, un moment de ma veuë
A soudain apaisé la Populace émeüe.

PRUSIAS.

Quoy, me viens-tu braver jusque dans mon Palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'auray jamais.

Je ne viens point icy montrer à vostre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne,
Je viens en bon Sujet vous rendre le repos
Que d'autres interets troubloient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle fuit la maxime,
Et son Ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne,
Rendez-moy vostre amour, afin qu'elle vous craigne,
Pardonnez à ce Peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur,
Pardonnez un forfait qu'il a creu nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-luy grace aussi, Madame, & permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontez.
Je sçais par quels motifs vous m'êtes si contraire,
Vostre amour maternel veut voir régner mon frère,
Et je contribûray moy-mesme à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit Roy de ma main.
Ouy, l'Asie à mon bras offre encor des conquestes,
Et pour l'en couronner, mes mains sont toutes prestes,
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporteray la Couronne à vos yeux.

ARSINOE.

Seigneur, faut-il si loin pousser vostre victoire,
Et qu'ayant en vos mains, & mes jours, & ma gloire,

La haute ambition d'un si puissant vainqueur,
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il est impatient luy-mesme de se rendre.
Joignez cette conquête à trois Scéptres conquis,
Et je croiray gagner, en vous, un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, Madame, & je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
Mais parmy les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous sçavoir, Prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage,
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit icy rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main ?

NICOMEDE.

Ah, laissez-moy toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vray sang de Monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux :
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du Roy, de la Reine, & les siens, & les vôtres.
Mais pourquoy vous cacher en sauvant tout l'Etat ?

ATTALE.

Pour voir vostre vertu dans son plus haut éclat,
Pour la voir seule agir contre nostre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moy,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voy.
Mais, Madame...

ARSINOË.

Il suffit, voila le stratagème
Que vous m'aviez promis, pour moy, contre moy-mesme,
à Nicomède.

Et j'ay l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE à *Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir vostre amitié, doit se tenir heureuse,
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix,
Qu'elle jette toujours sur la teste des Rois,
Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemy nous semblera moins rude.

FLAMINIUS à *Nicomède.*

C'est dequoy le Sénat pourra délibérer;
Mais cependant pour luy j'ose vous asseurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime,
Et qu'il croira se faire un illustre ennemy,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux amy.

PRUSIAS.

Nous autres réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices,
Et demandons aux Dieux, nos dignes Souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

Fin du cinquième & dernier Acte.



PERTHARITE,
ROY DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

PERTHARITE, Roy des Lombards.

- GRIMOALD, Comte de Benevent, ayant conquis le Royaume des Lombards sur Pertharite.

GARIBALDE, Duc de Thurin.

UNULPHE, Seigneur Lombard.

RODELINDE, Femme de Pertharite.

EDUIGE, Sœur de Pertharite.

SOLDATS.

La Scène est à Milan.



PERTHARITE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Ouy, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager,
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer,
Ses conquêtes pour moy font des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hay vainqueur, je le déteste Amant.

Voilà quelle je suis, & quelle je veux estre,
Et ce que vous direz au Comte vostre Maistre.

UNULPHE.

Dites, au Roy, Madame.

RODELINDE.

Ah, je ne pense pas
Que de moy Grimoald exige un cœur si bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune, & remplit ma naissance.

Si d'un Roy malheureux, & la fuite, & la mort
L'asseyent dans son Trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de Monarque
Un Prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flate point d'un espoir décevant,
Il est toujours pour moy Comte de Bénévent,
Toujours l'usurpateur du Scéptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'est ne connoître pas la source de vos maux,
Que de les imputer à ses nobles travaux :
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,
Et n'en accusez plus que vostre Pertharite,
Son ambition seule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moy, qu'il étoit mon époux ?

UNULPHE.

Non, mais vous oubliez, que bien que la naissance
Donnaît à son aîné la suprême puissance,
Il osa toutefois partager avec luy
Un Scéptre, dont son bras devoit estre l'appuy ;
Qu'on vit alors deux Rois en vostre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundeberth à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat
Voulut entre ses mains réunir son Etat,
Et ne pût voir long-temps en celles de son frère...

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le Roy qui connoissoit ce qu'ils valaient tous deux,
Mourant entrè leurs bras fit ce partage entre eux.
Il vit en Pertharite une ame trop Royale,
Pour ne luy pas laisser une fortune égale,
Et vit en Gundeberth un cœur assez abjet,
Pour ne mériter pas son frère pour Sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une Couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne,
De son dernier vouloir c'est se faire des loix,
Honorér sa mémoire, & défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux
Les faisant tous deux Rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais Politique avoit dû reconnoître

Que le plus grand Etat ne peut souffrir qu'un maître,
Que les Rois n'ont qu'un Trône, & qu'une Majesté,
Que leurs enfants entr'eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infallible,
Qui fait de leur Couronne un point indivisible.

RODELINDE.

Et toutefois le Ciel par les événemens
Fit voir qu'il approuvoit ses justes sentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine,
Fondant sur Pertharite, y trouva tost sa peine,
Une bataille entr'eux vidoit leur différent,
Il en sortit défait, il en sortit mourant,
Son trépas nous laissoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie,
Et j'ay versé des pleurs qui n'auroient pas coulé,
Si vostre Grimoald ne s'en fust point mêlé.
Il luy promit vengeance, & sa main plus vaillante
Rendit après sa mort sa haine triomphante.
Quand nous croyions le Scéptre en la nostre affermy,
Nous changeâmes de sort, en changeant d'ennemy,
Et le voyant régner où régnoient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint.
Son cœur pour Edüige en étoit lors atteint,
Et pour gagner la sœur à ses desirs trop chère,
Il fallut épouser les passions du frère.
Il arma ses Sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire, ou de le secourir.

Alors qu'il arriva, Gundebert rendoit l'ame,
Il sçeut en ce moment abuser de sa flame.
*Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
Vous n'avez pas en vain amené du secours,
Ma mort vous va laisser ma sœur & ma querelle,
Si vous l'osez aimer, vous combatrez pour elle.*
Il la proclame Reine, & sans retardement
Les Chefs & les Soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, & de mon Prince mesme.
*Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
Mais à condition qu'il soit digne de vous,
Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
Qu'il n'ait vengé ma mort & détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loy,
A la main d'une Reine il faut celle d'un Roy.*

Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà sur quoy tous deux contre vous s'animèrent.
Non que souvent mon Prince impatient Amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment,
Mais contre son amour la Princesse obstinée
A toujours opposé la parole donnée,
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse, & vaincre, & conquérir.

Enfin après deux ans, Milan par sa conquête
Luy donnoit Edüige, en couronnant sa teste,
Si ce mesme Milan dont elle étoit le prix
N'eust fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre,
Vous fustes sa captive, & le fistes le vostre,
Et la Princesse alors par un bizarre effet,

Pour l'avoir voulu Roy, le perdit tout à fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'Hymen ces ardeurs empressées,
Eviter Edüige, à peine luy parler,
Et sous divers prétextes à son tour reculer.
Ce n'est pas que long-temps il n'ait tasché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre,
Et tant que dans sa fuite a vécu vostre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osoit estre à vous :
Mais si-tôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'étoit jusque-là qu'un doux crime...

SCENE II.

RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE.

EDUIGE.

Madame, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéteroïs de le voir avec vous,
Je m'imagineroïs, ce qui pourroit bien estre,
Que ce fidelle Agent vous parle pour son maistre :
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret,
Qu'il vous veuille enlever la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en vostre choix celle que je doy prendre,
La régler par vostre ordre, & croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aîsément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Ouy, Madame, son maîstre a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvoit croire, il en useroit mieux.

EDUIGE.

Il a beau s'ébloûir, alors qu'il vous regarde,
Il vous échapera, si vous n'y prenez garde,
Il luy faut obéïr, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand, & comme il luy plaist.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu, par vostre expérience,
Qu'il faille déferer à son impatience?

EDUIGE.

Vous ne sçavez que trop ce que c'est que sa foy.

RODELINDE.

Autre est celle d'un Comte, autre celle d'un Roy,
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un Comte déloyal il fait un Roy fidelle.

EDUIGE.

Mais quelquefois, Madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé,
Et lors qu'on se prépare aux seconds Hyménées,
On voit par leur retour des vefves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous veu, Madame, ou que vous a-t'on dit ?

EDUIGE.

Ce mot un peu trop tost vous alarme l'esprit :
Je ne vous parle pas de vostre Pertharite,
Mais il se pourra faire enfin qu'il reffuscite,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur,
Et c'est dont je vous donne avis, en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que vostre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma Sujette,
Mais un Scéptre vaut mieux que les titres du fang,
Et la Nature cède à la splendeur du rang.

EDUIGE.

La nouvelle vous fâsche, & du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, Madame, il peut n'en estre rien,
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sçait pas bien.

RODELINDE.

Il sçait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il régne, & comme il faut régner,
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hay dans sa valeur l'effort qui le couronne,
Je hay dans sa bonté les cœurs qu'elle luy donne,
Je hay dans sa prudence un grand Peuple charmé,

Je hay dans sa justice un Tyran trop aimé,
Je hay ce grand secret d'asseurer sa conquête,
D'attacher fortement ma Couronne à sa teste,
Et le hay d'autant plus, que je voy moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

EDUIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite,
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux,
En diroit bien du mal, s'il plaifoit à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine,
Il s'emporte, il se jette, où sa fureur l'entraîne,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blasmer,
Si ce même devoir luy commandoit d'aimer.

EDUIGE.

Vous en sçavez beaucoup.

RODELINDE.

Je sçais comme il faut vivre.

EDUIGE.

Vous êtes donc, Madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame saine, on n'a qu'à m'imiter.

EDUIGE.

Et qui veut vivre aimé, n'a qu'à vous en conter ?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous fert de supplice,
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

EDUIGE.

Quoy, vous refuseriez Grimoald pour époux ?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes
Si-tost qu'il me plaira, vous coûtera des larmes,
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moy,
Je n'ay qu'à dire un mot, pour vous faire la loy.
N'aspirez point, Madame, où je voudray prétendre,
Tout son cœur est à moy, si je daigne le prendre ;
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain,
Je veux bien sa Couronne, & ne veux point sa main.

Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite
Pour l'opposer aux feux dont vostre amour s'irrite,
Produisez un fantôme, ou femez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un Prince qui vous fuit ;
J'ayderay vostre feinte, & feray mon possible
Pour tromper avec vous ce Monarque invincible,

Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moy d'importuns à souffrir.

EDUIGE.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'allégresse,
Et loin d'aider la feinte avec sincérité
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux, & Diadème,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connoissez-moy, Madame, & desabusez-vous.

Je ne vous cèle point, qu'ayant l'ame Royale,
L'amour du Scéptre encor me fait vostre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lasche & soumis
La sœur de mon époux deshériter mon fils :
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir, m'unissant à leur cause,
A remonter au Trosne, où vont tous mes desirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs !
Non, non, vous presumez en vain que je m'apreste
A faire de ma main sa dernière conquête ;
Unulphe peut vous dire, en fidelle témoin,
Combien à me gagner il perd d'art, & de soin.
Si malgré la parole & donnée, & reçue
Il cessa d'estre à vous, au moment qu'il m'eut veüe,
Aux cendres d'un mary tous mes feux réservez
Luy rendent les mépris que vous en recevez.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE,
GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Approche, Grimoald, & dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foy doit le titre d'épouse,
Si depuis que pour moy je t'ay veu soupirer,
Jamais d'un seul coup d'œil je t'ay fait espérer.
Ou si tu veux laisser, pour éternelle gesne,
A cette ambitieuse, une frayeur si vaine,
Dy-moy de mon époux le déplorable fort;
Il vit, il vit encor, si j'en croy son rapport.
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne font qu'illusions avec quoy tu me trompes,
Et ce riche tombeau que luy fait son vainqueur,
N'est qu'un appas superbe, à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous sçavez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville, en ville, & d'Empire, en Empire,
Contre Edüige & moy mendier du secours,
Auprès du Roy des Huns il a finy ses jours :
Et si depuis sa mort, j'ay tasché de vous rendre...

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie, ou non, tu n'en dois rien attendre,
Je dois à sa mémoire, à moy-mesme, à son fils,
Ce que je dûs aux nœuds qui nous avoient unis.
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique,
Et puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échaper de tes mains,
J'iray porter par tout de si justes desseins;
J'iray dessus ses pas aux deux bouts de la Terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux Cieux,
Et ne cesseront point, jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon Trosne usurpé brise ta teste en poudre.

Madame, vous voyez avec quels sentimens
Je mets ce grand obstacle à vos contentemens.
Adieu, si vous pouvez, conservez ma Couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCENE IV.

GRIMOALD, EDUIGE, GARIBALDE,
UNULPHE.

GRIMOALD.

Qu'avez-vous dit, Madame, & que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux?
Depuis quand, & de qui sçavez-vous qu'il respire?

EDUIGE.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas?

EDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas,
Son destin est plus doux, vefve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin?

EDUIGE.

Mais enfin chacun sçait ce qu'il sçait,
Et quand il sera temps, nous en verrons l'effet.
Epouse-la, parjure, & fais-en une infame.
Qui ravit un Etat, peut ravir une femme,
L'adultère, & le rapt sont du droit des Tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différens.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,
Que je semois par tout la terreur, & l'effroy,
J'étois un grand Héros, j'étois un digne Roy.
Mais depuis que je régne en Prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sçait punir le crime,

Que le Peuple sous moy voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un Tyran parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute puissance,
C'est vostre amour luy seul qui fait des Conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des Rois, ou des Tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ay qu'à vous aimer, si je veux m'en défaire,
Et ce mesme moment, de lasche usurpateur
Me fera vray Monarque, en vous rendant mon cœur.

EDUIGE.

Ne préten plus au mien, après ta perfidie;
J'ay mis entre tes mains toute la Lombardie,
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau foucy,
Ce n'est que sous mon nom que tu régnes icy,
Et le Peuple bien-tost montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toy que l'Amant de sa Reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, & ne veut point d'un Roy,
Qui commence par elle à violer sa foy.

GRIMOALD.

Si vous étiez, Madame, au milieu de Pavie
Dont vous fit Reine un frère, en sortant de la vie,
Ce discours, quoy que mesme un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison,
Mais icy, dans Milan dont j'ay fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma teste,
Au milieu d'un Etat où tout le Peuple à moy
Ne sçauroit craindre en vous que l'amour de son Roy,

La menace impuissante est de mauvaise grace,
Avec tant de faiblesse il faut la voix plus basse;
J'y règne, & régneray malgré votre courroux,
J'y fais à tous justice, & commence par vous.

EDUIGE.

Par moy?

GRIMOALD.

Par vous, Madame.

EDUIGE.

Après la foy reçeuë!
Après deux ans d'amour si lâchement déçeuë!

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine, & de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

EDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère?

GRIMOALD.

Une amitié fidelle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un Amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un Comte;
Jusqu'à ce qu'il fust Roy, vous plaie à le gesner,
C'étoit vouloir vous vendre, & non pas vous donner.
Je me suis donc fait Roy, pour plaie à votre envie,

J'ay conquis vostre cœur, aux périls de ma vie,
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ay trop acheté,
Et vostre ambition est justement punie,
Quand j'affranchis un Roy de vostre Tyrannie.

Un Roy doit pouvoir tout, & je ne suis pas Roy,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moy;
C'est quitter, c'est trahir les droits du Diadème
Que sur le haut d'un Trofne estre esclave moy-mesme,
Et dans ce mesme Trofne, où vous m'avez voulu,
Sur moy, comme sur tous, je dois estre absolu,
C'est le prix de mon sang, souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

EDUIGE.

Pour un grand conquérant, que tu te défens mal,
Et quel étrange Roy tu fais de Grimoald!

Ne dy plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des Couronnes;
Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'Etat.
Dy qu'un usurpateur doit amuser la haine
De Peuples mal domptez, en épousant leur Reine,
Leur faire presumer qu'il veut rendre à son fils
Un Scéptre sur le père injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépost la suprême puissance,
Qu'il ne veut autre titre, en leur donnant la loy,
Que d'époux de la Reine, & de tuteur du Roy.
Dy que sans cét Hymen ta puissance t'échape,

Qu'un vieil amour des Rois la détruit, & la fape ;
Dy qu'un Tyran qui régne en païs ennemy
N'y fçauroit voir son Trofne autrement affermy.
De cette illufion l'apparence plaufible
Rendrait ta lafcheté peut eftre moins vifible,
Et l'on pourroit donner à la néceffité
Ce qui n'eft qu'un effet de ta legéreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la Reine, de la mienne,
Et tafchez par cette offre à vaincre fa rigueur.
Madame, c'eft à vous que je devray fon cœur,
Et pour m'en revancher je prendray foin moy-mefme
De faire choif pour vous d'un mary qui vous aime,
Qui foit digne de vous, & puiſſe mériter
L'amour que, malgré moy, vous voulez me porter.

EDUIGE.

Traiſtre, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton fang affermy ma Couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aifément.
Remettez la Princeſſe à fon appartement,
Duc, & tafchez à rompre un deſſein fur ma vie,
Qui me feroit trembler, fi j'étois à Pavie.

EDUIGE.

Crains-moy, crains-moy par tout, & Pavie, & Milan,

Tout lieu, tout bras est propre à punir un Tyran,
Et tu n'as point de Forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Diffimulez du moins ce violent couroux,
Je deviendrois Tyran, mais ce feroit pour vous.

EDUIGE.

Va, je n'ay point le cœur assez lasche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc, & craignez, si vous me faites craindre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EDUIGE, GARIBALDE.

EDUIGE.

Je l'ay dit à mon traître, & je vous le redis,
Je me doy cette joye, après de tels mépris,
Et mes ardens souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste couroux,
Et sans perdre de vœux, obtenez-moy de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine,
A ce prix est le Scéptre, à ce prix une Reine,
Et Grimoald puny, rendra digne de moy
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire Roy.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux, & vostre Diadème,

C'est ne connoître pas vostre haine, & vous-mesme,
Et qui sous cét espoir voudroit vous obéir,
Chercheroit les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puny vous coûteroit des larmes :
A cét objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié ;
Et son crime, en son sang éteint avec sa vie,
Passeroit en celui qui vous auroit servie.

Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, & vostre cœur n'en fera pas d'accord.
Quoy qu'un Amant volage excite de colére,
Son change est odieux, mais sa personne est chère,
Et ce qu'a joint l'amour a beau se defunir,
Pour le rejoindre mieux, il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légèreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, & non pas vous promettre,
Attacher vostre sort avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oferoit-on punir de son ingratitude ?
Vostre haine tremblante est un mauvais appuy
A quiconque pour vous entreprendroit sur luy,
Et quelque doux espoir qu'offre cette colére,
Une plus forte haine en feroit le salaire.
Donnez-vous donc, Madame, & faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le defaveu du cœur.

EDUIGE.

Que vous m'êtes cruel, en faveur d'un infame,
De vouloir malgré moy lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahy, que j'éteins à regret,
Luy fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes Arrests que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts, où tout mon cœur renonce,
Ce lasche malgré moy l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit venger.
Vengez-moy toutefois, mais d'une autre manière,
Pour conserver mes jours, laissez-luy la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foy,
Ostez-luy Rodelinde, & c'est assez pour moy,
Faites qu'elle aime ailleurs, & punissez son crime
Par ce desespoir même, où son change m'abîme.
Faites plus, s'il est vray que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lascheté me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie, & son trépas.

GARIBALDE.

ne lui
don
Ajoûtez-y, Madame, encor, qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'Amant fidelle au volage immolé
Expie au lieu de luy ce qu'il a violé.
L'ordre en fera moins rude, & moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit vostre injustice,
Et le trépas en foy n'a rien de rigoureux,

A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

EDUIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connoître,
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, & se repente en vain,
Rendre haine pour haine, & dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son ame, esclave de la mienne,
Me demande sa grace, & jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit, & pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, & sçavez-vous vos forces?
Sçavez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Sçavez-vous ce qu'il peut, & qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse;
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse,
Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'Amant.

EDUIGE.

Quoy qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire,
D'avoir sur cet ingrat rétably ma victoire,
Sans songer qu'à me plaire, exécutez mes lois,
Et pour l'événement, laissez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le néglige.
L'Amant est trop payé quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix,

N'a qu'un amour fervile, & digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir & n'a point d'intérêt,
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui luy plaît.

Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire,
Faites-moy triompher au hazard de vous nuire,
Et si je prens pour luy des sentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, & c'est assez pour vous.
Je verray, par l'effort de vostre obéissance,
Où doit aller celui de ma reconnoissance.
Cependant, s'il est vray que j'ay pû vous charmer,
Aimez-moy plus que vous, ou cessez de m'aimer.
C'est par là seulement qu'on mérite Edüige,
Je veux bien qu'on espère, & non pas qu'on exige,
Je ne veux rien devoir, mais lors qu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCENE II.

GARIBALDE.

Quelle confusion, & quelle tyrannie
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un Amant à travailler contre eux !
Simple, ne preten pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole,
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toy.

C'est moy seul qui le porte à ce manque de foy,
 Auprès d'un autre objet c'est moy seul qui l'engage,
 Je ne détruiray pas moy-mesme mon ouvrage.
 Il m'a choisi pour toy, de peur qu'un autre époux
 Avec trop de chaleur n'embrasse ton couroux;
 Mais luy-mesme il se trompe en l'Amant qu'il te donne.
 Je t'aime, & puissamment, mais moins que la Couronne,
 Et mon ambition, qui tasche à te gagner,
 Ne cherche en ton Hymen, que le droit de régner.
 De tes ressentimens s'il faut que je l'obtienne,
 Je sçauray joindre encor cent haines à la tienne,
 L'ériger en Tyran par mes propres conseils,
 De sa perte par luy dresser les appareils,
 Mesler si bien l'adresse avec un peu d'audace,
 Qu'il ne faille qu'oser, pour me mettre en sa place,
 Et comme en t'épousant j'en auray droit de toy,
 Je t'épouseray lors, mais pour me faire Roy.
 Mais voicy Grimoald.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Et bien, quelle espérance,
 Duc, & qu'obtiendrons-nous de ta persévérance?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, Seigneur, de l'adorer,
 Ou ne luy laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoy! de tout mon pouvoir je l'avois irritée,
Pour faire que ta flame en fust mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé, la pressant contre moy,
La rendist plus facile à recevoir ta foy,
Et fist tomber ainsi, par ses ardeurs nouvelles,
Le déposit de sa haine, en des mains si fidelles!
Cependant son espoir à mon Trosne attaché
Par aucun de nos soins n'en peut estre arraché!
Mais as-tu bien promis ma teste à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois, sans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ay rien oublié de ce qui peut séduire
Un vray ressentiment qui voudroit vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser,
Son plus ardent courroux brule de s'apaiser,
Et je n'obtiendray point, Seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait veu vostre Hymen hors de doute,
Et que de Rodélinde étant l'illustre époux,
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'estre à vous.

GRIMOALD.

Hélas! je mets en vain toute chose en usage,
Ny prières, ny vœux, n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je voy de jour en jour
Croître sa résistance, autant que mon amour,
Et si l'offre d'Unulphe à present ne la touche,

Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Deformais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'énorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, Seigneur, il faut que cet orgueil vous cède,
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble Amant & Souverain,
Et sçachez commander, si vous priez en vain.
Que fert ce grand pouvoir qui fuit le Diadème,
Si l'Amant couronné n'en use pour soy-mesme ?
Un Roy n'est pas moins Roy, pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux Tyrans tes damnables maximes,
Je hay l'Art de régner, qui se permet des crimes.
De quel front donneroie-je un exemple aujourd'huy
Que mes loix dès demain puniroient en autrui ?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable,
Dont à sa conscience un Roy ne soit comptable,
L'amour l'excuse mal, s'il régne injustement,
Et l'Amant couronné doit n'agir qu'en Amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre,
Daignez, pour estre heureux, un moment vous contraindre,
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

GRIMOALD.

Que par ces laschetes j'ose me satisfaire

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire :
Nous sçaurons vous servir, Seigneur, & malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de couroux,
Et permettez après qu'on l'explique, & qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.
Vous defavoûrez tout. Après de tels projets,
Les Rois impunément dédisent leurs Sujets.

GRIMOALD.

Sçachons ce qu'il a fait avant que de résoudre
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE,
UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe ? est-il temps de mourir,
N'as-tu veu pour ton Roy nul espoir de guérir ?

UNULPHE.

Rodélinde, Seigneur, enfin plus raisonnable

Semble avoir dépouillé cét orgueil indomptable,
Elle a reçu vostre offre avec tant de douceur...

GRIMOALD.

Mais l'a-t'elle acceptée? as-tu touché son cœur?
A-t'elle montré joye? en paroist-elle émeuë?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma veuë?
Qu'a-t'elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup sans dire rien.
Elle a paisiblement souffert mon entretien,
Son ame à mes discours surprise, mais tranquille...

GRIMOALD.

Ah, c'est m'affaîner d'un discours inutile,
Je ne veux rien sçavoir de sa tranquillité,
Dy seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon Diadème?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponse elle-mesme.

GRIMOALD.

Quoy, tu n'as sçeu pour moy plus avant l'engager?

UNULPHE.

Seigneur, c'est assez dire à qui veut bien juger,
Vous n'en sçauriez avoir une preuve plus claire,
Qui demande à vous voir, ne veut pas vous déplaire.

Ses refus se feroient expliquez avec moy,
Sans chercher la presence, & le couroux d'un Roy.

GRIMOALD.

Mais touchant cét époux, qu'Edüige r'anime...

UNULPHE.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime,
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Edüige elle-mesme est mal persuadée
D'un retour, dont elle aime à vous donner l'idée,
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jetter,
Pour luy troubler la veuë, & vous inquiéter.
Mais déjà Rodélinde apporte sa réponse.

GRIMOALD.

Ah ! j'entens mon Arrest, sans qu'on me le prononce,
Je vay mourir, Unulphe, & ton zèle pour moy
T'abuse le premier, & m'abuse après toy.

UNULPHE.

Espérez mieux, Seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, & j'espère,
Mais que cette douceur va devenir amère,

Et que ce peu d'espoir, où tu me viens forcer,
Rendra rudes les coups dont on va me percer.

SCENE V.

GRIMOALD, RODELINDE,
GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il est donc vray que vostre ame sensible
A la compassion s'est renduë accessible,
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine, & l'estime au dédain,
Et que laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur, dont tu te plains, de ta plainte est surpris,
Comte, je n'eus pour toy jamais aucun mépris,
Et ma haine elle-mesme auroit creu faire un crime,
De t'avoir desrobé ce qu'on te doit d'estime.

Quand je voy ta conduite, en mes propres Etats,
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mesmes cœurs qu'un si grand Art te donne,
Je dy que la vertu régne dans ta personne,
Avec eux je te louë, & je doute avec eux,
Si sous leur vray Monarque ils seroient plus heureux;
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance

Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance.
Mais quoy qu'on en ait veu d'admirable, & de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'huy me surprend.

Un vainqueur dans le Trosne, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soy-mesme !
Se croit usurpateur sur ce Trosne conquis !
Et ce qu'il oste au père, il veut le rendre au fils !
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'Histoire,
Et que le grand Auguste, ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur, jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, & de toute mon ame
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD.

Ah, c'en est trop, Madame,
Ne vous abaissez point à des remercimens,
C'est moy qui vous doy tout, & si mes sentimens...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grace, & permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tasche d'en arracher
Tout ce mélange impur, dont tu le veux tacher.
Car enfin cét effort est de telle nature,
Que la source en doit estre à nos yeux toute pure.
La vertu doit régner dans un si grand projet,
En estre seule cause, & l'honneur, seul objet ;
Et depuis qu'on le souille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de fousy de plaie,

Il part indignement d'un courage abatu,
Où la passion régne, & non pas la vertu.

Comte, penfes-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de Renommée,
Ne croy que ta vertu, laiffe-la feule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publiroit de toy que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire, auroient touché ton ame;
On diroit qu'un Héros fi grand, fi renommé,
Ne feroit qu'un Tyran, s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moy cette honte, & je la tiens à gloire,
Faites de vos mépris ma dernière victoire,
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que vofre feul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cét amour, par un effort fi juste,
Terniffe le grand nom, & les hauts faits d'Auguste;
Qu'il ait plus de pouvoir, que fes vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous, n'aime que la vertu,
Cét effort merveilleux eft de telle nature,
Qu'il ne fçauroit partir d'une fource plus pure,
Et la plus noble enfin des belles paffions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de pouffière
Pour voir ce que tu fais, les laiffe fans lumière.
A ces conditions rendre un Scéptre conquis,
C'eft affervir la mère, en couronnant le fils,

Et pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur, indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, & tu le veux ainfi,
Mais l'éclat de la mienne en feroit obscurcy.

Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite, & la mort de mon cher Pertharite
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits
Les peignent à mes yeux, comme autant de forfaits,
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir,
Je te dois estimer, mais je te doy haïr,
Je dois agir en vefve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine auffi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah, forcez-vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous.
Par eux seuls ma valeur en teste d'une Armée
A des plus grands Héros atteint la Renommée,
Par eux seuls j'ay vaincu, par eux seuls j'ay régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné,
Par eux seuls j'ay paru digne du Diadème,
Par eux seuls je vous voy, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous, ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toy, s'il t'en faut récompense ;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,

T'ayant fait vers moy seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.

Garde donc ta conquête, & me laisse ma gloire,
Respecte d'un époux, & l'Ombre, & la mémoire,
Tu l'as chassé du Trofne, & non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur !
C'est là comme son ame enfin plus raisonnable
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable !

GARIBALDE.

Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

GRIMOALD.

Ouy, l'affront est trop grand pour le dissimuler,
Elle en fera punie, & puisqu'on me méprise,
Je deviendray Tyran de qui me tyrannise,
Et ne souffriray plus qu'une indigne fierté
Se jouë impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Et bien, devien Tyran, renonce à ton estime,
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime...

GRIMOALD.

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms,
S'ils me font malheureux, à quoy me font-ils bons ?
Je me feray justice, en domptant qui me brave,
Qui ne veut point régner, mérite d'être esclave.

Allez, sans irriter plus long-temps mon couroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort, craint peu, quoy qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-estre en quelqu'autre personne.

RODELINDE.

Quoy, tu voudrois...

GRIMOALD.

Allez, & ne me pressez point,
On vous pourra trop tost éclaircir sur ce point.

Rodelinde rentre.

Voila tous les efforts qu'enfin j'ay pû me faire,
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à luy déplaire,
Et ce peu que j'ay fait suivy d'un défaveu
Gefne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde, Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule,
Menace, puisqu'enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toy qui m'as trop flaté, vien m'aider à souffrir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'est plus seulement l'offre d'un Diadème
Que vous fait pour un fils un Prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse estre imputé
Qu'à fermeté de haine, ou magnanimité :
Il y va de sa vie, & la juste colére
Où jettent cet Amant les mépris de la mère,
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur, si peu reconnoissant.
C'est à vous d'y penser, tout le chois qu'on vous donne
C'est d'accepter pour luy la mort, ou la Couronne,
Son sort est en vos mains : aimer, ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

RODELINDE.

S'il me faut faire un chois d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE.

Pour en délibérer, vous n'avez qu'un moment,
J'en ay l'ordre pressant, & sans retardement
Madame, il faut résoudre, & s'expliquer sur l'heure,
Un mot est bien-tost dit, si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'Arrest, & j'en prendray la loy,
Pour faire exécuter les volontez du Roy.

RODELINDE.

Un mot est bien-tost dit, mais dans un tel martyre,
On n'a pas bien-tost veu quel mot c'est qu'il faut dire,
Et le choisis qu'on m'ordonne est pour moy si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fay-moy venir ton maistre.

GARIBALDE.

Quel choisis avez-vous fait ?

RODELINDE.

Je luy feray connoistre

Que si...

GARIBALDE.

C'est avec moy qu'il vous faut achever,
Il est las desormais de s'entendre braver,
Et si je ne luy porte une entière assurance
Que vos desirs enfin suivent son espérance,
Sa veuë est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ay-je bien entendu ?

Tu crains donc qu'une femme, à force de se plaindre
Ne sauve une vertu que tu tasches d'éteindre,
Ne remette un Héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher, par tes lasches conseils ?

Ouy, je l'épouseray, ce trop aveugle maistre,
Tout crüel, tout Tyran, que tu le forces d'estre :
Va, cours l'en asseurer, mais penfes-y deux fois,
Crains-moy, crains son amour, s'il accepte mon choix,
Je puis beaucoup sur luy, j'y pourray davantage,
Et régneray peut estre, après cét esclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, Madame, & je seray ravy
De mourir glorieux, pour l'avoir bien servy.

RODELINDE.

Va, je luy feray voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus crüels supplices,
Et que de tous les maux, dont les Rois sont auteurs
Ils s'en doivent venger, sur de tels serviteurs.

Tu peux en attendant luy donner cette joye,
Que pour gagner mon cœur, il a trouvé la voye,
Que ton zèle insolent, & ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin,
Dy-luy, puisqu'il le faut, qu'à l'Hymen je m'apreste,
Mais fuy-nous, s'il s'achève, & tremble pour ta teste.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand Roy.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, & m'apporte sa foy.

SCENE II.

RODELINDE, EDUIGE.

EDUIGE.

Vostre félicité fera mal assée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas...

RODELINDE.

Je sçais quelques secrets que vous ne sçavez pas,
Et si j'ay moins que vous d'attraits, & de mérite,
J'ay des moyens plus seurs, d'empescher qu'on me quitte.

EDUIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par vostre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ay quelques soucis que l'exemple importune.

EDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gerner,
Mais vostre jalousie, un peu trop inquiète,
Se donne malgré moy cette gerve secrete.

EDUIGE.

Je ne suis point jalouse, & l'infidélité...

RODELINDE.

Et bien, soit jalousie, ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entière confidence ?

EDUIGE.

Je n'en prétens aucune, & c'est assez pour moy
D'avoir bien entendu, comme il accepte un Roy.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

EDUIGE.

De vray dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, & n'en ay pas l'esprit,
Mais l'esprit n'a que faire, où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudroit que l'oreille entendist sa pensée.

EDUIGE.

J'entens assez la vostre; on vous aura forcée,

On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un Tyran se croit estre permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse,
Dont la Cour s'ébloüisse, & le Peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'est pas temps encor que vous vous en plaigniez,
Comme il m'a fait des loix, j'ay des loix à luy faire.

EDUIGE.

Il les acceptera, pour ne vous pas déplaire,
Prenez-en sa parole, il sçait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au Trône, on peut tout hazarder.
Laissez-m'en, quoy qu'il fasse, ou la gloire, ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moy que j'en doy rendre conte.
Si vostre cœur souffroit ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien,
Et vostre ame, à ce prix voyant un Diadème,
Voudroit en liberté se consulter soy-mesme.

EDUIGE.

Je demande pardon, si je vous fais souffrir,
Et vay me retirer, pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, & demeurez dans cette erreur confuse,
Vous ne méritez pas que je vous desabuse.

EDUIGE.

Ce cher Amant sans moy vous entretiendra mieux,
Et je n'ay plus besoin de rapport de mes yeux.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE,
GARIBALDE.

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force;
Le titre que tu prens m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toy qu'une condition.
Si je n'ay pû t'aimer, & juste, & magnanime,
Quand tu deviens Tyran, je t'aime dans le crime,
Et pour moy ton Hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infame, aussi-bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimeray, Madame, une telle infamie,
Qui vous fera cesser d'estre mon ennemie!
Achevez, achevez, & sçachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris,
Je ne veux qu'une grace, & disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe, à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalez :
Je ne m'abaisse point aux foiblesses des femmes,
Jusques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en doy haïr, & sçais les dédaigner.
Le Ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas, que cette illustre haine;
Qu'ils vivent cependant, & que leur lascheté
A l'ombre d'un Tyran trouve sa feureté.
Ce que je veux de toy porte le caractère
D'une vertu plus haute, & digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemples jusqu'icy,
Et ce que je demande, est sans exemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infallible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toy, sans le considérer,
Sans regarder en luy que craindre, ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joye ;
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croye ?
Expliquez-vous, de grace, & j'atteste les Cieux,
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel ferment, j'obéis & m'explique.
Je veux donc d'un Tyran un acte Tyrannique,
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout à fait,
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,

Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes Monarques,
Et pour le voir méchant, lasche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste Ciel!

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine,
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi, sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'espérer?
Tu trembles, tu pâliss, il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fay, fay venir ce fils, qu'avec toi je l'immole,
Dégage ton ferment, je tiendray ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empeschoit de s'unir.
Qui tranche de Tyran, doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître,
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, & pren toute la gloire
Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fay voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sçais mieux que moy l'art de tyranniser,
Et par une action, aux seuls Tyrans permise,

Devien le vray Tyran de qui te tyrannife.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends,
Ou si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire, aussi-bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avois dit?

GARIBALDE.

Avec vostre jalouse elle a changé d'esprit,
Et je l'avois laissée à l'Hymen toute preste,
Sans que son déplaisir menaçast que ma teste.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, Seigneur, quelque confusion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, Madame, & je dois y fouscrire,
J'en feray ma victime, & ne suis point jaloux,
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait dequoy m'accuser,
D'avoir appris de vous l'Art de tyranniser.

Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne luy permettre rien, qui sentist la fureur,
Et le faire admirer, sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse, & la desespérée,
Paroître avec éclat mère dénaturée,

Sortir hors de vous-mesme, & montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade,
Qui fait le plus de bruit, n'est pas le plus malade,
Les plus grands déplaisirs font les moins éclatants,
Et l'on sçait qu'un grand cœur se possède en tout temps.
Vous le sçavez, Madame, & que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison,
Que leur desespoir mesme agit avec raison,
Et que...

RODELINDE.

C'en est assez, fois-moy juge équitable,
Et dy-moy si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ay de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses Ayeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort, ou ta Couronne.
Quand j'auray satisfait tes vœux desespérez,
Doy-je croire ses jours beaucoup plus assurez?
Cét offre, ou si tu veux, ce don du Diadème
N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagème.
Faire un Roy d'un enfant pour estre son Tuteur,
C'est quitter pour ce nom, celui d'usurpateur,
C'est choisir pour régner un favorable titre,
C'est du Scéptre, & de luy te faire seul arbitre,
Et mettre sur le Trosne un fantôme pour Roy,
Jusques au premier fils qui te naistra de moy,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, & que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.

Qui veut bien l'immoler à son affection,
L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bien-toſt de l'amour d'une femme,
Mais la ſoiſ de régner régné toujours ſur l'ame,
Et comme la Grandeur a d'éternels appas,
L'Italie eſt ſujette à de ſoudains trépas,
Il eſt des moyens ſourds pour lever un obſtacle,
Et faire un nouveau Roy, ſans bruit, & ſans miracle :
Quitte pour te forcer à deux ou trois ſouſpirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaiſirs.
La porte à ma vengeance en ſeroit moins ouverte,
Je perdroy avec luy tout le fruit de ſa perte,
Puiſqu'il faut qu'il périſſe, il vaut mieux toſt que tard,
Que ſa mort ſoit un crime, & non pas un hazard,
Que cette Ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime,
Que ce jeune Monarque immolé de ta main
Te rende abominable à tout le Genre humain,
Qu'il t'excite par tout des haines immortelles,
Que de tous tes Sujets il faſſe des rebelles.
Je t'épouſeray lors, & m'y viens d'obliger,
Pour mieux ſervir ma haine, & pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour eſtre à tous momens maîtrefſe de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pouſſer ma fureur,
Et mieux choiſir la place à te percer le cœur.
Voilà mon deſeſpoir, voilà ſes juſtes cauſes,
A ces conditions pren ma main, ſi tu l'oſes.

GRIMOALD.

Ouy, je la prens, Madame, & veux auparavant...

SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD,
RODELINDE,
GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, Seigneur? Pertharite est vivant,
Ce n'est plus un bruit sourd, le voila qu'on amène,
Des chasseurs l'ont surpris dans la forest prochaine,
Où, caché dans un Fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD.

Je voy trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, Seigneur, & les bruits infidelles
N'ont-ils semé de vous que de fausses Nouvelles?

PERTHARITE.

Ouy, cét époux si cher à vos chastes desirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs & de souspirs...

GRIMOALD.

Va, fantosme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te melle point d'attenter à ma joye.

Il est encor icy des supplices pour toy,
Si tu viens y montrer la vaine Ombre d'un Roy,
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son Empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas,
Jusqu'à me supposer toy-mesme un faux trépas.
Il est honteux de feindre, où l'on peut toutes choses,
Je suis mort, si tu veux, je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point icy, par de noirs artifices,
De mon cruel Destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lasche à mon trop de malheur.
Puisque le Sort trahit ce droit de ma naissance,
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Régne sur mes Etats, que le Ciel t'a soumis,
Peut estre un autre temps me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste,
Ne me defrobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul desir est pour toy criminel.
Rodélinde n'est pas du droit de ta conquête,
Il faut, pour estre à toy, qu'il m'en coûte la teste,
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toy,
Pren-la comme Tyran, ou l'attaque en vray Roy.
J'en garde hors du Trosne encor les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères,

Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodélinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite, il ne faut point d'Armée.
Je suis Roy, je suis seul, j'en suis maistre, & tu peux,
Par un illustre effort, faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante,
Edüige à fourber n'est pas assez sçavante,
Quelque adresse qu'elle aye, elle t'a mal instruit,
Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaise grace.

PERTHARITE.

Quoy! je passe à tes yeux pour un homme attitré?

GRIMOALD.

Tu l'avoüras toy-mesme, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de secret, alors qu'on veut surprendre,
Et l'on ne surprend point, quand on se fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, Madame, & faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connoître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice?
Et bien, parlez, Madame, achevez l'artifice,
Est-ce là vostre époux?

RODELINDE.

Toy qui veux en douter,
Par quelle illusion m'oses-tu consulter?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage,
Et ne peux-tu sans moy connoître son visage?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer à tes périls ce que pesoit son bras,
Et l'épée à la main disputer en personne
Contre tout ton bonheur, sa vie, & sa Couronne.

Si tu cherches une aide à traiter d'imposteur
Un Roy qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître,
Qui l'osa bien trahir, l'osera méconnoître,
Et tu peux recevoir de son mortel effroy
L'assurance qu'enfin tu n'attens pas de moy.
Un service si haut veut une ame plus basse,
Et tu sçais...

GRIMOALD.

Ouy, je sçais jusqu'où va vostre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquieté,
Et ces discours en l'air, que l'orgueil vous inspire,
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, & luy faire, après vous,
En un fourbe impudent respecter vostre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie,
Dites-nous hautement...

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?

Il ne peut estre icy. que ce que tu voudras,
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ay pas pour t'instruire assez de complaisance,
Et puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sçais ce que je doy, si tu ne me le rens.
Achève de te mettre au rang des vrais Tyrans.

SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE,
GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que cét événement de nouveau m'embarasse!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échaffaut bien-toft m'en fera la raison.
Que ton appartement luy serve de prison,
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute,
Mille & mille témoins te mettront hors de doute,
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD.

Allez, sans contester,
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.

à Garibalde.

Tu vas voir Edüige, & jette dans son ame
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même déjà, s'assurant de ma foy,
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en Roy.

SCENE VI.

GARIBALDE.

Quel revers imprévu, quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon espoir par terre !
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet,
Et s'il traite ce Prince en Héros magnanime,
N'ayant plus de Tyran, je n'ay plus de victime,
Je n'ay rien à venger, & ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.

N'importe toutefois, ne perdons pas courage ;
Forçons notre fortune à changer de visage,
Obstinons Grimoald, par maxime d'Etat,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat,
Accablons son esprit de terreurs chimeriques
Pour luy faire embrasser des conseils tyranniques,

De son trop de vertu sçachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut estre qu'Edüige, à regret plus sévère,
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra nostre prétension,
Du costé de l'amour, & de l'ambition.
Taschons, quoy qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage,
Et pour régner un jour, mettons tout en usage.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédy point, Seigneur, ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à vostre amour.
Je ne l'ay veu que trop aux discours d'Edüige :
Comme sensiblement vostre change l'afflige,
Et qu'avec le feu Roy ce fourbe a du rapport,
Sa flame au desespoir fait ce dernier effort.
Rodélinde comme elle aime à vous mettre en peine,
L'une fert son amour, & l'autre fert sa haine,
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avoüer,
Et leur inimitié s'accorde à vous joüer.
L'imposteur cependant, quoy qu'on luy donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux, qu'il ne voit rien à craindre
Car soit que ses discours puissent vous émouvoir,
Jusqu'à rendre Edüige à son premier pouvoir,
Soit que malgré sa fourbe, & vaine, & languissante,

Rodélinde fur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin vostre ame à l'abandon
Ne luy pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vray, Garibalde, & déjà je le donne
A qui voudra des deux partager ma Couronne.
Non que j'espère encor amollir ce rocher,
Que ny respects, ny vœux, n'ont jamais fçeu toucher :
Si j'aimay Rodélinde, & si pour n'aimer qu'elle,
Mon ame à qui m'aimoit s'est renduë infidelle ;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, & le trouble où je suis,
Ont été jusqu'icy toute la récompense
De cét amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est temps desormais, que par un juste effort
J'affranchisse mon cœur de cét indigne fort.
Prenons l'occasion que nous fait Edüige,
Aimons cette imposture, où son amour l'oblige,
Elle plaint un ingrat, de tant de maux soufferts,
Et luy prête la main, pour le tirer des fers.
Aimons, encor un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, & rendons-luy justice,
Soit qu'elle en veuille au Trofne, ou n'en veuille qu'à moy,
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le Roy,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Je doy tout à la main qui rompt mon esclavage.

Toy, qui ne la servois, qu'afin de m'obéir,
Qui taschois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, & ren-moy ma parole,

Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole,
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flame, ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rens, Seigneur, mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cét effort vous hazarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuny passera pour Monarque,
Tout le Peuple en prendra vostre bonté pour marque,
Et comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sçais bien qu'aussi-tost vostre haute vaillance
De ce Peuple mutin domptera l'insolence;
Mais tenez-vous fort seur ce que vous prétendez
Du costé d'Edüige, à qui vous vous rendez?
J'ay pénétré, Seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ay veu pour vous aucun reste de flame,
Sa haine seule agit, & cherche à vous oster
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vray, vous rappeler vers elle,
Mais pour faire à son tour l'ingrate, & la crüelle,
Pour vous traiter de lasche, & vous rendre soudain
Parjure pour parjure, & dédain pour dédain.
Elle veut que vostre ame, esclave de la sienne,
Luy demande sa grace, & jamais ne l'obtienne,
Ce sont ses mots exprès, & pour vous punir mieux
Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.
Elle me l'a promis.

SCENE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, EDUIGE.

EDUIGE.

Je te l'ay promis, traître,
Ouy, je te l'ay promis, & l'aurois fait peut estre,
Si ton ame attachée à mes commandemens
Eust pû dans ton amour suivre mes sentimens.
J'avois mis mes secrets en bonne confidence.

Voy par là, Grimoald, quelle est ton imprudence,
Et juge, par les miens, lâchement déclarez,
Comme les tiens sur luy peuvent estre asseurez.
Qui trahit sa Maîtresse, aisément fait connoître
Que sans aucun scrupule il trahiroit son maistre,
Et que des deux costez laissant floter sa foy,
Son cœur n'aime en effet, ny son maistre, ny moy.
Il a son but à part, Grimoald, prens-y garde,
Quelque dessein qu'il ait, c'est toy seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut,
Qui m'aime, & me trahit aspire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, Seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel, quand je vous rends service.
Mais dequoy n'est capable un malheureux Amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,

Madame? vous voulez que le Roy vous adore,
Et pour l'en empêcher, je ferois plus encore,
Je ne m'en défens point, & mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous,
Je ne vous sçaurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vostre.
Que ne faites-vous point pour obliger le Roy
A quitter Rodélinde, & vous rendre sa foy?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de vostre ardeur, ou de vostre courage?
Pour estre tout à vous, j'ay fait tous mes efforts,
Mais je n'ay point encor fait revivre les morts,
J'ay dit des vérités, dont vostre cœur murmure;
Mais je n'ay point été jusques à l'imposture,
Et je n'ay point poussé des sentimens si beaux,
Jusqu'à faire sortir les Ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite,
Ma flame ignore encor cet Art qui ressuscite,
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

EDUIGE.

De quel front, & dequoy cet insolent m'accuse!

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice, & d'une foible ruse.
Vostre dessein, Madame, étoit mal concerté,
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté,
Vous m'aviez préparé vous-mesme à m'en défendre,
Et me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.

Consolez-vous pourtant, il a fait son effet,
Je suis à vous, Madame, & j'y suis tout à fait.

Si je vous ay trahie, & si mon cœur volage
Vous a volé long-temps un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banny,
Les maux, que j'ay soufferts, m'en ont assez puny.
Je recouvre la veuë, & reconnoy mon crime,
A mes feux rallumez ce cœur s'offre en victime,
Ouy, Princeffe, & pour estre à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon, qu'il ne mérite pas.
Vostre propre bonté qui vous en sollicite
Obtient déjà celui de ce faux Pertharite;
Un si grand attentat blesse la Majesté,
Mais s'il est criminel, je l'ay moy-mesme été.
Faites grace, & j'en fais, oubliez, & j'oublie.
Il reste seulement que luy-mesme il publie,
Par un aveu sincère, & sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuser,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par vostre ordre mesme.
Madame, asseurez-vous par là mon Diadème,
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoüe, & que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est, le desrobe à sa perte,
Et delivrez par là de ces troubles soudains
Le Scéptre qu'avec moy je remets en vos mains.

EDUIGE.

J'avois eu jusqu'icy ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant Tyran, j'avois peine à me croire,

Je me tenois suspecte, & sentoïis que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret defaveu.
Mais tu lèves le masque, & m'ôtes de scrupule,
Je ne puis plus garder ce respect ridicule,
Et je voy clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a veu Tyran plus achevé.

Tu fais adroitement le doux, & le fêvère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère;
Tu fais plus, & tu veux qu'en trahissant son sort,
Luy-mesme il se condamne, & se livre à la mort;
Comme s'il pouvoit estre amoureux de la vie,
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moy
Me pût rendre perfide, & lasche comme toy.

Aime-moy si tu veux, déloyal, mais n'espère
Aucun secours de moy, pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçois tantost de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient discours en l'air inventez par ma flame
Pour brouiller ton esprit, & celuy de sa femme.
J'avois peine à te perdre, & parlois au hazard,
Pour te perdre du moins quelques momens plus tard;
Et quand par ce retour il a fçeu nous surprendre,
Le Ciel m'a plus rendu, que je n'osois attendre.

GRIMOALD.

Madame...

EDUIGE.

Tu perds temps, je n'écoute plus rien,

Et j'attens ton Arrest, pour résoudre le mien.
 Agy, si tu le veux, en vainqueur magnanime,
 Agy comme Tyran, & pren cette victime,
 Je suivray ton exemple, & sur tes actions
 Je régleray ma haine, ou mes affections.
 Il suffit à present que je te desabuse,
 Pour payer ton amour, ou pour punir ta ruse.
 Adieu.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE,
 UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe?

UNULPHE.

Il est de mon devoir
 De vous dire, Seigneur, que chacun le vient voir.
 J'ay permis à fort peu de luy rendre visite,
 Mais tous l'ont reconnu pour le vray Pertharite,
 Le Peuple mesme parle, & déjà sourdement
 On entend des discours femez confusément...

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture,
 Le Peuple déjà parle, & sourdement murmure!

Le feu va s'allumer, si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur, qu'est-ce que vous craignez?
La haine d'Edüige, elle qui ne prépare
A vos submissions, qu'une fierté barbare?
Elle que vos mépris ayant mise en fureur,
Rendent opiniastre à vous mettre en erreur?
Elle qui n'a plus soif que de vostre ruine?
Elle dont la main seule en conduit la machine?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.

Epousez Rodélinde, & malgré son fantôme
Affez-vous l'Etat, & calmez le Royaume,
Et livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Otez dès aujourd'huy tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Ouy, je te croiray, Duc, & dès demain sa teste,
Abatuë à mes pieds, calmera la tempeste.
Qu'on le fasse venir, & qu'on mande avec luy
Celle qui de sa fourbe est le second appuy,
La Reine qui me brave, & qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gesne à se nommer sa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contr'eux.

GARIBALDE.

L'amour vous féduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux,
Ils ont peu de pouvoir, quand l'ame est résoluë.

GARIBALDE.

Agissez donc, Seigneur, de puissance absoluë,
Soutenez vostre Scéptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des Rois leur propre Majesté.
Un Roy doit pouvoir tout, & ne sçait pas bien l'estre,
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maistre.

SCENE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE,
RODELINDE,
GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Vien fourbe, vien méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduy pas à la sévérité.
Je veux te faire grace, avouë, & me confesse
D'un si hardy dessein qui t'a fourny l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit,
Tu m'entens, & sur tout fay cesser ce faux bruit,
Détrompe mes Sujets, ta prison est ouverte:
Sinon, prépare-toy dès demain à ta perte.
N'y force pas ton Prince, & sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds laschement de ruse, & d'artifice,
Pour trouver à me perdre, une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu,
Dont aux yeux ébloüis tu parois revêtu !
Le Ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux estre, & juste, & magnanime ;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang,
Tu ne luy peux oster, ny son nom, ny son rang.
Je mourray comme Roy, né pour le Diadème,
Et bien-tost mes Sujets, détrompez par toy-mesme,
Connoistront par ma mort, qu'ils n'adorent en toy
Que de fausses couleurs qui te peignent en Roy.
Haste donc cette mort, elle t'est nécessaire,
Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bien-tost ces malheureux Sujets.
Crains-moy, si je t'échape, & fois seur de ta perte,
Si par ton mauvais Sort la prison m'est ouverte.
Mon Peuple aura des yeux, pour connoistre son Roy,
Et mettra différence entre un Tyran & moy :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers, l'espoir de Pertharite,
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut, pour te defabufer.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers Monarques ?
Ce grand cœur...

GRIMOALD.

Ouy, Madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, & fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnuë
Ne détrompe aujourd'huy la populace émeuë,
Qu'il prépare sa teste, & vous-mesme en ce lieu
Ne penitez qu'à luy dire un éternel Adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, & demeure à la porte,
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ny forte.

SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ay sçeu que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des desirs du Tyran j'ay sçeu la violence,
J'en ay craint sur ce bruit la dernière insolence,
Et n'ay pû faire moins, que de tout exposer
Pour vous revoir encor, & vous defabufer.
J'ay laissé hazarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
A qui l'ennuy mortel d'estre éloigné de vous
Sembloit à tous momens, porter les derniers coups.
Car je vous l'avou-ray, dans l'état déplorable
Où m'abîme du Sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliez me refusent leurs bras,

Mon plus cuisant chagrin, est de ne vous voir pas.
Je beny mon destin, quelques maux qu'il m'envoye,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joye,
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux, je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'étoit donc peu, Seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misère où je me voy plongée,
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle, où vostre amour vous a précipité,
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir, & m'en sçavoir la cause.

Je ne vous diray point que ce moment m'est doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous,
Et vostre souvenir m'auroit bien sçeu défendre
De tout ce qu'un Tyran auroit osé prétendre.
N'attendez point de moy de souspirs, ny de pleurs,
Ce sont amusemens de legères douleurs,
L'amour que j'ay pour vous hait ces molles bassesses,
Où d'un sexe craintif descendent les foibleesses,
Et contre vos malheurs j'ay trop sçeu m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout toute entière en ardeur de vengeance,
Et méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver vostre vie, ou venger vostre mort,
Je feray l'un ou l'autre, ou périray moy-mesme.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, Madame, un vainqueur qui vous aime.

Vous avez assez fait pour moy, pour vostre honneur,
Il est temps de tourner du costé du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de me laisser finir mes jours, & vos misères.
Le Ciel qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux,
J'aime à luy voir briser une importune chaisne,
De qui les nœuds rompus vous font heureuse Reine,
Et sous vostre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE.

Est-ce là donc, Seigneur, la digne récompense
De ce que pour vostre Ombre on m'a veu de constance ?
Quand je vous ay crû mort, & qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eust peut estre fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire...

PERTHARITE.

Je sçais que vous avez dignement combatu ;
Le Ciel va couronner aussi vostre vertu,
Il va vous affranchir de cette inquiétude,
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité.

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux ?

PERTHARITE.

Que je voy fans murmure
Naître voftre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenoit, fans pouvoir rien pour vous,
Que vous enveloper dans l'exil d'un époux,
Vous defrober fans bruit à cette ardeur infame
Où s'opposent ma vie, & le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire, il vous faut mon trépas,
Et s'il vous fait régner, je ne le perdray pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous caufe,
Il eft temps que ma mort vous ferve à quelque chofe,
Et qu'un victorieux à vos pieds abatu,
Ceffe de renoncer à toute fa vertu.
D'un Conquérant fi grand, & d'un Héros fi rare,
Vous faites trop long-temps un Tyran, un barbare,
Il l'eft, mais feulement pour vaincre vos refus,
Soyez à luy, Madame, il ne le fera plus,
Et je tiendray ma vie heureufement perdue,
Puisque...

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tuë,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pû rompre, ou venger ton malheur.
Moy, qui l'ay dédaigné dans fon char de victoire,
Couronné de vertus, encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'Ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta veuë, aux dépens de ta vie,
Epoufer d'un Tyran l'horreur, & l'infamie,

Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baïser une main fumante de ton sang?
Ah, tu me connois mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, Madame,

Il ne faut point souffrir ce scrupule en vostre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes loix,
La Majesté du Trosne en dispense les Rois,
Leur gloire est au dessus des règles ordinaires,
Et cét honneur n'est beau, que pour les cœurs vulgaires.
Si-toft qu'un Roy vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime,
Le soin de s'affermir luy rend tout légitime.
Quand j'auray dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-luy vostre main, sans rien considérer,
Epargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au Ciel de vous faire encor Reine.

RODELINDE.

Epargnez-moy, Seigneur, ce crüel sentiment,
Vous qui sçavez...

SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE,
UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement,

Le Roy de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers luy ce Prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut, & croyez qu'un époux
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout vostre amour, & tout vostre mérite,
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force, & recevez ma foy
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moy.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au mesme précipice.

RODELINDE.

Le Ciel hait les Tyrans, & nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas, s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant Monarque, ou moins infortuné.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

UNULPHE, EDUIGE.

EDUIGE.

Quoy, Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère,
D'imposture, & de fourbe il traite sa misère,
Et feignant de me rendre, & son cœur, & sa foy,
Il n'a point d'yeux pour luy, ny d'oreilles pour moy?

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le Duc qui l'obsède,
Le mal, s'il en est crû, deviendra sans remède,
Et si le Roy suivoit ses conseils violens,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglants.

EDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite,
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, & veut par tous moyens

Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens,
Que Rodélinde à luy par amour, ou par force,
Affeure entre vous deux un éternel divorce ;
Et s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force, ou par amour, il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, Madame, aucun sujet de crainte,
Ce Héros est à vous sans réserve, & sans feinte,
Et...

EDUIGE.

S'il quitte sans feinte un objet si chéry,
Sans doute au fond de l'ame, il connoit son mary.
Mais s'il le connoissoit en depit de ce traistre,
Qui pourroit l'empescher de le faire paroître ?

UNULPHE.

Sur le Trofne conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoit que par raison d'Etat.
C'est un aveuglement qu'il a creu nécessaire :
Et comme Garibalde animoit sa colére,
De ses mauvais conseils sans cesse combatu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, Madame, il n'est plus en état de le croire,
Je n'ay pû voir long-temps ce péril pour sa gloire ;
Quelque fruit que le Duc espère en recueillir,
Je viens d'oster au Roy les moyens de faillir.
Pertharite en un mot n'est plus en sa puissance.
Mais ne presumez pas que j'aye eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre & plein pouvoir
De se montrer au Peuple, & d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en seureté je luy prête main forte,

Ou plutôt je luy donne une fidelle escorte,
Qui sous cette couleur de luy servir d'appuy,
Le met hors du Royaume, & me répond de luy.
J'empesche ainsi le Duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon Roy ma teste pour ostage.
Vostre bonté, Madame, en prendra quelque soin.

EDUIGE.

Ouy, je feray pour toy criminelle au besoin,
Je prendray, s'il le faut, sur moy toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connoy fort mal une vertu si haute,
Ou s'il revient à foy, luy-mesme tout ravy
M'avoutra le premier que je l'ay bien servy.

SCENE II.

GRIMOALD, EDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que voulez-vous enfin, Madame, que j'espère?
Qu'ordonnez-vous de moy?

EDUIGE.

Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de luy? prononce ton Arrest.

GRIMOALD.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt ?

EDUIGE.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître, qui te livre à la haine publique ?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez !
Je vous offre sa grace, & vous la refusez.

EDUIGE.

Cette offre est un supplice aux Princes qu'on opprime.
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime,
Et tes yeux malgré toy ne te font que trop voir
Que c'est à luy d'en faire, & non d'en recevoir.

Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toy-mesme,
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime,
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan ;
J'aime encor son vainqueur, mais non pas son Tyran.
Ren-toy cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermis si bien au Trône de mon frère ;
Ren-luy du moins son nom, si tu me rens ton cœur.
Qui peut feindre pour luy, peut feindre pour la sœur,
Et tu ne vois en moy qu'une Amante incrédule,
Quand je voy qu'avec luy ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vray Roy les vertus des Tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rens.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-mesme, il est à vous, Madame,

Vous en voyez le trouble, aussi-bien que la flame.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble, & mes maux, & ma honte,
Que de forcer ma bouche à vous en rendre conte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moy,
Garibalde luy seul a méconnu son Roy,
Et par un interest qu'aisément je devine,
Ce lasche, tant qu'il peut, par ma main l'affassine.
Mais que plutôt le Ciel me foudroye à vos yeux,
Que je songe à répandre un sang si précieux.

Madame, cependant mettez-vous en ma place :
Si je le reconnoy, que faut-il que j'en fasse ?
Le tenir dans les fers avec le nom de Roy,
C'est soulever pour luy ses Peuples contre moy.
Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur teste,
Et moy-mesme hastier l'orage qui s'appreste.
Puis-je m'asseurer d'eux, & souffrir son retour ?
Puis-je occuper son Trofne, & le voir dans ma Cour ?
Un Roy, quoy que vaincu, garde son caractère,
Aux fidelles Sujets sa veuë est toujours chère ;
Au moment qu'il paroît, les plus grands Conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des Tyrans,
Et dans le fond des cœurs sa presence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maistre.

Ainsi mon mauvais fort a dequoy me punir
Et de le délivrer, & de le retenir.
Je voy dans mes prisons sa personne enfermée
Plus à craindre pour moy, qu'en teste d'une Armée.
Là mon bras animé de toute ma valeur
Chercheroit avec gloire à luy percer le cœur :

Mais icy, sans défense, hélas, qu'en puis-je faire ?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire,
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour luy,
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appuy.
Pour conserver sa vie, & m'asseurer l'Empire,
Je fais ce que je puis à le faire dédire,
Des plus cruels Tyrans j'emprunte le couroux,
Pour tirer cet aveu de la Reine, ou de vous :
Mais par tout je perds temps, par tout mesme constance
Rend à tous mes efforts pareille résistance.
Encor s'il ne falloit qu'éteindre, ou dédaigner
En des troubles si grands, la douceur de régner,
Et que pour vous aimer, & ne vous point déplaire
Ce grand titre de Roy ne fust pas nécessaire,
Je me vaincrois moy-mesme, & luy rendant l'Etat,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, Madame, en quittant la Couronne,
Puisqu'il vous faut un Roy, c'est vous que j'abandonne,
Et dans ce cœur à vous, par vos yeux combatu,
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.

Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encor à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère & d'un Amant.
Mon amour de tous deux vous fait la Souveraine,
Ordonnez en vous-mesme, & prononcez en Reine,
Je périray content, & tout me fera doux,
Pourveu que vous croyiez que je suis tout à vous.

EDUIGE.

Que tu me connois mal, si tu connois mon frère !

Tu crois donc qu'à ce point la Couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un Comte genereux,
Pour m'attacher au sort d'un Tyran trop heureux?
Aime-moy si tu veux, mais croy-moy magnanime,
Avec tout cét amour garde-moy ton estime,
Croy-moy quelque tendresse encor pour mon vray sang,
Qu'une haute vertu me plaist mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je croy ton serment quitte,
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a veu fuir, & t'a nommé son Roy,
De la haine d'un mort a dégagé ma foy;
A present je suis libre, & comme vraye Amante
Je secours malgré toy ta vertu chancelante,
Et desrobe mon frère à ta soif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Ouy, j'ay brisé ses fers, j'ay corrompu ses Gardes,
J'ay mis en feureté tout ce que tu hazardes,
Il fuit, & tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur;
Il fuit, & tu n'as plus à craindre de tempeste,
Secourant ta vertu j'asseure ta conquête,
Et les soins que j'ay pris... mais la Reine survient.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE,
UNULPHE.

GRIMOALD à *Rodélinde*.

Que tardez-vous, Madame, & quel soin vous retient?

Suivez de vostre époux, le nom, l'image, ou l'ombre,
De ceux qui m'ont trahy croissez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux, trop aisez à charmer,
Du péril de vous voir, & de vous trop aimer.
Suivez, vostre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Ren-le-moy donc, Tyran, afin que je le fuive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir
De m'ouvrir sa prison, quand tu l'as fait mourir !
Lâche, presumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite ?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits ?

EDUIGE.

Madame...

RODELINDE.

Et bien, Madame, êtes-vous sa complice ?
Vous chargez-vous pour luy de toute l'injustice,
Et sa main qu'il vous tend vous plaist-elle à ce prix ?

EDUIGE.

Vous la vouliez tantost teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux estre sœur, comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur,

Où des feux d'un Tyran me réduisoit l'horreur,
Et puisque de sa foy vous êtes ressaïsie,
Faites cesser l'aigreur de vostre jalousie.

EDUIGE.

Ne me reprochez point des sentimens jaloux,
Quand je hay les Tyrans autant, ou plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr, quand Grimoald vous aime!

EDUIGE.

J'aime en luy sa vertu, plus que son Diadème,
Et voyant quels motifs le font encor agir,
Je ne voy rien en luy qui me fasse rougir.

RODELINDE à *Grimoald*.

Rougis-en donc toy seul, toy qui caches ton crime,
Qui t'immolant un Roy desrobes ta victime,
Et d'un grand ennemy déguisant tout le sort,
Le fais fourbe en sa vie, & fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevoient que pour toy ces tombeaux magnifiques;
C'étoient de vains éclats de générosité
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois son nom de tant d'honneurs funébres,
Que pour ensevelir sa mort dans les ténébres,
Et luy tendre avec pompe un piège illustre & beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Saule-toy de son fang, mais ren-moy ce qui reste,

Attendant ma vengeance, ou le couroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD à *Edüige*.

Ah, Madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux?
Vostre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si quand vous me l'ostez, il m'en faut rendre conte,
Et si la crüauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'affassin.

UNULPHE.

Seigneur, je croy sçavoir la route qu'il a prise,
Et si Sa Majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma teste en moins d'une heure, ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.

Allons, allons, Madame, & souffrez que je tasche...

RODELINDE à *Unulphe*.

O d'un lasche Tyran ministre encor plus lasche,
Qui sous un faux semblant d'un peu d'humanité
Penfes contre mes pleurs faire sa seureté!
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons Sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il luy faut me bannir, de crainte que mes cris
Du Peuple, & de la Cour n'émeuvent les esprits;
Traître, si tu n'étois de son intelligence,
Pourroit-il refuser ta teste à sa vengeance?

Que devient, Grimoald, que devient ton couroux?
Tes ordres en sa garde avoient mis mon époux,

Il a brisé ses fers, il sçait où va sa fuite,
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite,
Et quand son sang devoit te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, & n'apprehende rien.

GRIMOALD à *Rodélinde*.

Quand ce qu'il fait pour vous hazarderoit ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la Cour, & du Peuple émeussent les esprits,
Sans vous prier de fuir, pour finir mes alarmes,
J'aurois trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, Madame, en pleine liberté,
Vous pouvez faire agir toute vostre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en vostre ame;
Le vainqueur du mary ne peut craindre la femme,
Mais que veut ce soldat?

SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE,
UNULPHE, Soldat.

SOLDAT.

Vous avertir, Seigneur,
D'un grand malheur ensemble, & d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, & l'imposteur infame

Qui tranche icy du Roy, luy vient d'arracher l'ame:
Mais ce mesme imposteur est en vostre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O Ciel! en quel état ma fortune est réduite
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse... Mais dy-nous comment tout s'est passé.

SOLDAT.

Le Duc ayant appris quelles intelligences
Desfroboient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendoit à main forte, & luy fermant le pas,
A luy seul, nous dit-il, mais ne le blessons pas,
Réservez tout son sang aux rigueurs des supplices,
Et laissons par pitié fuir ses lasches complices.
Ceux qui le conduisoient, du grand nombre étonnez,
Et par mes compagnons soudain environnez,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Luy, que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner
Jusqu'à baisser l'épée, & le trop dédaigner,
S'ouvre en son desespoir parmy nous un passage,
Jusque sur nostre Chef pousse toute sa rage,

Et luy plonge trois fois un poignard dans le sein,
 Avant qu'aucun de nous ait pû voir son dessein.
 Nos bras étoient levez pour l'en punir sur l'heure,
 Mais le Duc par nos mains ne consent pas qu'il meure,
 Et son dernier fouspir est un ordre nouveau
 De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
 Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaisne,
 Et vous pouvez, Seigneur, ordonner de sa peine,
 Le voicy.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois.

SCENE V.

PERTHARITE, GRIMOALD,
 RODELINDE,
 EDUIGE, UNULPHE, Soldats.

PERTHARITE.

Tu me revois, Tyran qui méconnois les Rois,
 Et j'ay payé pour toy d'un si rare service
 Celui qui rend ma teste à ta fausse justice.
 Pleure, pleure ce bras, qui t'a si bien servy,
 Pleure ce bon Sujet que le mien t'a ravy,
 Haste-toy de venger ce Ministre fidelle,
 C'est toy qu'à sa vengeance en mourant il appelle,
 Signale ton amour, & parois aujourd'huy,

S'il fut digne de toy, plus digne encor de luy.
Mais cesse deormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la Nature.
Milan m'a veu passer, & par tout en passant
J'ay veu couler ses pleurs pour son Prince impuissant,
Tu luy déguiserois en vain ta tyrannie,
Pouffes-en jusqu'au bout l'insolente manie,
Et quoy que ta fureur te précrive pour moy,
Ordonne de mes jours, comme de ceux d'un Roy.

GRIMOALD.

Ouy, tu l'és en effet, & j'ay sçeu te connoître,
Dès le prémier moment que je t'ay veu paroître.
Si j'ay fermé les yeux, si j'ay voulu gauchir,
Des maximes d'Etat j'ay voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cét aveuglement les soins mystérieux
Empruntoient les dehors d'un Tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice
Pour t'arracher ton nom par l'effroy du supplice :
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidelle,
Ce que ma violence attendoit de son zèle,
Mais un traître, pressé par d'autres interets,
A rompu tout l'effet de mes desirs secrets.
Ta main, graces au Ciel, nous en a fait justice,
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toy ?

Puis-je porter ton Scéptre, & te traiter de Roy ?
 Ton Peuple qui t'aimoit, pourra-t'il te connoître,
 Et souffrir à tes yeux les loix d'un autre maître ?
 Toy-mesme pourras-tu, sans entreprendre rien,
 Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien ?
 Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
 Et refuser ta main, ou ton ordre à ma perte ?

Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque espoir
 Qu'enfin tu pourrois vivre, & ne rien émouvoir :
 Mais qui me croit Tyran, & hautement me brave,
 Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
 Et montre une grande ame au dessus du malheur,
 Qui manque de fortune, & non pas de valeur.
 Je voy donc malgré moy ma victoire asservie
 A te rendre le Scéptre, ou prendre encor ta vie,
 Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
 Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
 Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière,
 Je luy doy comme à toy liberté toute entière,
 Et mon ambition a beau s'en indigner,
 Cette vertu triomphe, & tu t'en vas régner.

Milan, revoy ton Prince, & repren ton vray maître
 Qu'en vain pour t'aveugler j'ay voulu méconnoître,
 Et vous que d'imposteur à regret j'ay traité...

PERTHARITE.

Ah, c'est porter trop loin la générosité.
 Rendez-moy Rodélinde, & gardez ma Couronne,
 Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
 Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodélinde, & Milan, & mon cœur font à vous,
Et je vous remettrois toute la Lombardie
Si comme dans Milan je régnois dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, Seigneur, que le feu Roy
En fit Reine Edüige, & luy donnant ma foy,
Je promis...

EDUIGE à *Grimoald*.

Si ta foy t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre,
Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égalait celui de mon Amant.

PERTHARITE à *Edüige*.

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie,
Avec ce grand Héros je vous laisse Pavie,
Et me croirois moy-mesme aujourd'huy malheureux,
Si je voyois sans Scéptre un bras si généreux.

RODELINDE à *Grimoald*.

Pardonnez si ma haine a trop creu l'apparence,
Je presumois beaucoup de vostre violence,
Mais je n'aurois osé, Seigneur, en presumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD à *Rodélinde*.

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'huy nous unisse,
Que l'un & l'autre Etat en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui régne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce Peuple heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix.

Fin du cinquième & dernier Acte.





ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

OEDIPE, Roy de Thèbes, Fils & Mary de Jocaste.

THESEE, Prince d'Athènes & Amant de Dircé.

JOCASTE, Reine de Thèbes, Femme & Mère d'Oedipe.

DIRCÉ, Princesse de Thèbes, Fille de Layus & de Jocaste, Sœur d'Oedipe, & Amante de Thésée.

CLEANTE, {
DYMAS, { Confidens d'Oedipe.

PHORBAS, Vieillard Thébain.

IPHICRATE, Vieillard de Corinthe.

NERINE, Dame d'honneur de la Reine.

MEGARE, Fille d'honneur de Dircé.

PAGE.

La Scène est à Thèbes.



OE D I P E ,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

THESEE, DIRCÉ.

THESEE.

N'écoutez plus, Madame, une pitié crüeille,
Qui d'un fidelle Amant vous feroit un rebelle :
La gloire d'obéir n'a rien qui me soit doux,
Lors que vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale icy la peste,
L'absence aux vrais Amants est encor plus funeste ;
Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain,
Quand ce péril douteux épargne un mal certain.

DIRCE.

Le trouvez-vous douteux, quand toute vostre Suite
Par cét affreux ravage à Phædime est réduite,
De qui mesme le front, déjà passe & glacé,
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne,
Sont des avis pressants que de grace il vous donne,
Et tant lever le bras, avant que de fraper,
C'est vous dire assez haut, qu'il est temps d'échaper.

THESEE.

Je le voy comme vous, mais alors qu'il m'affiége,
Vous laisse-t'il, Madame, un plus grand privilège?
Ce Palais par la peste est-il plus respecté?
Et l'air auprès du Trofne est-il moins infecté?

DIRCE.

Ah, Seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée.
Je vois aux pieds du Roy chaque jour des mourants,
J'y voy tomber du Ciel les oiseaux expirants,
Je me vois exposée à ces vastes misères,
J'y voy mes sœurs, la Reine, & les Princes mes frères,
Je sçais qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes.

THESEE.

Souffrez donc que l'amour me fasse mesme loy,
Que je tremble pour vous, quand vous tremblez pour moy

Et ne m'imposez pas cette indigne foiblesse
De craindre autres périls que ceux de ma Princesse.
J'aurois en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyois des maux, que vous ne fuyez pas.
Vostre exemple est pour moy la seule règle à suivre,
Eviter vos périls, c'est vouloir vous survivre,
Je n'ay que cette honte à craindre sous les Cieux.
Icy je puis mourir, mais mourir à vos yeux,
Et si, malgré la mort de tous costez errante,
Le Destin me réserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moy du moins enfoncera les coups,
Qu'aura son insolence élevez jusqu'à vous,
Et sçaura me soustraire à cette ignominie,
De souffrir, après vous, quelques momens de vie,
Qui dans le triste état, où le Ciel nous réduit,
Seroient de mon départ l'infame, & le seul fruit.

DIRCE.

Quoy ! Dirce par sa mort deviendrait criminelle,
Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle,
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendrait si mal d'un malheur si léger !
M'immoler une vie à tous si précieuse,
Ce ferait rendre à tous ma mémoire odieuse,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une Ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands, dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics, dont vous l'avez vengée,
Après vostre trépas à l'envy renaissants,
Pilleroient sans frayeur les Peuples impuissants,
Et chacun maudiroit, en les voyant paroître,

La cause d'une mort, qui les feroit renaître.

Oseray-je, Seigneur, vous dire hautement,
Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel Amant?
S'il est vertu pour nous, que le Ciel n'a formées
Que pour le doux employ d'aimer, & d'estre aimées,
Il faut qu'en vos pareils, les belles passions
Ne soient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens, qu'un beau feu leur inspire,
Doivent les élever, & non pas les détruire,
Et quelque desespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le Ciel fait à toute la Terre,
Et l'Univers en eux perd un trop grand secours,
Pour souffrir que l'Amour soit maître de leurs jours.

Faites voir, si je meurs, une entière tendresse,
Mais vivez après moy, pour toute nostre Grèce,
Et laissez à l'Amour conserver, par pitié,
De ce Tout defuny la plus digne moitié.
Vivez pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos souspirs, & ma gloire,
Et faire par tout dire, *Un si vaillant Héros*
Au malheur de Dircé donne encor des sanglots,
Il en garde en son ame encor toute l'image,
Et rend à sa chère Ombre encor ce triste hommage.
Cét espoir est le seul dont j'aime à me flater,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THESEE.

Ah, Madame, vos yeux combattent vos maximes,
Si j'en croy leur pouvoir, vos conseils font des crimes.

Je ne vous feray point ce reproche odieux,
Que si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux,
Je diray seulement qu'auprès de ma Princeſſe
Aux ſeuls devoirs d'Amant un Héros s'intereſſe,
Et que de l'Univers fuſt-il le ſeul appuy,
Aimant un tel objet, il ne doit rien qu'à luy.
Mais ne conteſtons point, & ſauvons l'un, & l'autre,
L'Hymen juſtifira ma retraite, & la voſtre ;
Le Roy me pourroit-il en refuſer l'aveu,
Si vous en avoüez l'audace de mon feu ?
Pourroit-il ſ'oppoſer à cette illuſtre envie,
D'aſſeurer ſur un Troſne une ſi belle vie,
Et ne point conſentir, que des Deſtins meilleurs
Vous éxilent d'icy, pour commander ailleurs ?

DIRCE.

Le Roy, tout Roy qu'il eſt, Seigneur, n'eſt pas mon maître,
Et le ſang de Layus, dont j'eus l'honneur de naiſtre,
Diſpenſe trop mon cœur de recevoir la loy
D'un Troſne, que ſa mort n'a dû laiſſer qu'à moy.
Mais comme enfin le Peuple, & l'Hymen de ma mère
Ont mis entre ſes mains le Scéptre de mon père,
Et qu'en ayant icy toute l'autorité,
Je ne puis rien pour vous contre ſa volonté,
Pourra-t'il trouver bon qu'on parle d'Hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le couroux du Ciel, changeant l'air en poiſon,
Donne lieu de trembler pour toute ſa Maiſon ?

MEGARE.

Madame.

Elle luy parle à l'oreille.

DIRCE.

Adieu, Seigneur, la Reine qui m'appelle
M'oblige à vous quitter, pour me rendre auprès d'elle,
Et d'ailleurs le Roy vient.

THESEE.

Que feray-je?

DIRCE.

Parlez,
Je ne puis plus vouloir, que ce que vous voulez.

SCENE II.

OEDIPE, THESEE, CLEANTE.

OEDIPE.

Au milieu des malheurs que le Ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capable d'une joye,
Et que nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous pûssions d'un Hymen allumer le flambeau?
C'est choquer la raison peut estre, & la Nature,
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attens réponse en ce moment,
M'envoira de nos maux le plein soulagement.

THESEE.

Seigneur, si j'avois crû que parmy tant de larmes

La douceur d'un Hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pû supporter le dessein,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon sein,
Et tasché d'obtenir cet aveu favorable
Qui peut faire un heureux d'un Amant misérable.

OEDIPE.

Je l'avois bien jugé, qu'un intérêt d'amour
Fermoit icy vos yeux aux périls de ma Cour :
Mais je croirois me faire à moy-mesme un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hazardoit plus long-temps un cœur si généreux.
Le mien fera ravy, que de si nobles chaînes
Unissent les Etats de Thèbes, & d'Athènes,
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux font exaucez,
Nommez ce cher objet, grand Prince, & c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus, qu'un nouveau Trofne,
Et vous pouvez choisir d'Ismène, ou d'Antigone ;
Car je n'ose penser, que le fils d'un grand Roy,
Un si fameux Héros, aime ailleurs que chez moy,
Et qu'il veuille en ma Cour, au mépris de mes filles,
Honoré de sa main de communes familles.

THESEE.

Seigneur, il est tout vray, j'aime en vostre Palais,
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits,
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone, & d'Ismène,
Elle tient mesme rang chez vous, & chez la Reine :
En un mot c'est leur sœur, la Princesse Dircé,
Dont les yeux...

OEDIPE.

Quoy, ses yeux, Prince, vous ont blessé ?
Je suis fâché pour vous, que la Reine sa mère
Ait sçeu vous prévenir pour un fils de son frère,
Ma parole est donnée, & je n'y puis plus rien,
Mais je croy qu'après tout, ses sœurs la valent bien.

THESEE.

Antigone est parfaite, Ismène est admirable,
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable,
Elles sont l'une, & l'autre, un chef-d'œuvre des Cieux;
Mais où le cœur est pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez sçeu connoître
Que l'Amour de son choix veut estre le seul maître,
Que s'il ne choisit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait,
Et qu'entre cent beautés dignes de nostre hommage,
Celle qu'il nous choisit, plaît toujours davantage.

Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.
J'avouëray, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injustice,
Mais ce feroit trahir tout ce que je leur doÿ,
Que leur promettre un cœur, quand il n'est plus à moy.

OEDIPE.

Mais c'est m'offenser, moy, Prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois estre encor de vos amis,
Mais ne demandez plus un bien que j'ay promis,

Je vous l'ay déjà dit, que pour cét Hymenée
Aux vœux du Prince Æmon ma parole est donnée.
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez dequoy vous consoler.
La parole des Rois doit estre inviolable.

THESEE.

Elle est toujours sacrée, & toujours adorable,
Mais ils ne sont jamais esclaves de leurs voix,
Et le plus puissant Roy doit quelque chose aux Rois.
Retirer sa parole à leur juste prière,
C'est honorer en eux son propre caractère,
Et si le Prince Æmon ose encor vous parler,
Vous luy pouvez offrir dequoy se consoler.

OEDIPE.

Quoy, Prince, quand les Dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé, pour nous réduire en poudre,
J'oseray violer un serment solennel,
Dont j'ay pris à témoin leur pouvoir éternel?

THESEE.

C'est pour un grand Monarque un peu bien du scrupule.

OEDIPE.

C'est en vostre faveur estre un peu bien crédule,
De presumer qu'un Roy, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes, & les Dieux.

THESEE.

Je n'ay qu'un mot à dire après un si grand zèle.
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t'elle?

OEDIPE.

Elle fçait son devoir.

THESEE.

Sçavez-vous quel il est?

OEDIPE.

L'auroit-elle réglé suivant vostre interest?
A me desobéir l'auriez-vous résoluë?

THESEE.

Non, je respecte trop la puissance absoluë,
Mais lors que vous voudrez sans elle en disposer,
N'aura-t'elle aucun droit, Seigneur, de s'excuser?

OEDIPE.

Le temps vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

THESEE.

Le temps me fera voir jusques où je m'abuse,
Et ce sera luy seul, qui sçaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réüssir.
Je porte peu d'envie à sa bonne fortune:
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, faites, Seigneur, de grace, un juste choix,
Et si vous êtes Roy, confidérez les Rois.

SCENE III.

OEDIPE, CLEANTE.

OEDIPE.

Si je suis Roy, Cléante, & que me croit-il estre?
Cét Amant de Dircé déjà me parle en maître,
Voy, voy ce qu'il feroit s'il étoit son époux.

CLEANTE.

Seigneur, vous avez lieu d'en estre un peu jaloux,
Cette Princesse est fière; & comme sa naissance
Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au dessous d'elle, à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

OEDIPE.

Le sang a peu de droits dans le fêxe imbécille,
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville,
Et lors qu'un tel orgueil se fait un fort appuy,
Le Roy le plus puissant doit tout craindre de luy.
Toy qui né dans Argos, & nourry dans Mycènes,
Peux estre mal instruit de nos secrettes haines,
Voy-les jusqu'en leur source, & juge entre elle, & moy
Si je régne sans titre, & si j'agis en Roy.

On t'a parlé du Sphinx, dont l'Enigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.

Ce Monstre à voix humaine, Aigle, femme & Lyon,
Se campoit fièrement sur le mont Cythéron,
D'où chaque jour icy devoit fondre sa rage,
A moins qu'on éclaircist un si sombre nūage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'étoit de ce Prodige enfler la crüauté,
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissoient dans ces murs que des bouches müettes.
Mais comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le Peuple offre le Scéptre, & la Reine son lit;
De cent crüelles morts cette offre est tost suivie,
J'arrive, je l'apprens, j'y hazarde ma vie.
Au pied du Roc affreux semé d'os blanchissants,
Je demande l'Enigme, & j'en cherche le sens,
Et ce qu'aucun Mortel n'avoit encor pû faire,
J'en dévoile l'image, & perce le mystère.
Le Monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussi-tost sur luy tant de sang répandu,
Du Roc s'élance en bas, & s'écrase luy-mesme.
La Reine tint parole, & j'eus le Diadème.
Dircé fournissoit lors à peine un Lustre entier,
Et me vit sur le Trosne avec un œil altier.
J'en vy frémir son cœur, j'en vy couler ses larmes,
J'en pris pour l'avenir deslors quelques alarmes,
Et si l'âge en secret a pû la révolter,
Voy ce que mon départ n'en doit point redouter.
La mort du Roy mon père à Corinthe m'appelle,
J'en attens aujourd'huy la funeste Nouvelle,
Et je hazarde tout à quitter les Thébains,
Sans mettre ce dépost en de fidelles mains.
Æmon seroit pour moy, digne de la Princesse,

S'il a de la naissance, il a quelque foiblesse,
Et le Peuple du moins pourroit se partager,
Si dans quelque attentat il osoit l'engager:
Mais un Prince voisin, tel que tu vois Thésée
Feroit de ma Couronne une conquête aisée,
Si d'un pareil Hymen le dangereux lien
Armoit pour luy son Peuple, & soulevoit le mien.
Athènes est trop proche, & durant une absence,
L'occasion qui flatte anime l'espérance,
Et quand tous mes Sujets me garderoient leur foy,
Desolez comme ils sont, que pourroient-ils pour moy?
La Reine a pris le soin d'en parler à sa fille,
Æmon est de son sang, & Chef de sa famille,
Et l'amour d'une mère a souvent plus d'effet,
Que n'ont... mais la voicy, sçachons ce qu'elle a fait.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, CLEANTE,
NERINE.

JOCASTE.

J'ay perdu temps, Seigneur, & cette ame embrasée
Met trop de difference entre Æmon, & Thésée.
Aussi je l'avouëray, bien que l'un soit mon sang,
Leur mérite diffère encor plus, que leur rang,
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une personne,
Qui joint à de hauts faits celui d'une Couronne.

OEDIPE.

Théfée est donc, Madame, un dangereux rival ?

JOCASTE.

Æmon est fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ay tout mis en usage auprès de la Princesse,
Conseil, autorité, reproche, amour, tendresse,
J'en ay tiré des pleurs, arraché des soupirs,
Et n'ay pû de son cœur ébranler les desirs.
J'ay poussé le dépit de m'en voir séparée,
Jusques à la nommer fille dénaturée,
Le sang Royal n'a point ces bas attachemens,
Qui font les déplaisirs de ces éloignemens,
Et les ames, dit-elle, au Trofne destinées,
Ne doivent aux parens que les jeunes années.

OEDIPE.

Et ces mots ont soudain calmé vostre couroux ?

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Vostre exemple luy prête une preuve assez claire,
Que le Trofne est plus doux, que le sein d'une mère ;
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

OEDIPE.

Mon exemple, & sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parens qu'un homme apprend à vivre,
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre,

Et c'est pour l'imiter, que par tous nos climats
J'ay cherché comme luy la gloire, & les combats.
Mais bien que la pudeur, par des ordres contraires,
Attache de plus près les filles à leurs mères,
La vostre aime une audace où vous la fôûtenez.

JOCASTE.

Je la condamneray, si vous la condamnez ;
Mais à parler sans fard, si j'étois en sa place,
J'en userois comme elle, & j'aurois même audace.
Et vous-même, Seigneur, après tout, dites-moy,
La condamneriez-vous, si vous n'étiez son Roy ?

OEDIPE.

Si je condamne en Roy son amour, ou sa haine,
Vous devez, comme moy, les condamner en Reine.

JOCASTE.

Je suis Reine, Seigneur, mais je suis mère aussi,
Aux miens, comme à l'Etat, je doy quelque soucy,
Je sépare Dircé de la cause publique,
Je voy qu'ainsi que vous elle a sa Politique ;
Comme vous agissez en Monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant,
En Amante à bon titre, en Princesse avisée,
Qui mérite ce Trône, où l'appelle Thésée.
Je ne puis vous flater & croirois vous trahir,
Si je vous promettois qu'elle pût obéir.

OEDIPE.

Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle ?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut, nous nous aimons plus qu'elle,
Et c'est trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, & s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos desirs s'oppose.
Peut être avec le temps nous pourrions quelque chose,
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raison foûtient le party de l'amour.

OEDIPE.

Souscrivons donc, Madame, à tout ce qu'elle ordonne,
Couronnons cet amour de ma propre Couronne,
Cédons de bonne grace, & d'un esprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un Empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils,
Que le couroux du Ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que, pour régner, leur destin les sépare?

JOCASTE.

Je ne voy rien encor fort à craindre pour eux,
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux,
Et si pour un grand cœur c'est assez d'un Empire,
A son ambition Athènes doit suffire.

OEDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition !

JOCASTE.

J'en prens, quoy qu'il en soit, peu d'apprehension,
Et Thèbes, & Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut estre à la fin de nos peines,
Dymas est de retour, & Delphes a parlé.

OEDIPE.

Que son visage montre un esprit desolé!

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS,
CLEANTE, NERINE.

OEDIPE.

Et bien, quand verrons-nous finir nostre infortune?
Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponse?

DYMAS.

Aucune.

OEDIPE.

Quoy! les Dieux sont müets!

DYMAS.

Ils sont müets, & sourds.

Nous avons par trois fois imploré leur secours,

Par trois fois redoublé nos vœux, & nos offrandes,
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'Antre expliquoit leur refus,
Et cent voix tout à coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos souspirs mêlées,
Faisoient avec horreur soudain connoître à tous,
Qu'ils n'avoient plus, ny d'yeux, ny d'oreilles pour nous.

OEDIPE.

Ah, Madame !

JOCASTE.

Ah, Seigneur, que marque un tel silence ?

OEDIPE.

Que pourroit-il marquer qu'une juste vengeance ?
Les Dieux, qui tost, ou tard sçavent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils, dont ils avoient prédit les aventures,
Exposé par vostre ordre, a trompé leurs augures,
Et ce sang innocent, & ces Dieux irritez
Se vengent maintenant de vos impiétez.

JOCASTE.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide, & pour le voir inceste,
Et des crimes si noirs étouffez au berceau
Auroient-ils sçeu pour moy faire un crime nouveau ?
Non, non, de tant de maux Thèbes n'est affligée,

Que pour la mort du Roy, que l'on n'a pas vengée,
Son Ombre incessamment me frappe encor les yeux,
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie,
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

OEDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut estre jamais en ces lieux on n'a veus ?
Si vous m'avez dit vray, peut-estre ay-je moy-mesme
Sur trois de ces brigands vengé le Diadème ;
Au lieu mesme, au temps mesme, attaqué seul par trois,
J'en laissay deux sans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du Royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande Ombre.
Puisque le Ciel se tait, consultons les Enfers,
Sçachons à qui de nous font deus les maux soufferts,
Sçachons-en, s'il se peut, la cause, & le remède.
Allons tout de ce pas réclamer tous son aide ;
J'iray revoir Corinthe avec moins de soucy,
Si je laisse plein calme, & pleine joye icy.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DIRCÉ, CLEANTE,
MEGARE.

OEDIPE.

Je ne le cèle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne,
Il est Prince, & de plus étant offert par moy...

DIRCE.

Je vous ay déjà dit, Seigneur, qu'il n'est pas Roy.

OEDIPE.

Son Hymen toutefois ne vous fait point descendre,
S'il n'est pas dans le Trofne, il a droit d'y prétendre,
Et comme il est fort de même sang que vous,
Je croy vous faire honneur d'en faire vofre époux.

DIRCE.

Vous pouvez donc fans honte en faire vofre gendre,

Mes sœurs, en l'épousant, n'auront point à descendre,
Mais pour moy, vous sçavez qu'il est ailleurs des Rois,
Et mesme en vostre Cour, dont je puis faire chois.

OEDIPE.

Vous le pouvez, Madame, & n'en voudrez pas faire,
Sans en prendre mon ordre, & celui d'une mère.

DIRCE.

Pour la Reine, il est vray, qu'en cette qualité,
Le sang peut luy devoir quelque civilité,
Je m'en suis acquitée, & ne puis bien comprendre,
Etant ce que je suis, quel ordre je doy prendre.

OEDIPE.

Celui qu'un vray devoir prend des fronts couronnez,
Lors qu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je pense estre icy Roy.

DIRCE.

Je sçais ce que vous êtes,
Mais si vous me comptez au rang de vos Sujettes,
Je ne sçais si celui qu'on vous a pû donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.

Seigneur, quoy qu'il en soit, j'ay fait chois de Thésée,
Je me suis à ce chois moy-mesme autorisée,
J'ay pris l'occasion que m'ont faite les Dieux
De fuir l'aspect d'un Trosne, où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage,
Qu'à des Rois, comme vous, peut donner mon visage.

OEDIPE.

Le choix d'un si grand Prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en estre jaloux ;
Mais le Peuple, au milieu des colères célestes,
Aime encor de Layus les adorables restes,
Et ne pourra souffrir qu'on luy vienne arracher
Ces gages d'un grand Roy qu'il tint jadis si cher.

DIRCE.

De l'air dont jusqu'icy ce Peuple m'a traitée,
Je doy craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eust eu pour son Roy quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe, ou mon âge eust ému sa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lasche foiblesse
De livrer en vos mains l'Etat, & sa Princesse,
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

OEDIPE.

Quel reproche secret luy fait vostre presence ?
Et quel crime a commis cette reconnoissance,
Qui par un sentiment, & juste, & relevé
L'a consacré luy-mesme à qui l'a conservé ?
Si vous aviez du Sphinx veu le sanglant ravage...

DIRCE.

Je puis dire, Seigneur, que j'ay veu davantage.
J'ay veu ce Peuple ingrat que l'Enigme surprit,
Vous payer assez bien, d'avoir eu de l'esprit.
Il pouvoit toutefois, avec quelque justice,

Prendre sur luy le prix d'un si rare service,
Mais quoy qu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son Roy, vous a-t'il fait le mien?
En se donnant à vous, eut-il droit de me vendre?

OEDIPE.

Ah, c'est trop me forcer, Madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur,
Me regarde toujours comme un usurpateur,
Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un Roy sans crime,
Qu'un Peuple sans défense, & réduit aux abois...

DIRCE.

Le Peuple est trop heureux, quand il meurt pour ses Rois.
Mais, Seigneur, la matière est un peu délicate,
Vous pouvez vous flater, peut estre je me flate,
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.

Vous réglez en ma place, & les Dieux l'ont souffert,
Je dy plus, il vous ont saisi de ma Couronne:
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne,
J'oublieray qu'à moy seule ils devoient la garder.
Mais si vous attendez jusqu'à me commander,
Jusqu'à prendre sur moy quelque pouvoir de maître,
Je me souviendray lors de ce que je dois estre,
Et si je ne le suis, pour vous faire la loy,
Je le seray du moins, pour me choisir un Roy.
Après cela, Seigneur, je n'ay rien à vous dire,
J'ay fait choix de Thésée, & ce mot doit suffire.

OEDIPE.

Et je veux à mon tour, Madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ay donné ma parole,
Que je perdray le Scéptre, ou sçauray la tenir.
Puissent, si je la romps, tous les Dieux m'en punir,
Puisse de plus de maux m'accabler leur colère,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour vostre frère.

DIRCE.

N'insultez point au sort d'un enfant malheureux,
Et faites des sermens qui soient plus généreux.
On ne sçait pas toujours ce qu'un serment hazarde,
Et vous ne voyez pas ce que le Ciel vous garde.

OEDIPE.

On se hazarde à tout, quand un serment est fait.

DIRCE.

Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

OEDIPE.

Je suis Roy, je puis tout.

DIRCE.

Je puis fort peu de chose,
Mais enfin de mon cœur moy seule je dispose,

Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien,
Qu'en me donnant un Scéptre, ou me rendant le mien.

OEDIPE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCE.

Il en est de braver le plus injuste Empire,
Et dequoy qu'on menace en de tels différens,
Qui ne craint point la mort, ne craint point les Tyrans.
Ce mot m'est échapé, je n'en fay point d'excuse,
J'en feray, si le temps m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maître de tout mon sort,
Mais n'offrez à mon choïs que Thésée, ou la mort.

OEDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénésie,
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie,
Nous sçaurons au retour encor vos volontez.

DIRCE.

Allez sçavoir de luy ce que vous méritez.

SCENE II.

DIRCÉ, MEGARE.

DIRCE.

Mégare, que dis-tu de cette violence?
Après s'estre emparé des droits de ma naissance,

Sa haine opiniastre à croistre mes malheurs
M'ose encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empesche le Ciel de m'estre enfin propice,
De réparer vers moy ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au Destin adoucy,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole icy.

MEGARE.

Madame, je ne sçais ce que je doy vous dire,
La raison vous anime, & l'amour vous inspire,
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un Roy, qui jusqu'icy vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.

DIRCE.

S'il a crû m'ébloüir par de fausses caresses,
J'ay veu sa Politique en former les tendresses,
Et ces amusemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout osté.

MEGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCE.

Politique nouvelle.

MEGARE.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout ?
Il le méprise, hait.

DIRCE.

Politique par tout.

Si la flame d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée,
C'est qu'il craint dans son cœur, que le droit souverain
(Car enfin il m'est dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoît le mien, sa peur de me voir Reine
Dispense à mes Amants sa faveur, ou sa haine,
Et traiteroit ce Prince ainsi que ce Héros,
S'il portoit la Couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.

MEGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre !

DIRCE.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre,
Mais quoy qu'il me prépare à souffrir dans sa Cour,
Il éteindra ma vie, avant que mon amour.

MEGARE.

Espérons que le Ciel vous rendra plus heureuse ;
Cependant je vous trouve assez peu curieuse.
Tout le Peuple accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Layus dira de nos malheurs,
Et vous ne suivez point le Roy chez Tirésie,
Pour sçavoir ce qu'en juge une Ombre si chérie.

DIRCE.

J'ay tant d'autres fujets de me plaindre de luy,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennuy.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il soit Tyran de toute la famille,
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux âmes sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces Manes sacrez, qu'il arrache au silence,
Se vengeront sur luy de cette violence,
Et les Dieux des Enfers justement irritez
Puniront l'attentat de ses impiétez.

MEGARE.

Nous ne sçavons pas bien comme agit l'autre Monde,
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde,
Et quand les Dieux vengeurs laissent tomber leur bras.
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCE.

Deust leur decret fatal me choisir pour victime,
Si j'ay part au couroux, je n'en veux point au crime,
Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NERINE, MEGARE.

NERINE.

Ah, Madame, il en faut de la même innocence

Pour apaiser du Ciel l'implacable vengeance,
Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,
Que chacun la voudroit racheter de son sang.

DIRCE.

Nerine, que dis-tu ? seroit-ce bien la Reine ?
Le Ciel feroit-il choix d'Antigone, ou d'Ismène ?
Voudroit-il Ethéocle, ou Polinice, ou moy ?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le Roy,
Et si le Ciel demande une victime pure,
Apprehender pour luy, c'est luy faire une injure.
Seroit-ce enfin Thésée ? Hélas, si c'étoit luy...
Mais nomme, & dy quel sang le Ciel veut aujourd'huy.

NERINE.

L'Ombre du grand Layus, qui luy sert d'interprète,
De honte ou de dépit sur ce nom est muette,
Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a teu ;
Mais préparez, Madame, une haute vertu,
Prêtez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-mesme jugez, si la chose est douteuse.

DIRCE.

Ah, ce fera Thésée, ou la Reine.

NERINE.

Ecoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obscuritez.
Tirésie a long-temps perdu ses sacrifices,
Sans trouver, ny les Dieux, ny les Ombres propices,

Et celle de Layus évoqué par son nom
 S'obstinoit au silence, aussi-bien qu'Apollon.
 Mais la Reine en la place à peine est arrivée,
 Qu'une épaisse vapeur s'est du Temple élevée,
 D'où cette Ombre aussi-tost, sortant jusqu'en plein jour
 A surpris tous les yeux du Peuple, & de la Cour.
 L'impérieux orgueil de son regard sévère
 Sur son visage pâle avoit peint la colère,
 Tout menaçoit en elle, & des restes de sang,
 Par un prodige affreux, luy dégouttoient du flanc.
 A ce terrible aspect la Reine s'est troublée,
 La frayeur a couru dans toute l'Assemblée,
 Et de vos deux Amants j'ay veu les cœurs glacez,
 A ces funestes mots que l'Ombre a prononcez.
*Un grand crime impuny cause vostre misère ;
 Par le sang de ma Race il se doit effacer,
 Mais à moins que de le verser,
 Le Ciel ne se peut satisfaire,*
*Et la fin de vos maux ne se fera point voir,
 Que mon Sang n'ait fait son devoir.*
 Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes ;
 L'Ombre qui disparoit laisse la Reine en larmes,
 Thésée au desespoir, Æmon tout hors de luy,
 Le Roy mesme arrivant partage leur ennuy,
 Et d'une voix commune ils refusent une aide,
 Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

DIRCE.

Peut estre craignent-ils que mon cœur révolté
 Ne leur refuse un sang, qu'ils n'ont pas mérité ;

Mais ma flame à la mort m'avoit trop résoluë,
Pour ne pas y courir, quand les Dieux l'ont vouluë.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroy,
Je n'ay point dû trembler, s'ils ne veulent que moy.
Ils m'ouvrent une porte à fortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage;
Mourir pour sa Patrie, est un sort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.

Admire, Peuple ingrat qui m'as deshéritée,
Quelle vengeance en prend ta Princesse irritée,
Et connoy, dans la fin de tes longs déplaisirs,
Ta véritable Reine, à ses derniers souspirs.
Voy comme à tes malheurs je suis toute asservie,
L'un m'a coûté mon Trosne, & l'autre veut ma vie;
Tu t'es sauvé du Sphinx, aux dépens de mon rang,
Sauve-toy de la peste, aux dépens de mon sang.
Mais après avoir veu dans la fin de ta peine,
Que pour toy le trépas semble doux à ta Reine,
Fay-toy de son exemple une adorable loy,
Il est encor plus doux de mourir pour son Roy.

MEGARE.

Madame, auroit-on creu que cette Ombre d'un père,
D'un Roy dont vous tenez la mémoire si chère,
Dans vostre injuste perte eust pris tant d'intérest,
Qu'elle vinst elle-mesme en prononcer l'Arrest?

DIRCE.

N'appelle point injuste, un trépas légitime,
Si j'ay causé sa mort, puis-je vivre sans crime?

NERINE.

Vous, Madame?

DIRCE.

Ouy, Nérine, & tu l'as pû sçavoir.
L'amour qu'il me portoit eut sur luy tel pouvoir,
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'Oracle;
Mais comme à ce dessein la Reine mit obstacle,
De peur que cette voix des Destins ennemis
Ne fust aussi funeste à la fille, qu'au fils,
Il se defroba d'elle, ou plutôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas, & Nicandre pour suite.
Hélas! sur le chemin il fut assassiné;
Ainsi se vit pour moy son destin terminé,
Ainsi j'en fus la cause.

MEGARE.

Ouy, mais trop innocente
Pour vous faire un supplice où la raison consente,
Et jamais des Tyrans les plus barbares loix...

DIRCE.

Mégare, tu sçais mal ce que l'on doit aux Rois.
Un sang si précieux ne sçauroit se répandre,
Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre,
Et de quelque façon que finisse leur sort,
On n'est point innocent, quand on cause leur mort.
C'est ce crime impuny qui demande un supplice,
C'est par là que mon père a part au sacrifice,
C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur

Affleure sa vengeance, & fait vofre bonheur,
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtimement fi juste où brille tant de gloire.

SCENE IV.

THESEE, DIRCÉ, MEGARE, NERINE.

DIRCE.

Mais, que voy-je? Ah, Seigneur, quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire, en l'état où je fuis?

THESEE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut fuivre,
Mourir, s'il faut mourir, & vivre, s'il faut vivre.

DIRCE.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour,
Laissez faire l'honneur.

THESEE.

Laissez agir l'amour.

DIRCE.

Vivez, Prince, vivez.

THESEE.

Vivez donc, ma Princesse.

DIRCE.

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse,
Retarder mon trépas c'est faire tout périr,
Tout meurt, si je ne meurs.

THESEE.

Laissez-moy donc mourir.

DIRCE.

Hélas! qu'osez-vous dire?

THESEE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCE.

Finir les maux publics, obéir à mon père,
Sauver tous mes Sujets.

THESEE.

Par quelle injuste loy
Faut-il les sauver tous, pour ne perdre que moy?
Eux dont le cœur ingrat porte les justes peines
D'un rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes!
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien.

DIRCE.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjets de ces petites ames
Régilent-ils de leurs Rois les glorieuses trames,

Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du Peuple un exemple à faillir ?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vostre,
L'amour que j'ay pour vous n'en reçoit aucun autre,
Pour le bonheur public n'avez-vous pas toujours
Prodigué vostre sang, & hazardé vos jours ?
Quand vous avez défait le Minotaure en Crète,
Quand vous avez puny Damaste, & Periphète,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, Seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur ?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une Amante aujourd'huy vous fasse une rivale ;
Le Ciel offre à mon bras par où me signaler,
S'il ne sçait pas combattre, il sçaura m'immoler,
Et si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendray par là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vostre est différent,
Que je ne puis sauver mon Peuple, qu'en mourant,
Et qu'au salut du vostre un bras si nécessaire
A chaque jour pour luy d'autres combats à faire.

THESEE.

J'en ay fait, & beaucoup, & d'assez généreux,
Mais celui-cy, Madame, est le plus dangereux ;
J'ay fait trembler par tout, & devant vous je tremble,
L'Amant & le Héros s'accordent mal ensemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir,
Le Héros ne peut vivre où l'Amant doit mourir,
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée,
Et si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCE.

Hélas ! c'est maintenant, c'est lors que je vous voy,
Que ce même combat est dangereux pour moy.
Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle,
Tout mon cœur applaudit à sa flamme rebelle,
Et l'honneur qui charmoit ses plus noirs déplaisirs
N'est plus que le Tyran de mes plus chers desirs.
Allez, Prince, & du moins par pitié de ma gloire,
Gardez-vous d'achever une indigne victoire,
Et si jamais l'honneur a sçu vous animer...

THESEE.

Hélas ! à votre aspect je ne sçais plus qu'aimer.

DIRCE.

Par un pressentiment j'ay déjà sçu vous dire
Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire,
Vostre bras de la Grèce est le plus ferme appuy,
Vivez pour le Public, comme je meurs pour luy.

THESEE.

Périsset l'Univers, pourveu que Dircé vive,
Périsset le jour même, avant qu'elle s'en prive.
Que m'importe la perte, ou le salut de tous ?
Ay-je rien à sauver, rien à perdre que vous ?
Si votre amour, Madame, étoit encor le même,
Si vous sçaviez encor aimer, comme on vous aime...

DIRCE.

Ah ! faites moins d'outrage à ce cœur affligé,

Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laissez vivre du Peuple un pitoyable reste,
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut estre à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne luy tranche le cours.
Laissez-moy me flater de cette triste joye,
Que si je ne mourois, vous en feriez la proye,
Et que ce sang aimé, que répandront mes mains,
Sera versé pour vous, plus que pour les Thébains.
Des Dieux mal obéis la Majesté suprême
Pourroit en ce moment s'en venger sur vous-mesme,
Et j'aurois cette honte en ce funeste sort,
D'avoir prêté mon crime à faire vostre mort.

THESEE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte,
De voir que ma Princesse en amour me surmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loy,
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moy !
Pour moy, comme pour vous, soyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va mesme de vostre estime,
Que le choisis d'un Amant si peu digne de vous,
Souilleroit cet honneur qui vous semble si doux,
Et que de ma Princesse on diroit d'âge en âge
Qu'elle eut de mauvais yeux, pour un si grand courage.

DIRCE.

Mais, Seigneur, je vous sauve en courant au trépas,
Et mourant avec moy vous ne me sauvez pas.

THESEE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre,
Si ce n'est vous sauver, ce fera vous rejoindre,
Séparer deux Amants, c'est tous deux les punir,
Et dans le tombeau même il est doux de s'unir.

DIRCE.

Que vous m'étes cruel, de jeter dans mon ame
Un si honteux desordre avec des traits de flame !
Adieu, Prince, vivez, je vous l'ordonne ainsi,
La gloire de ma mort est trop douteuse icy,
Et je hazarde trop une si noble envie,
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THESEE.

Vous fuyez, ma Princesse, & vostre Adieu fatal...

DIRCE.

Prince, il est temps de fuir, quand on se défend mal,
Vivez, encor un coup, c'est moy qui vous l'ordonne.

THESEE.

Le véritable amour ne prend loy de personne,
Et si ce fier honneur s'obstine à nous trahir,
Je renonce, Madame, à vous plus obéir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIRCÉ.

Impitoyable foif de gloire,
Dont l'aveugle, & noble transport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma mémoire;
Arreste pour quelques momens
Les impétueux sentimens
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste, & favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Je donne un fouspir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur fi belle
Ose te disputer un cœur,
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidelle:
Ce regard tremblant, & confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,

N'empesche pas qu'il ne se dompte ;
Il est vray qu'il murmure, & se dompte à regret,
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougiray qu'en secret.

L'éclat de cette Renommée,
Qu'asseure un si brillant trépas,
Perd la moitié de ses appas,
Quand on aime, & qu'on est aimée.
L'honneur, en Monarque absolu,
Soutient ce qu'il a résolu,
Contre les assauts qu'on te livre ;
Il est beau de mourir pour en suivre les loix,
Mais il est assez doux de vivre,
Quand l'Amour a fait un beau choix.

Toy qui faisois toute la joye
Dont sa flame osoit me flater,
Prince, que j'ay peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie :
Accepte ce foible retour,
Que vers toy d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse ;
Sur les bords de la tombe où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaisirs,
Je fais taire tous mes desirs,
Mon cœur à soy-mesme s'arrache.

Cher Prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,
Voy combien il se violente;
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loy,
Mais j'aurois vécu plus contente,
Si j'avois pû vivre pour toy.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCE.

Tout est-il prest, Madame, & vostre Tirésie
Attend-il aux autels la victime choisie?

JOCASTE.

Non, ma fille, & du moins nous aurons quelques jours,
A demander au Ciel un plus heureux secours,
On prépare à demain exprès d'autres victimes,
Le Peuple ne vaut pas que vous payiez ses crimes,
Il aime mieux périr, qu'estre ainsi conservé,
Et le Roy mesme, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs, autant qu'à ma prière,
Vous offre sur ce point liberté toute entière.

DIRCE.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,

Quand le Ciel ne veut pas que je luy doive rien,
Et ce n'est pas à luy de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses Oracles.

JOCASTE.

L'Oracle n'a rien dit.

DIRCE.

Mais mon père a parlé,
L'ordre de nos Destins par luy s'est révélé,
Et des morts de son rang les Ombres immortelles
Servent souvent aux Dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, & du moins hésitez,
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontez.

DIRCE.

Exiger qu'avec nous il s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces Majestez suprêmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toujours assez-tost de mourir.

DIRCE.

Madame, il n'est jamais trop tost de secourir,
Et pour un mal si grand qui réclame nostre aide,
Il n'est point de trop peur, ny de trop prompt remède,
Plus nous le différons, plus ce mal devient grand.

J'affaffine tous ceux que la peste furprend,
Aucun n'en peut mourir qui ne me laiffe un crime,
Je viens d'étouffer feule, & Sostrate, & Phædime,
Et durant ce refus des remèdes offerts
La Parque fe prévaut des momens que je perds.
Hélas ! fi fa fureur dans ces pertes publiques
Envelopoit Théfée après fes Domestiques,
Si nos retardemens...

JOCASTE.

Vivez pour luy, Dircé,
Ne luy defrobez point un cœur fi bien placé,
Avec tant de courage ayez quelque tendrefse,
Agiffez en Amante auffi-bien qu'en Princeffe,
Vous avez liberté toute entière en ces lieux,
Le Roy n'y prend pas garde, & je ferme les yeux.
C'est vous en dire affez. L'Amour eft un doux maiftre,
Et quand fon choif eft beau, fon ardeur doit paroiftre.

DIRCE.

Je n'ofe demander fi de pareils avis
Portent des fentimens que vous ayez fuivis,
Vofre fecond Hymen pût avoir d'autres caufes;
Mais j'oferay vous dire, à bien juger des chofes,
Que pour avoir reçu la vie en voftre flanc,
J'y dois avoir fuccé fort peu de voftre fang.
Celuy du grand Layus, dont je m'y fuis formée,
Trouve bien qu'il eft doux d'aimer, & d'eftre aimée,
Mais il ne peut trouver qu'on foit digne du jour,
Quand aux foins de fa gloire on préfère l'amour.

Je fçais sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire,
J'avoüe, & hautement, que le mien en soufpire,
Mais quoy qu'un si beau choïs puisse avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux Princesses mes sœurs.

JOCASTE.

Je souffre tout de vous, en l'état où vous êtes.
Si vous ne sçavez pas mesme ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble, où je vous voy,
Vous peut faire oublier que vous parlez à moy.
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévère,
Et souvenez-vous mieux que je suis vostre mère.

DIRCE.

Ce chagrin inquiet, pour se justifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mistes le Scéptre en une autre famille,
Vous souvint-il assez, que j'étois vostre fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCE.

J'avois déjà des yeux,
Et sentoïs dans mon cœur le sang de mes Ayeux :
C'étoit ce mesme sang, dont vous m'avez fait naître,
Qui s'indignoit deslors qu'on luy donnast un maistre,
Et que vers soy Layus aime mieux rappeler,
Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravalier.

Il oppose ma mort à l'indigne Hyménée,
Où par raison d'Etat il me voit destinée,
Il la fait glorieuse, & je meurs, plus pour moy,
Que pour ces malheureux qui se sont fait un Roy.
Le Ciel en ma faveur prend ce cher interprète,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor Sujette,
Et s'il a quelque foudre, il sçaura le garder,
Pour qui m'a fait des loix, où j'ay dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs vostre orgueil se dissipe,
Ce foudre vous menace, un peu plutôt qu'Oedipe,
Et le Roy n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmy tout son Peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCE.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sçait ma Destinée, il ignore la sienne.
Le Ciel pourra venger ses ordres retardez,
Craignez ce changement, que vous luy demandez.
Souvent on l'entend mal, quand on le croit entendre,
L'Oracle le plus clair se fait le moins comprendre,
Moy-mesme je le dy, sans comprendre pourquoi,
Et ce discours en l'air m'échape, malgré moy.

Pardonnez cependant à cette humeur hautaine,
Je veux parler en fille, & je m'explique en Reine,
Vous qui l'êtes encor, vous sçavez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut interest.
Si je n'en ay le rang, j'en garde la teinture,
Le Trosne a d'autres droits que ceux de la Nature.

J'en parle trop peut estre, alors qu'il faut mourir :
Hastons-nous d'empescher ce Peuple de périr,
Et sans considérer quel fut vers moy son crime,
Puisque le Ciel le veut, donnons-luy sa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste Ciel pourra s'expliquer mieux,
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux,
Et si vostre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCE.

Deussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pû l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCE.

A quel propos, Seigneur, voulez-vous qu'on diffère,
Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire ?
Chaque instant que je vy vous enlève un Sujet,
Et l'Etat s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie ;
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie,
Et je vous voy par là jaloux de tout mon fort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

OEDIPE.

Qu'on perd de temps, Madame, alors qu'on vous fait grace !

DIRCE.

Le Ciel m'en a trop fait, pour souffrir qu'on m'en fasse.

JOCASTE.

Faut-il voir vostre esprit obstinément aigry,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendry ?

DIRCE.

Faut-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ny de Thésée ?

OEDIPE.

Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre, & plus exprès des Dieux.

DIRCE.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute preste,
Quand les Dieux par mon père ont demandé ma teste ?

OEDIPE.

Je vous connoy, Madame, & je n'ay point douté
De cet illustre excès de générosité,
Mais la chose après tout n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.

DIRCE.

Quoy, mon père tantost parloit obscurément ?

OEDIPE.

Je n'en ay rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut estre qu'il menace.

DIRCE.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.

OEDIPE.

Je fçais qu'on vous a fait un fidelle rapport,
Mais vous pourriez mourir, & perdre vostre mort,
Et la Reine sans doute étoit bien inspirée,
Alors que par ses pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.

OEDIPE.

Ce trouble augmentera peut estre avant ce soir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

OEDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre,
Nous devons bien-tost voir le mystère éclaircy.

Madame, cependant vous êtes libre icy,

La Reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire,
Et si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.

DIRCE.

Quelque secret motif qui vous aye excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des Dieux, & l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourroient choisir l'époux,
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

OEDIPE.

J'en espère pour vous un Destin plus propice.

DIRCE.

J'y trouverai ma place, & ferai mon devoir.
Quant au reste, Seigneur, je n'en veux rien sçavoir.
J'y prens si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre Enigme à la Reine,
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piège adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV.

JOCASTE, OEDIPE, Suite.

OEDIPE.

Madame, quand des Dieux la réponse funeste,

De peur d'un parricide, & de peur d'un inceſte,
Sur le mont Cythéron fit expoſer ce fils,
Pour qui tant de forfaits avoient été prédits,
Sçeuſtes-vous faire choiſ d'un miniſtre fidelle ?

JOCASTE.

Aucun pour le feu Roy n'a montré plus de zèle,
Et quand par des voleurs il fut aſſaſſiné,
Ce digne favory l'avoit accompagné.
Par luy ſeul on a ſçu cette noire avanture ;
On le trouva percé d'une large bleſſure,
Si baigné dans ſon fang, & ſi près de mourir,
Qu'il fallut une année, & plus, pour l'en guérir.

OEDIPE.

Eſt-il mort ?

JOCASTE.

Non, Seigneur, la perte de ſon maître
Fut cauſe qu'en la Cour il cessa de paroître,
Mais il respire encor, aſſez vieil, & caſſé,
Et Mégare ſa fille eſt auprès de Dircé.

OEDIPE.

Où fait-il ſa demeure ?

JOCASTE.

Au pied de cette Roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

OEDIPE.

Tafchez de luy parler.

JOCASTE.

J'y vay tout de ce pas.

Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoust de la Cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, & prétexter son âge,
Dans une heure au plus tard je sçauray vous revoir.
Mais que doy-je luy dire, & qu'en faut-il sçavoir?

OEDIPE.

Un bruit court depuis peu qu'il vous a mal servie,
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie:
L'Oracle de Layus par là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime, & vous embarrasser,
Jusques à vostre oreille il l'aura fait passer:
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foy faire une telle injure.

OEDIPE.

L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ay toujours connu ferme dans son devoir;

Mais si déjà ce bruit vous met en jalousie,
 Vous pouvez consulter le Devin Tirésie,
 Publier sa réponse, & traiter d'imposteur
 De cette illusion le téméraire auteur.

OEDIPE.

Je viens de le quitter, & de là vient ce trouble
 Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
Ce Prince, m'a-t'il dit, respire en vostre Cour,
Vous pourrez le connoître avant la fin du jour,
Mais il pourra vous perdre, en se faisant connoître.
Puisse-t'il ignorer quel sang luy donne l'estre.
 Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroy
 Qu'il l'a fait rejallir jusqu'en l'ame d'un Roy.
 Ce fils, qui devoit estre incesté, & parricide,
 Doit avoir un cœur lasche, un courage perfide,
 Et par un sentiment facile à deviner,
 Il ne se cache icy, que pour m'assassiner :
 C'est par là qu'il aspire à devenir Monarque,
 Et vous le connoîtrez bien-tost à cette marque.

Quoy qu'il en soit, Madame, allez trouver Phorbas,
 Tirez-en, s'il se peut, les clartez qu'on n'a pas.
 Taschez en mesme temps de voir aussi Thésée,
 Dites-luy qu'il peut faire une conquête aisée,
 Qu'il ose pour Dirce, que je n'en verray rien.
 J'admire un changement si confus que le mien :
 Tantost dans leur Hymen je croyois voir ma perte,
 J'allois pour l'empescher jusqu'à la force ouverte,
 Et sans sçavoir pourquoy, je voudrois que tous deux
 Fussent loin de ma veüe au comble de leurs vœux,

Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'eussent débarassé de son Amant, & d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,
Je ne sçais quelle horreur me trouble à leur aspect,
Ma raison la repousse, & ne m'en peut défendre,
Moy-mesme en cet état je ne puis me comprendre,
Et l'Enigme du Sphinx fut moins obscur pour moy,
Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroy.
Plus je le considère, & plus je m'en irrite :
Mais ce Prince paroît, souffrez que je l'évite,
Et si vous vous sentez l'esprit moins interdit,
Agissez avec luy, comme je vous l'ay dit.

SCENE V.

JOCASTE, THESEE.

JOCASTE.

Prince, que faites-vous ? quelle pitié craintive,
Quel faux respect des Dieux tient vostre flame oisive ?
Avez-vous oublié comme il faut secourir ?

THESEE.

Dircé n'est plus, Madame, en état de périr,
Le Ciel vous rend un fils, & ce n'est qu'à ce Prince
Qu'est dû le triste honneur de fauver sa Province.

JOCASTE.

C'est trop vous affeurer sur l'éclat d'un faux bruit.

THESEE.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

JOCASTE.

Vous le connoissez donc?

THESEE.

A l'égal de moy-mefme.

JOCASTE.

De quand?

THESEE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THESEE.

Je l'aime,

Jusqu'à mourir du coup dont il fera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé?

THESEE.

Hélas ! cette Princeſſe à mes deſirs ſi chère
En un fidelle Amant trouve un malheureux frère,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de fort,
N'étoit le prompt ſecours d'une plus digne mort,
Et qu'aſſez-toſt connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce frère malheureux meurt en Amant fidelle.

JOCASTE.

Quoy, vous ſeriez mon fils ?

THESEE.

Et celui de Layus.

JOCASTE.

Qui vous a pû le dire ?

THESEE.

Un témoin qui n'eſt plus,
Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peſte.
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeſte,
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'expoſa jadis,
Répondra mieux que luy de ce que je vous diſ,
Et vous éclaircira touchant une avanture,
Dont je n'ay pû tirer qu'une lumière obſcure.

Ce peu qu'en ont pour moy les ſouſpirs d'un mourant
Du grand droit de régner feroit mauvais garand,
Mais ne permettez pas que le Roy me ſoupçonne,
Comme ſi ma naiſſance ébranſloit ſa Couronne,

Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pû m'acquiescer,
Je ne viens disputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne sçais si Phorbas avouera vostre histoire,
Mais qu'il l'avouë, ou non, j'auray peine à vous croire.
Avec vostre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le Roy, que mon fils n'est point mort,
C'est déjà quelque chose, & toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flame.
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en mesme rang,
J'ay peine à voir un fils, où j'ay creu voir un gendre,
La Nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret sur vostre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, & beaucoup d'un Amant;
Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un Amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire, & la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THESEE.

Que vous connoissez mal ce que peut la Nature !
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le desespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.
Je l'aimois en Amant, je l'aime encor en frère,
C'est sous un autre nom le mesme empressement,
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.

L'ardeur sur la vertu fortement établie
Par ces retours du sang ne peut estre affoiblie,
Et ce sang qui prêtoit sa tendresse à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE.

Et bien, soyez mon fils, puisque vous voulez l'estre,
Mais donnez-moy la marque, où je le doy connoistre.
Vous n'êtes point ce fils, si vous n'êtes méchant,
Le Ciel sur sa naissance imprima ce panchant,
J'en voy quelque partie en ce desir incesté,
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste?
Etes-vous l'assassin & d'un père & d'un Roy?

THESEE.

Ah, Madame, ce mot me fait paillir d'effroy.

JOCASTE.

C'étoit là de mon fils la noire Destinée,
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée
N'a pû se dégager de cet Astre ennemy,
Ny de son ascendant s'échaper à demy.
Si ce fils vit encore, il a tüé son père,
C'en est l'indubitable, & le seul caractère,
Et le Ciel qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement, pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le desrober au crime.

Prince, renoncez donc à toute vostre estime,
Dites que vos vertus sont crimes déguisez,

Recevez tout le fort que vous nous imposez,
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceste, & de fils parricide :
J'en croiray ces témoins que le Ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THESEE.

Quoy, la nécessité des vertus, & des vices
D'un Astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
L'ame est donc toute esclave, une loy souveraine
Vers le bien, ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons, ny crainte, ny desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachez sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime :
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les Autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des Mortels,
De toute la vertu sur la Terre épandue,
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est due,
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir,
Et nostre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite.

D'un tel aveuglement daignez me dispenser,
Le Ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois, ny vostre œil, ny le mien

Dans ce profond abîme, où nous ne voyons rien;
Delphes a pû vous faire une fausse réponse,
L'argent pût inspirer la voix qui les prononce,
Cét organe des Dieux pût se laisser gagner
A ceux que ma naissance éloignoit de régner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les Temples.

Du moins puis-je affeurer que dans tous mes combats
Je n'ay jamais souffert de seconds que mon bras,
Que je n'ay jamais veu ces lieux de la Phocide,
Où fut par des brigands commis ce parricide,
Que la fatalité des plus pressants malheurs
Ne m'auroit pû réduire à suivre des voleurs,
Que j'en ay trop puny, pour en croistre le nombre...

JOCASTE.

Mais Layus a parlé, vous en avez veu l'Ombre;
De l'Oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort,
Et c'est le dire assez, qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuny, par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas,
Autre que luy n'a veu ce malheureux trépas,
Et de ce témoin seul dépend la connoissance
Et de ce parricide, & de vostre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux,
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres Ayeux.

THESEE.

Je le verray, Madame, & sans inquiétude.

Ma naissance confuse a quelque incertitude,
Mais pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THESEE, DIRCÉ, MEGARE.

DIRCÉ.

Ouy, déjà sur ce bruit l'amour m'avoit flatée,
Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétée,
Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frère me ravist un glorieux trépas,
Après cette douceur fièrement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thésée,
Et laissoit doucement corrompre la fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais si je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du Ciel voulez-vous que j'espère,
S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour,
Sans faire soulever, & l'honneur, & l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vostre;
Et si quelque miracle épargne l'un, & l'autre,
Pourra-t'il détacher de mon fort le plus doux
L'amertume de vivre, & n'estre point à vous?

THESEE.

Le Ciel choisit souvent de secrettes conduites
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues fuites,
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce premier qui vous est salutaire,
Je ne puis en Amant ce que je puis en frère,
J'en garderay le nom, tant qu'il faudra mourir;
Mais si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut être que le Ciel me faisant mieux connoître,
Si-tôt que vous vivrez, je cesseray de l'être;
Car je n'aspire point à calmer son couroux,
Et ne veux, ny mourir, ny vivre, que pour vous.

DIRCE.

Cét amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère,
Où le sang doit parler, c'est à luy de se taire,
Et si-tôt que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.

THESEE.

Laissez-luy conserver ces ardeurs empressées
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées;
J'ay mesmes yeux encor, & vous, mesmes appas,
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas,
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire,
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire.
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se revolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincère

En faveur de l'Amant tyrannise le frère,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frère, & vivre comme Amant.

DIRCE.

O du sang de Layus preuves trop manifestes,
Le Ciel vous destinant à des flames incestes,
A sçu de vostre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur :
Mais si sa flame y garde une place usurpée,
Dirce dans vostre erreur n'est point enveloppée,
Elle se défend mieux de ce trouble intestin,
Et si c'est vostre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable,
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable,
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raison.
Moy-mesme, en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarasse,
Je ne sçais quoy m'y plaist qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a dequoy me charmer.
Je n'aime plus qu'en sœur, & malgré moy j'espère.
Ah, Prince, s'il se peut, ne foyez point mon frère,
Et laissez-moy mourir avec les sentimens
Que la gloire permet aux illustres Amants.

THESEE.

Je vous ay déjà dit, Princesse, que peut estre
Si-tost que vous vivrez, je cesseray de l'estre :
Faut-il que je m'explique, & toute vostre ardeur

Ne peut-elle fans moy lire au fond de mon cœur ?
Puisqu'il est tout à vous, pénétrez-y, Madame,
Vous verrez que fans crime il conserve sa flame.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,
Un juste defespoir m'auroit fait plus ofer,
Et l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ay tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connoître icy que ce Prince est vivant.
Phorbas l'a confessé, Tirésie a luy-mesme
Appuyé de sa voix cét heureux stratagème,
C'est par luy qu'on a sçeu qu'il respire en ces lieux :
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux,
Et puisque dans ce jour ce frère doit paroître,
Jusqu'à ce qu'on l'ait veu, permettez-moy de l'estre.

DIRCE.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire, alors qu'on est aimé.
Mais hazardiez-vous tant fans aucune lumière ?

THESEE.

Mégare m'avoit dit le secret de son père,
Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous,
Mais je n'en abusois, que pour mourir pour vous.
Le succès a passé cette triste espérance,
Ma flame en vos périls ne voit plus d'apparence :
Si l'on peut à l'Oracle ajouter quelque foy,
Ce fils a de sa main versé le sang du Roy,
Et son Ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit assez que c'est luy qu'elle veut pour victime.

DIRCE.

Prince, quoy qu'il en foit, n'empeschez plus ma mort,
Si par le Sacrifice on n'éclaircit mon fort.
La Reine qui paroît fait que je me retire,
Sçachant ce que je sçais, j'aurois peur d'en trop dire,
Et comme enfin ma gloire a d'autres interests,
Vous sçaurez mieux sans moy ménager vos secrets,
Mais puisque vous voulez que mon esprit revive,
Ne tenez pas long-temps la vérité captive.

SCENE II.

JOCASTE, THESEE, NERINE.

JOCASTE.

Prince, j'ay veu Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit,
A ce que vous croyez peut donner du crédit.

Un passant inconnu, touché de cette enfance
Dont un Astre envieux condamnoit la naissance,
Sur le mont Cythéron reçeut de luy mon fils,
Sans qu'il luy demandast, son nom, ny son païs,
De crainte qu'à son tour il ne conçeut l'envie
D'apprendre dans quel sang il conservoit la vie.
Il l'a reveu depuis, & presque tous les ans,
Dans le Temple d'Elide offrir quelques prefens;
Ainsi chacun des deux connoist l'autre au visage,
Sans s'estre l'un à l'autre expliquez davantage.
Il a bien sçeu de luy que ce fils conservé

Respire encor le jour dans un rang élevé,
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec luy se rencontre.
Si Phædime après luy vous eut en son pouvoir,
De cét inconnu mesme il pût vous recevoir,
Et voyant à Trœzène une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle, vous accepter :
Tout ce qui sur ce point pourroit faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flame incestue,
Et n'a parlé de rien, qu'en mourant de la peste.

Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce Prince, & qu'il vit dans la Cour,
Quelques momens après on vous a veu paroître ;
Ainsi vous pouvez l'estre, & pouvez ne pas l'estre.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foy ?
S'il n'a pas veu mon fils, il vit la mort du Roy,
Il connoist l'affassin, voulez-vous qu'il vous voye ?

THESEE.

Je le verray, Madame, & l'attens avec joye,
Seur, comme je l'ay dit, qu'il n'est point de malheurs,
Qui m'eussent pû réduire à fuivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle cède à la verité pure.
Honteux qu'un homme seul eust triomphé de trois,
Qu'il en eust tüé deux, & mis l'autre aux abois,
Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands, pour sauver quelque gloire.

Il me vient d'avouer sa foiblesse à genoux,
D'un bras seul, m'a-t'il dit, partirent tous les coups,
Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
Et d'une seule main, ce grand crime est l'ouvrage.

THESEE.

Le crime n'est pas grand, s'il fut seul contre trois,
 Mais jamais sans forfait on ne se prend aux Rois,
 Et fussent-ils cachez sous un habit champestre,
 Leur propre Majesté les doit faire connoître.
 L'affassin de Layus est digne du trépas,
 Bien que seul contre trois il ne le connust pas.
 Pour moy, je l'avou-ray, que jamais ma vaillance
 A mon bras contre trois n'a commis ma défense;
 L'œil de vostre Phorbas aura beau me chercher,
 Jamais dans la Phocide on ne m'a veu marcher,
 Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose,
 Et c'est un imposteur, s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas, Prince, pensez-y bien.

THESEE.

S'il est homme d'honneur, je n'en doy craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la veuë.

THESEE.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tuë,

Et si je le pouvois, sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCENE III.

JOCASTE, THESEE, PHORBAS,
NERINE.

JOCASTE.

Laissez-moy luy parler, & prêtez-nous silence.
Phorbas, envisagez ce Prince en ma presence.
Le reconnoissez-vous ?

PHORBAS.

Je croy vous avoir dit
Que je ne l'ay point veu depuis qu'on le perdit,
Madame, un si long temps laisse mal reconnoître
Un Prince qui pour lors ne faisoit que de naître,
Et si je vois en luy l'effet de mon secours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je sçais ainsi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance,
Mais comme ce Héros, s'il est fort de moy,
Doit avoir de sa main versé le sang du Roy,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'auray present, durant tout l'avenir.
Si pour connoître un fils il vous faut cette marque,
Ce Prince n'est point né de nostre grand Monarque,
Mais desabusez-vous, & sçachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? avez-vous connoissance
Du nom du meurtrier? sçavez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et de plus, sa demeure, & son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je sçauray le punir, si vous le connoissez,
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut estre il vous touche,
Peut estre y prendrez-vous un peu trop d'intérest,
Pour m'en croire aisément, quand j'auray dit qui c'est.

THESEE.

Ne nous déguisez rien, parlez en assurance,
Que le fils de Layus en haste la vengeance.

JOCASTE.

Il n'est pas assuré, Prince, que ce soit vous,
Comme il l'est que Layus fut jadis mon époux :
Et d'ailleurs si le Ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THESEE.

Avant que de mourir, un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes, ou non, je ne le puis juger,
Mais je sçais que Thésée est si digne de l'être,
Qu'au seul nom qu'il en prend, je l'accepte pour maître.
Seigneur, vengez un père ou ne soutenez plus
Que nous voyons en luy le vray sang de Layus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traître, & nous tirez de doute,
Et j'atteste à vos yeux le Ciel qui nous écoute,
Que pour cet affassin il n'est point de tourmens,
Qui puissent satisfaire à mes ressentimens.

PHORBAS.

Mais si je vous nommois quelque personne chère,
Amon vostre neveu, Créon vostre seul frère,

Ou le Prince Lycus, ou le Roy vostre époux,
Me pourriez-vous en croire ou garder ce couroux ?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je fçais trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut estre qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense,
Et j'ay lieu de juger qu'un trop cuifant ennuy...

JOCASTE.

Voicy le Roy qui vient, dites tout devant luy.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, THESEE,
PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Si vous trouvez un fils dans le Prince Thésée,
Mon ame en son effroy s'étoit bien abusée,
Il ne choisira point de chemin criminel,
Quand il voudra rentrer au Trosne paternel,
Madame, & ce fera du moins à force ouverte,
Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je croy l'avoir veu jadis en d'autres lieux

Ses rides me font peine à le bien reconnoître.
Ne m'as-tu jamais veu ?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut estre.

OEDIPE.

Il y pourroit avoir entre quinze, & vint ans.

PHORBAS.

J'ay de confus rapports d'environ mesme temps.

OEDIPE.

Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage ?

PHORBAS.

Ouy, Seigneur, en Phocide, & là dans un passage...

OEDIPE.

Ah ! je te reconnois, ou je suis fort trompé.
C'est un de mes brigands à la mort échapé,
Madame, & vous pouvez luy choisir des supplices,
S'il n'a tüé Layus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'est un de vos brigands ! ah ! que me dites-vous ?

OEDIPE.

Je le laissay pour mort, & tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoy ! vous m'auriez blessé ? moy, Seigneur ?

OEDIPE.

Ouy, perfide.

Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je sçeus arrêter
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer,
Tu marchois le troisième, en faut-il davantage ?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurois rien à dire, & ne pourrois nier.

OEDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier ?
Ne le presume pas, une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle,
Et si dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des combatants,
Après que celui-cy m'eut tout couvert de gloire,
Je sçeus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encor, & n'y connoistras rien.

PHORBAS.

Je seray convaincu, si vous les peignez bien,
Les deux que je suivis sont connus de la Reine.

OEDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.

Le premier de ces trois, que mon bras sçeut punir
A peine méritoit un léger souvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche,
Mais homme, à dire vray, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abatu.

Le second, je l'avouë, avoit un grand courage,
Bien qu'il parust déjà dans le penchant de l'âge;
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais,
On en peut voir en moy la taille, & quelques traits,
Chauve sur le devant, meslé sur le derrière,
Le port majestueux, & la démarche fière.
Il se défendit bien, & me blessa deux fois,
Et tout mon cœur s'émût de le voir aux abois.
Vous passifiez, Madame!

JOCASTE.

Ah, Seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tüé Layus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de vostre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en passer soudain?

OEDIPE.

Quoy! c'est là ce Phorbas qui vit tüer son maître.

JOCASTE.

Vos yeux, après seize ans, l'ont trop sçeu reconnoître.
Et ses deux compagnons que vous avez dépeints
De Nicandre & du Roy portent les traits empreints.

OEDIPE.

Mais ce furent brigands dont le bras...

JOCASTE.

C'est un conte,
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas ! fit ces funestes coups,
Et par vostre rapport ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guérison on vit vostre Hyménée :
Je guéris, & mon cœur en secret mutiné
De connoître quel Roy vous nous aviez donné,
S'imposa cét exil dans un séjour champêtre,
Attendant que le Ciel me fît un autre maître.

THESEE.

Seigneur, je suis le frère, ou l'Amant de Dircé,
Et son père, ou le mien de vostre main percé...

OEDIPE.

Prince, je vous entens, il faut venger ce père,
Et ma perte à l'Etat semble estre nécessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne peut se voir,
Si le sang de Layus ne remplit son devoir.
C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire :
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
Le plus sévère honneur ne sçauroit murmurer

De ce peu de momens que j'ose différer,
Et ce coup surprenant permet à vostre haine
De faire cette grace aux larmes de la Reine.

THESEE.

Nous nous verrons demain, Seigneur, & résoudrons...

OEDIPE.

Quand il en fera temps, Prince, nous répondrons,
Et s'il faut après tout qu'un grand crime s'efface
Par le fang que Layus a transmis à sa race,
Peut estre aurez-vous peine à reprendre son rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce fang.

THESEE.

Demain chacun de nous fera sa Destinée.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, Suite.

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée !
Je doy voir, ou ma fille, ou mon fils s'immoler,
Tout le fang de ce fils de vostre main couler,
Ou de la fienne enfin le vostre se répandre,
Et ce qu'Oracle aucun n'a fait encor attendre,

Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mary, l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie ?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle fort,
Sans détester ma vie, & sans trahir le mort ?

OEDIPÉ.

Madame, vostre haine est pour moy légitime,
Et cet aveugle fort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce Prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils & cet époux,
Et m'offrant pour victime à vostre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors, sans balancer, vous plaindrez tous les deux,
Vous verrez sans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez sans honte à vos douleurs pressantes,
Pour Layus, & pour moy, des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah, Seigneur, quelque bras qui puisse vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon souvenir ;
Je vous verray toujours, sa Couronne à la teste,
De sa place en mon lit faire vostre conquête,
Je me verray toujours vous placer en son rang,
Et baiser vostre main fumante de son sang.
Mon Ombre mesme un jour dans les Royaumes sombres,
Ne recevra des Dieux, pour bourreaux, que vos Ombres,
Et sa confusion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens, tout ce qui fit mes feux.

Oracles decevants, qu'osiez-vous me prédire ?
Si sur nostre avenir vos Dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur couroux ?
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux,
Et comme si leur haine impuissante, ou timide,
N'osoit le faire ensemble incesté, & parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables, pour un.

OEDIPE.

O partage inégal de ce couroux celeste !
Je suis le parricide, & ce fils est l'inceste,
Mais mon crime est entier, & le sien imparfait,
Le sien n'est qu'en desirs, & le mien en effet.
Ainsi, quelques raisons qui puissent me défendre,
La vefve de Layus ne sçauroit les entendre,
Et les plus beaux exploits passent pour trahisons,
Alors qu'il faut du sang, & non pas des raisons.

JOCASTE.

Ah, je n'en voy que trop, qui me déchirent l'ame ;
La vefve de Layus est toujours vostre femme,
Et n'oppose que trop, pour vous justifier,
A la moitié du mort, celle du meurtrier.
Pour toute autre que moy vostre erreur est sans crime,
Toute autre admireroit vostre bras magnanime,
Et toute autre, réduite à punir vostre erreur,
La puniroit du moins sans trouble, & sans horreur.
Mais, hélas, mon devoir aux deux partis m'attache,
Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache,

Et je trouve toujours dans mon esprit confus
Et tout ce que je suis, & tout ce que je fus.
Je vous doy de l'amour, je vous doy de la haine,
L'un & l'autre me plaist, l'un & l'autre me gésne,
Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux Tyrans ennemis.

La haine auroit l'appuy d'un serment qui me lie,
Mais je le romps exprès, pour en estre punie,
Et pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
J'aime à donner aux Dieux un parjure à venger.
C'est vostre foudre, ô Ciel, qu'à mon secours j'appelle,
Oedipe est innocent, je me fais criminelle,
Par un juste supplice osez me defunir
De la nécessité d'aimer, & de punir.

OEDIPÉ.

Quoy, vous ne voyez pas que la fausse justice
Ne sçait plus ce que c'est que d'un juste supplice,
Et que par un desordre à confondre nos sens
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocens.
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Layus qu'il choisit pour victime,
Et le bizarre éclat de son discernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable,
De voir sur vostre sang la peine du coupable,
Et les Dieux vous en font une éternelle loy,
S'ils punissent en luy ce qu'ils ont fait par moy.
Voyez comme les fils de Jocaste & d'Oedipe
D'une si juste haine ont tous deux le principe.

A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'est que votre sang, l'autre n'est que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colère
Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur
De souhaiter pour vous même haine en mon cœur?

OEDIPE.

Toujours de vos vertus, j'adoreray les charmes,
Pour ne haïr qu'en moy la source de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forceray toujours à vous blasphemer,
Pour ne haïr qu'en moy, ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tue,
L'affassin de Layus doit me blesser la veüe,
Et malgré ce couroux par sa mort allumé,
Je sens qu'Oedipe enfin fera toujours aimé.

OEDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

OEDIPE.

Qu'osera ce devoir?

JOCASTE.

Croître toujours ma peine.

OEDIPE.

Faudra-t'il pour jamais me bannir de vos yeux?

JOCASTE.

Peut être que demain nous le sçaurons des Dieux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, DYMAS.

DYMAS.

Seigneur, il est trop vray que le Peuple murmure,
Qu'il rejette sur vous sa funeste aventure,
Et que de tous costez on n'entend que mutins
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais destins.
D'un Devin suborné les infames prestiges,
De l'Ombre, disent-ils, ont fait tous les prodiges,
L'or mouvoit ce Fantosme, & pour perdre Dircé,
Vos presens luy disoient ce qu'il a prononcé :
Tant ils conçoivent mal qu'un si grand Roy consente
A venger son trépas sur sa race innocente,
Qu'il asseure son Scéptre, aux dépens de son sang,
A ce bras impuny qui luy perça le flanc,
Et que par cet injuste, & crüel sacrifice
Luy-mesme de sa mort il se fasse justice.

OEDIPE.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantost à leur aspect,
Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne
L'affassin de leur Roy qui porte sa Couronne.
Moy-mesme au fond du cœur, de mesme horreur frappé,
Je veux fuir le remords de son Trône occupé,
Et je doy cette grace à l'amour de la Reine
D'épargner ma presence aux devoirs de sa haine,
Puisque de nostre Hymen les liens mal tissus
Par ces mesmes devoirs semblent estre rompus.
Je vay donc à Corinthe achever mon supplice :
Mais ce n'est pas au Peuple à se faire justice.
L'ordre que tient le Ciel à luy choisir des Rois
Ne luy permet jamais d'examiner son chois,
Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire,
Jusqu'à ce que d'enhaut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos, je veux bien me bannir,
Mais s'il me bannissoit, je scaurois l'en punir,
Ou si je succombois sous sa troupe mutine,
Je scaurois l'accabler du moins sous ma ruïne.

DYMAS.

Seigneur, jusques icy ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des sospirs,
Et cet abatement, que luy cause la peste,
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée, & Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé;
Phorbas mesme est à craindre, & pourroit le réduire

Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

OEDIPE.

Thésée a trop de cœur pour une trahison,
Et d'ailleurs j'ay promis de luy faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'appuy tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux;
Mais il nous est aisé de nous affeurer d'eux.
Fay-les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils préteroient la main à quelque fourde trame.
Commence par Phorbas, je sçauray démesler
Quels desseins...

PAGE.

Un Vieillard demande à vous parler.
Il se dit de Corinthe, & presse.

OEDIPE.

Il vient me faire
Le funeste rapport du trépas de mon père,
Préparons nos souspirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fay ce que je t'ay dit.

SCENE II.

OEDIPE, IPHICRATE, Suite.

OEDIPE.

Et bien, Polybe est mort?

IPHICRATE.

Ouy, Seigneur.

OEDIPE.

Mais vous-mesme

Venir me confoler de ce malheur fuprême !
 Vous, qui Chef du Confeil devriez maintenant,
 Attendant mon retour, eftre mon Lieutenant !
 Vous, à qui tant de foins d'élever mon enfance
 Ont acquis justement toute ma confiance !
 Ce voyage me trouble, autant qu'il me furprend.

IPHICRATE.

Le Roy Polybe eft mort, ce malheur eft bien grand,
 Mais comme enfin, Seigneur, il eft fuivy d'un pire,
 Pour l'apprendre de moy faites qu'on fe retire.

*Oedipe fait un figne de teſte à fa Suite, qui
 l'oblige à ſe retirer.*

OEDIPE.

Ce jour eft donc pour moy le grand jour des malheurs,
 Puisque vous apportez un comble à mes douleurs.
 J'ay tüé le feu Roy, jadis fans le connoiſtre,
 Son fils qu'on croyoit mort, vient icy de renaître,
 Son Peuple mutiné me voit avec horreur,
 Sa vefve mon épouſe en eft dans la fureur,
 Le chagrin accablant qui me devore l'ame
 Me fait abandonner, & Peuple, & Scéptre, & femme,

Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu ;
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu !

IPHICRATE.

Seigneur, il faut icy faire teste à l'orage,
Il faut faire icy ferme, & montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet seroit doux,
Mais il n'est plus de Scéptre à Corinthe pour vous.

OEDIPE.

Quoy, l'on s'est emparé de celui de mon père ?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire,
Et vostre amour en moy ne voit plus qu'un banny,
De son amour pour vous trop doucement puny.

OEDIPE.

Quel Enigme !

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle justice
Ce Roy vous a dû rendre un si mauvais office.
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Dieux, qu'entens-je ?

IPHICRATE.

A regret

Ses remords en mourant ont rompu le secret,
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre :
Mais le conte, qu'aux Dieux la mort force de rendre,
A porté dans son cœur un si pressant effroy,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vray Roy.

OEDIPE.

Je ne suis point son fils! & qui suis-je, Iphicrate?

IPHICRATE.

Un enfant exposé dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ay defrobé les jours
Aux ongles des Lyons, aux griffes des Vautours.

OEDIPE.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce Prince?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébranloit sa Province.
Les trois, que luy donna le conjugal amour,
Perdirent en naissant la lumière du jour,
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au Roy, qui vous mit en sa place.

Ce que l'on se promet de ce fils supposé
Réunit sous ses loix son Etat divisé;
Mais comme cet abus finit avec sa vie,
Sa mort de mon supplice auroit été suivie,

S'il n'eust donné cet ordre à son dernier moment,
Qu'un juste, & prompt exil fust mon seul châtiment.

OEDIPÉ.

Ce revers feroit dur pour quelque ame commune,
Mais je me fis toujours maître de ma fortune,
Et puisqu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne doy plus qu'à moy tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ay reçu l'estre ?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis seul vous le faire connoître.
Vous fustes exposé jadis par un Thébain
Dont la compassion vous remit en ma main,
Et qui, sans m'éclaircir touchant vostre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner vostre enfance.
J'en connoy le visage, & l'ay revu souvent
Sans nous estre tous deux expliquez plus avant :
Je luy dis qu'en éclat j'avois mis vostre vie,
Et luy cachay toujours mon nom, & ma patrie,
De crainte, en les sçachant, que son zèle indiscret
Ne vinst mal à propos troubler nostre secret.
Mais comme de sa part il connoit mon visage,
Si je le trouve icy, nous sçaurons davantage.

OEDIPÉ.

Je ferois donc Thébain à ce conte ?

IPHICRATE.

Ouy, Seigneur.

OEDIPE.

Je ne sçais si je doy le tenir à bonheur,
Mon cœur qui se souléve en forme un noir augure,
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.
Où me receustes-vous ?

IPHICRATE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Ah, que vous me frapez par ce funeste nom !
Le temps, le lieu, l'Oracle, & l'âge de la Reine,
Tout semble concerté, pour me mettre à la gesne.
Dieux, feroit-il possible ! Approchez-vous, Phorbas.

SCENE III.

OEDIPE, IPHICRATE, PHORBAS,

IPHICRATE.

Seigneur, voila celui qui vous mit en mes bras,
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joye.
Se peut-il faire, amy, qu'encor je te revoye ?

PHORBAS.

Que j'ay lieu de benir ton retour fortuné !

Qu'as-tu fait de l'Enfant que je t'avois donné ?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'estre,
Mais sa preuve est obscure, & tu dois le connoître.
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point luy, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne voy que le Roy.

IPHICRATE.

C'est luy-mesme.

PHORBAS.

Luy-mesme !

IPHICRATE.

Ouy, le secret n'est plus d'une importance extrême :
Tout Corinthe le sçait, nomme-luy ses parens.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorants !

IPHICRATE.

Seigneur, luy seul enfin peut dire qui vous êtes.

OEDIPE.

Hélas! je le voy trop, & vos craintes secrettes,
Qui vous ont empesché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'Oracle, ont fait tout réüssir.

Voyez où m'a plongé vostre fausse prudence,
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naissance,
Vos dangereux secrets par un commun accord
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
Ce sont eux qui m'ont fait le mary de ma mère,
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatants,
Elle fait voir en moy par un meslange infame,
Le frère de mes fils, & le fils de ma femme,
Le Ciel l'avoit prédit, vous avez achevé,
Et vous avez tout fait, quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS.

Ouy, Seigneur, j'ay tout fait sauvant vostre personne,
M'en punissent les Dieux, si je me le pardonne.

SCENE IV.

OEDIPE, IPHICRATE.

OEDIPE.

Que n'obéissois-tu, perfide, à mes parens,

Qui se faisoient pour moy d'équitables tyrans ?
Que ne luy disois-tu ma naissance, & l'Oracle,
Afin qu'à mes Destins il pût mettre un obstacle ?
Car Iphicrate, en vain j'accuserois ta foy,
Tu fus dans ces Destins aveugle comme moy,
Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma teste
D'un bandeau dont par là tu faisois ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avoit mal obëy,
Que l'ordre de son Roy par là se vit trahy,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moy devenu manifeste...

OEDIPE.

Cesse de l'excuser, que m'importe en effet
S'il est coupable, ou non, de tout ce que j'ay fait ?
En ay-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame ?

SCENE V.

OEDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

OEDIPE.

Vostre frère est connu, le sçavez-vous, Madame ?

DIRCE.

Ouy, Seigneur, & Phorbas m'a tout dit en deux mots.

OEDIPE.

Vostre amour pour Thésée est dans un plein repos,
 Vous n'apprehendez plus que le titre de frère
 S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chère,
 Cette assurance entière a dequoy vous ravir,
 Ou plutôt, vostre haine a dequoy s'affouvir :
 Quand le Ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
 Elle ne m'eust choisi rien de pis que ce titre.

DIRCE.

Ah, Seigneur, pour Æmon j'ay sçu mal obéir,
 Mais je n'ay point été jusques à vous haïr.
 La fierté de mon cœur, qui me traitoit de Reine,
 Vous cédoit en ces lieux la Couronne sans peine,
 Et cette ambition que me prêtoit l'Amour
 Ne cherchoit qu'à régner dans un autre séjour.

Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
 Aux termes odieux a refusé ma bouche,
 Pour vous nommer Tyran, il falloit cent efforts,
 Ce mot ne m'a jamais échapé sans remords,
 D'un sang respectueux la puissance inconnue
 A mes soulèvemens mesloit la retenue,
 Et cet usurpateur, dont j'abhorrois la loy,
 S'il m'eust donné Thésée, eust eû le nom de Roy.

OEDIPE.

C'étoit ce même sang dont la pitié secrète

De l'ombre de Layus me faisoit l'interprète.
Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournast sur ma sœur un sort qui m'étoit dû,
Et que vostre innocence immolée à mon crime,
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCE.

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

OEDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux;
Cependant je me trouve inceste, & parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ny recherché par tout que loix à maintenir,
Que Monstres à détruire, & méchants à punir.
Aux crimes malgré-moy l'ordre du Ciel m'attache,
Pour m'y faire tomber, à moy-mesme il me cache,
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vray qu'en vain on s'imagine
Desrober nostre vie à ce qu'il nous destine,
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les Dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisqu'enfin leur faveur meslée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce mesme temps qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traînaît l'ignominie,
L'éclat de ces vertus, que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompense, un trépas glorieux.

DIRCE.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde,
Le juste choïs du Ciel peut estre me le garde,
Il fit tout vostre crime, & le malheur du Roy
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moy.
D'un voyage fatal, qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion, elle vous fut offerte,
Vostre bras contre trois disputa le chemin.
Mais cè n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le Destin,
Puisque vostre vertu qui servit sa colère
Ne pût voir en Layus, ny de Roy, ny de père.
Ainsi j'espère encor que demain par son choïs
Le Ciel épargnera le plus grand de nos Rois.
L'intérest des Thébains, & de vostre famille
Tournera son couroux sur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'Etat doive considérer,
Et qui contre son Roy n'a fait que murmurer.

OEDIPE.

Vous voulez que le Ciel pour montrer à la Terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir, & le plus odieux !
Non non, vous le verrez demain au Sacrifice
Par le choïs que j'attens couvrir son injustice,
Et par la peine deuë à son propre forfait,
Defavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VI.

OEDIPE, THESEE, DIRCÉ,
IPHICRATE.

OEDIPE.

Est-ce encor vostre bras qui doit venger son père ?
Son Amant en a-t'il plus de droit que son frère,
Prince ?

THESEE.

Je vous en plains, & ne puis concevoir,
Seigneur...

OEDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir,
Mais nous pourrons demain estre tous deux à plaindre,
Si le Ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre
S'il me choisit, ma sœur, donnez-luy vostre foy,
Je vous en prie en frère, & vous l'ordonne en Roy.
Vous, Seigneur, si Dircé garde encor sur vostre ame
L'empire que luy fit une si belle flame,
Prenez soin d'apaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des Dieux nous a réduits la haine :
Adieu, laissez-moy seul en consoler la Reine,

Et ne m'enviez pas un secret entretien
Pour affermir son cœur sur l'exemple du mien.

SCENE VII.

THESEE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Parmy de tels malheurs que sa constance est rare !
Il ne s'emporte point contre un fort si barbare,
La surprenante horreur de cét accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement,
Et sa haute vertu toujours inébranlable
Le soutient au dessus de tout ce qui l'accable.

THESEE.

Souvent, avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a dequoy nous troubler.
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrâce
Combat avec effroy sa confuse menace ;
Mais quand ce coup tombé vient d'épuiser le Sort,
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, & cette ame innocente,
Qui brave impunément la Fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combatu,
Et se rend toute entière à toute sa vertu.

SCENE VIII.

THESEE, DIRCÉ, NERINE.

NERINE.

Madame...

DIRCE.

Que veux-tu, Nérine?

NERINE.

Hélas ! la Reine...

DIRCE.

Que fait-elle?

NERINE.

Elle est morte, & l'excès de sa peine
Par un prompt desespoir...

DIRCE.

Jusques où portez-vous,
Impitoyables Dieux, vostre injuste courroux !

THESEE.

Quoy, mesme aux yeux du Roy son desespoir la tuë?
Ce Monarque n'a pû...

NERINE.

Le Roy ne l'a point veuë,
Et quant à son trépas, ses pressantes douleurs
L'ont creu devoir sur l'heure à de si grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, sa main a fait le reste.

DIRCE.

Quoy, Phorbas...

NERINE.

Ouy, Phorbas par son récit funeste,
Et par son propre exemple, a sçu l'assassiner.

Ce malheureux vieillard n'a pû se pardonner :
Il s'est jetté d'abord aux genoux de la Reine,
Où détestant l'effet de sa prudence vaine,
Si j'ay sauvé ce fils pour estre vostre époux,
Et voir le Roy son père expirer sous ses coups,
A-t'il dit, la pitié qui me fit le ministre
De tout ce que le Ciel eut pour vous de sinistre,
Fait place au desespoir d'avoir si mal servy,
Pour venger sur mon sang vostre ordre mal suivy.
L'inceste, où malgré vous tous deux je vous abîme,
Recevra de ma main sa première victime,
J'en doy le sacrifice à l'innocente erreur,
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.

Cét Arrest qu'à nos yeux luy-mesme il se prononce
Est suivy d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce.
La Reine à ce malheur si peu prémédité,
Semble le recevoir avec stupidité,
L'excès de sa douleur la fait croire insensible,
Rien n'échape au dehors qui la rende visible,
Et tous ses sentimens enfermez dans son cœur
Ramassent en secret leur dernière vigueur,
Nous autres cependant, autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées,
Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs,
Et nos pleurs par respect attendent ses soupirs.

Mais enfin tout à coup sans changer de visage
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se saisit du poignard, & de sa propre main
A nos yeux, comme luy, s'en traverse le sein.
On diroit que du Ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras, pour luy laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots.
*Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Que de ces lieux maudits en haste elle s'exile,
Athènes a pour elle un glorieux azile :
Si toutefois Thésée est assez généreux,
Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux.*

THESEE.

Ah, ce doute m'outrage, & si jamais vos charmes...

DIRCE.

Seigneur, il n'est faison que de verser des larmes.

La Reine en expirant a donc pris soin de moy !
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du Roy ?

NERINE.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuse mémoire,
Et n'osant le nommer son fils, ny son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCE.

Et je puis vivre encor après l'avoir perduë !

SCENE DERNIERE.

THESEE, DIRCE, CLEANTE,
DYMAS, NERINE.

*Cléante sort d'un costé, & Dymas de l'autre
environ quatre Vers après Cléante.*

CLEANTE.

La santé dans ces murs tout d'un coup répanduë
Fait crier au miracle, & benir hautement
La bonté de nos Dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourants, Madame, à qui déjà la peste
Ne laissoit qu'un soupir, qu'un seul moment de reste,
En cét heureux moment rappelez des abois

Rendent graces au Ciel d'une commune voix,
Et l'on ne comprend point quel remède il applique,
A rétablir si-tost l'allegresse publique.

DIRCE.

Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous.
Avez-vous veu le Roy, Dymas?

DYMAS.

Hélas, Princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique allegresse,
Ce n'est plus que pour luy, qu'il faut verser des pleurs;
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs,
Et sa vertu souillée à peine s'est punie,
Qu'aussi-tost de ces lieux la peste s'est bannie.

THESEE.

L'effort de son courage a sçeu nous ébloüir,
D'un si grand desespoir il cherchoit à jouir,
Et de sa fermeté n'empruntoit les miracles,
Que pour mieux éviter toute forte d'obstacles.

DIRCE.

Il s'est rendu par là maistre de tout son sort.
Mais achève, Dymas, le recit de sa mort,
Achève d'accabler une ame désolée.

DYMAS.

Il n'est point mort, Madame, & la sienne ébranlée

Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des Dieux pour sortir tout à fait.

DIRCE.

Que nous disois-tu donc ?

DYMAS.

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit, & ne vit plus, qu'il est mort, & respire,
Et que son sort douteux qui seul reste à pleurer
Des morts & des vivants semble le séparer.
J'étois auprès de luy sans aucunes alarmes,
Son cœur sembloit calmé, je le voyois sans armes,
Quand soudain attachant ses deux mains sur ses yeux,
Prévenons, a-t'il dit, l'injustice des Dieux,
Commençons à mourir, avant qu'ils nous l'ordonnent.
Qu'ainsi que mes forfaits, mes supplices étonnent.
Ne voyons plus le Ciel après sa cruauté,
Pour nous venger de luy, dédaignons sa clarté,
Refusons-luy nos yeux, & gardons quelque vie
Qui montre encor à tous quelle est sa tyrannie.
Là ses yeux arrachez par ses barbares mains
Font distiler un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le couroux du Ciel ne leur fait plus la guerre,
Et trois mourants, guéris au milieu du Palais,
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix,
Cléante vous a dit que par toute la ville...

THESEE.

Cessons de nous gesner d'une crainte inutile.

A force de malheurs le Ciel fait assez voir
Que le sang de Layus a remply son devoir,
Son Ombre est satisfaite, & ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCE.

Un autre ordre demain peut nous estre donné.
Allons voir cependant ce Prince infortuné,
Pleurer auprès de luy nostre destin funeste,
Et remettons aux Dieux à disposer du reste.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FRANCE.	L'HYMENEE.
LA VICTOIRE.	LA DISCORDE.
MARS.	L'ENVIE.
LA PAIX.	Quatre AMOURS.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AËTE, Roy de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, Fils d'Aëte.
CHALCIOPE, Fille d'Aëte, vefve de Phryxus.
MEDEE, Fille d'Aëte, Amante de Jason.
HYPISIPILE, Reine de Lemnos.
JASON, Prince de Theffalie, Chef des Argonautes.
PELEE, }
IPHITE, } Argonautes.
ORPHEE, }
ZETHES, }
CALAIS, } Argonautes aînez, fils de Borée & d'Orithie.
GLAUQUE, Dieu marin.

Deux TRITONS. — Deux SIRENES. —
Quatre VENTS.

La Scène est à Colchos.

DECORATION

DU PROLOGUE.

L'heureux Mariage de sa Majesté, & la Paix qu'il luy a plu donner à ses Peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique, pour laquelle cette Tragédie a été préparée, non seulement il étoit juste qu'ils servissent de sujet au Prologue qui la précède, mais il étoit mesme absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du Théâtre fait voir un Païs ruiné par les guerres, & terminé dans son enfoncement par une Ville, qui n'en est pas mieux traitée. Ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite, avant cette faveur du Ciel, qu'elle a si long-temps souhaitée, & dont la bonté de son généreux Monarque la fait jouir à présent.



LA CONQUESTE
DE LA
TOISON D'OR,
TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.
LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE.

Doux charme des Héros, immortelle Victoire,
Âme de leur vaillance, & source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, & qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre, & si ferme en ce choix,

Ne vous offencez pas, si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes souspirs,
A pousser vers la Paix mes plus ardens desirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la Terre,
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la Guerre,
Et quand je voy quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie, avec tant de constance,
Je vous prépare encor mêmes attachemens,
Mais j'attendois de vous d'autres remerciemens.
Vous laissez-vous de moy, qui vous comble de gloire?
De moy, qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher par tout l'effroy devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah, Victoire, pour fils n'ay-je que des Soldats?
La gloire qui les couvre, à moy-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats, que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs, que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles,
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphants me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent,
L'Etat est florissant, mais les Peuples gémissent,

Leurs membres décharnez courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du Trofne accable les Sujets.

Voyez autour de moy, que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.

Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon costé,
Je me lasse de voir mes villes desolées,
Mes habitants pilliez, mes campagnes brûlées.
Mon Roy, que vous rendez le plus puissant des Rois,
En gousté moins le fruit de ses propres exploits,
Du mesme œil dont il voit ses plus nobles conquestes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de testes;
De ce glorieux Trofne, où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son Peuple abatu,
Et comme à tous momens la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ay formez,
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'opprime donc ce que je favorise!
A ce nouveau reproche excusez ma surprise :
J'avois crû jusqu'icy, qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient estre permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avoient droit de se plain-

LA FRANCE.

Vos dons sont à chérir, mais leur fuite est à craindre.
Pour faire deux Héros ils sont cent malheureux,
Et ce dehors brillant, que mon nom reçoit d'eux,

M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, & les nerfs qu'il m'arrache.

LA VICTOIRE.

Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je voy quels malheurs malgré moy je produis;
Mais ce Dieu dont la main m'a chez vous affermie
Vous pardonnera-t'il d'aimer son ennemie?
Le voila qui paroist, c'est luy-mesme, c'est Mars,
Qui vous lance du Ciel de farouches regards,
Il menace, il descend, apaisez sa colère
Par le prompt desaveu d'un fouhait téméraire.

*Le Ciel s'ouvre, & fait voir Mars en posture
menaçante, un pied en l'air, & l'autre porté
sur son Etoile. Il descend ainsi à un des costez
du Théâtre qu'il traverse en parlant, & si-to
qu'il a parlé, il remonte au mesme lieu dont il
est party.*

SCENE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

France ingrate, tu veux la Paix,
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits.

Encor un lustre ou deux, & fous tes Destinées
J'aurois rangé le fort des testes couronnées,
Ton Etat n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour asseuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes loix.

Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toy plus d'appas,
Et tu dédaignes la Victoire,
Que j'ay de ma main propre attachée à tes pas.
Voy dans quels fers sous moy la Discorde, & l'Envie,
Tiennent cette Paix asservie,
La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle,
Mais sçache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien user.

Avant que de disparoistre, ce Dieu en colère contre la France, luy fait voir la Paix, qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son Palais, entre les mains de la Discorde, & de l'Envie qu'il luy a données pour Gardes. Ce Palais a pour colonnes des canons, qui ont pour bases des mortiers, & des boulets pour chapiteaux; le tout accompagné pour ornemens, de trompettes, de tambours, & autres instrumens de guerre entrelassez ensemble, & découpez à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le Lambris est composé de Trophées d'armes, & de tout ce qui peut designer & embellir la demeure de ce Dieu des batailles.

SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE,
LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

En vain à tes fouspirs il est inexorable,
Un Dieu plus fort que luy me va rejoindre à toy,
Et tu devras bien-tost ce succès adorable,
A cette Reine incomparable,
Dont les soins, & l'exemple ont formé ton grand Roy.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère;
Beny, France, beny ce pouvoir fortuné,
Beny le chois qu'il fait d'une Reine comme elle :
Cent Rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toy l'Univers étonné,
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné,
Portera l'image fidelle
De celuy qu'elle t'a donné.

Ce Dieu dont le pouvoir suprême
Etouffe d'un coup d'œil les plus vieux differens,
Ce Dieu par qui l'amour plaist à la vertu mesme,
Et qui borne souvent l'espoir des Conquerants,
Le blond, & pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante ournée,

Où sa main doit briser mes fers.
Ces Monstres infolens, dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour, au fond de leurs Enfers
Ne pourront mesler d'ombre à sa vive lumière;
A tes cantons les plus deserts
Je rendray leur beauté première,
Et dans les doux torrens d'une allegresse entière,
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déjà ces deux hautes Puissances,
Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords,
Ont, malgré ses fureurs, assemblé sur tes bords,
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands Etats meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies
De ces miraculeux Génies
Sçavent tout balancer, sçavent tout soutenir :
Leur prudence étoit deuë à cet illustre ouvrage,
Et jamais on n'eust pû fournir,
Aux intérêts divers de la Seine, & du Tage,
Ny zèle plus sçavant en l'art de réunir,
Ny sçavoir mieux instruit du commun avantage.

Par ces organes seuls ces dignes Potentats
Se font eux-mêmes leurs arbitres,
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs Etats.
Ce Dieu même qu'attend ma longue impatience
N'a droit de m'affranchir que par leur Conférence,
Sans elle son pouvoir feroit mal reconnu.
Mais enfin je le voy, leur accord me l'envoye ;

France, ouvre ton cœur à la joye,
Et vous, Monstres, fuyez, ce grand jour est venu.

*L'Hyménée paroist couronné de fleurs, portant en
sa main droite un dard semé de lys & de roses,
& en la gauche, le portrait de la Reine peint
sur son bouclier.*

SCENE IV.

L'HYMENEË, LA PAIX,
LA DISCORDE, L'ENVIE,
LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA DISCORDE.

En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive,
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un Dieu, qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs!

L'HYMENEË.

Ouy, Monstres, ouy, craignez cette main vengeresse,
Mais craignez encor plus cette grande Princesse,
Pour qui je viens allumer mon flambeau :

Pourriez-vous soutenir les traits de son visage ?
Fuyez, Monstres, à son image,
Fuyez, & que l'Enfer, qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instrumens d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,
Et pour luy rendre un prompt hommage,
Aneantissez-vous de honte, ou de respect.

*Il presente ce portrait aux yeux de la Discorde
& de l'Envie, qui trébuchent aussi-tôt aux
Enfers, & ensuite il le presente aux chaisnes,
qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles
tombent, & se brisent tout à l'heure.*

LA PAIX.

Dieu des sacrez plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien, dont les Dieux mesme ont lieu d'estre jaloux :
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en Terre on fait pour nous.

L'HYMÉNÉE.

Il en est temps, Déesse, & c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes Ministres fidelles,
Venez, Amours, & prêtez-nous vos aîsles.

*Quatre Amours descendent du Ciel, deux de
chaque costé, & s'attachent à l'Hyménée, & à la
Paix, pour les apporter en Terre.*

LA FRANCE.

Peuple, fay voir ta joye à ces Divinitez,
Qui vont tarir le cours de tes calamitez.

CHŒUR DE MUSIQUE.

*L'Hyménée, la Paix, & les quatre Amours
descendent cependant qu'il chante.*

Descens, Hymen, & ramène sur Terre
Les délices avec la Paix,
Descens, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la Guerre.

*Après que l'Hyménée & la Paix sont descendus,
les quatre Amours remontent au Ciel, première-
ment de droit fil tous quatre ensemble, & puis
se séparant deux à deux, & croisant leur vol,
en sorte que ceux qui sont au costé droit se
retiennent à gauche dans les nuës, & ceux qui
sont au gauche, se perdent dans celles du costé
droit.*

SCENE V.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA FRANCE,
LA VICTOIRE.

LA FRANCE à la Paix.

Adorable fouhait des Peuples gémissants,
Féconde feureté des travaux innocens,

Infatigable appuy du pouvoir légitime,
Qui dissipez le trouble, & détruisez le crime,
Protectrice des Arts, mère des beaux loisirs,
Est-ce une illusion qui flate mes desirs,
Puis-je en croire mes yeux, & dans chaque Province,
De votre heureux retour faire benir mon Prince?

LA PAIX.

France, appren que luy-mesme il aime à le devoir
A ces yeux, dont tu vois le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour répons à leurs miracles,
Fais éclater ta joye en de pompeux spectacles.
Ton Théâtre a souvent d'assez riches couleurs,
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
Ose donc, & fay voir que ta reconnoissance...

LA FRANCE.

De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance.
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux, d'un sein si déchiré?
Il faudroit que vos soins par le cours des années...

L'HYMENEË.

Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées,
Mes roses, & mes lys par eux, en un moment,
A ces lieux desolez vont servir d'ornement.
Promets, & tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendray beaucoup, mais ce qui m'en console,

C'est que sous votre ayeu...

L'HYMENEË.

Va, n'apprehende rien,
Nous ferons à l'envy nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton Théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle,
Nous en partagerons la gloire & le foucy.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire est inutile icy,
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire, avec moy tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, & des combats d'étude,
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits,
Tous les Peuples sans cesse en disputent le prix,
Et comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il est bon que la France ait toujours la Victoire.
Fay-luy donc cette grace, & pren part, comme nous,
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

LA VICTOIRE.

J'y consens, & m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une & l'autre Reine,

Pour y prendre à jamais les ordres de son Roy.
Puissay-je en obtenir pour mon premier employ,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère,
Arborer les drapeaux de son généreux frère,
D'aller d'un si grand Prince, en mille & mille lieux,
Egaler le grand nom, au nom de ses Ayeux,
Le conduire au-delà de leurs fameuses traces,
Faire un appuy de Mars du favory des Graces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-cy luy desrobe la Paix.

L'HYMENER.

Tu vas voir davantage, & les Dieux, qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers, mes myrtes le couronnent,
Luy vont donner un prix de toute autre valeur,
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour luy plus de charmes,
Que celles que tu veux affermer à ses armes,
Et son œil éclairé par mon sacré flambeau
Ne voit point de trophée, ou si noble, ou si beau.
Ainsi, France, à l'envy, l'Espagne, & l'Angleterre
Aiment à t'enrichir, quand tu finis la guerre,
Et la Paix, qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main, leurs plus rares trefors.

LA PAIX.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles,
Et pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toy que rend tout puissant ce chef-d'œuvre des Cieux,
Hymen, fay-luy changer la face de ces lieux.

L'HYMÉNÉE *seul.*

Naïffez à cét aspect, fontaines, fleurs, bocages,
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des Jardins, tels qu'avec quatre mots,
Le grand Art de Médée en fit naître à Colchos.

Tout le Théâtre se change en un jardin magnifique, à la veuë du portrait de la Reine, que l'Hyménée luy presente.



DECORATION

DU PREMIER ACTE.

Ce grand Jardin qui en fait la Scène est composé de trois rangs de Cyprès, à costé desquels on voit alternativement en chaque chassis, des Statuës de marbre blanc, à l'antique, qui versent de gros jets d'eau, dans de grands bassins, soutenus par des Tritons, qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent l'un des orangers, & les deux autres diverses fleurs en confusion, champtournées, & découpées à jour. Les ornemens de ces vases & de ces bassins sont rehaussez d'or, & ces Statuës portent sur leurs testes des corbeilles d'or treillissées, & remplies de pareilles fleurs. Le Théâtre est fermé par une grande arcade de verdure, ornée de festons de fleurs, avec une grande corbeille d'or, sur le milieu, qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent, composent avec elle un berceau, qui laisse voir plus loin un autre Jardin de Cyprès entremêlez avec quantité d'autres Statuës à l'antique, & la Perspective du fond borne la vue, par un parterre encor plus éloigné, au milieu duquel s'élève une fontaine, avec divers autres jets d'eau, qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHALCIOPE, MEDEE.

MEDEE.

Parmy ces grands sujets d'allegresse publique,
Vous portez sur le front un air mélancolique,
Vostre humeur paroît sombre, & vous semblez, ma sœur,
Murmurer en secret contre nostre bonheur.
La vefve de Phryxus, & la fille d'Aëte
Plaint-elle de Perfès la honte, & la défaite?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups,
Qui partent d'un Héros, parent de vostre Epoux;
Et le vaillant Jason pourroit-il vous déplaire,
Alors que dans son Trosne il rétablit mon père?

CHALCIOPE.

Vous m'offencez, ma sœur; celles de nostre rang
Ne sçavent point trahir leur païs, ny leur sang,

Et j'ay veu les combats de Persès, & d'Aète
Toujours avec des yeux de fille, & de Sujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles secrets,
Sçachez que je n'en ay que pour vos interets.
J'aime, autant que je doy, cette haute victoire,
Je veux bien que Jason en ait toute la gloire,
Mais à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits, jusque sur vostre cœur.

Je sçais que sa brigade, à peine descenduë,
Rétablit à nos yeux la bataille perduë,
Que Persès triomphoit, que Styrys étoit mort,
Styrys que pour Epoux vous envoyoit le Sort;
Jason de tant de maux borna soudain la course,
Il en dompta la force, il en tarit la source :
Mais avouëz aussi qu'un Heros si charmant
Vous console bien-tost de la mort d'un Amant.
L'éclat, qu'a répandu le bonheur de ses armes,
A vos yeux ébloüis ne permet plus de larmes,
Il sçait les détourner des horreurs d'un cercueil,
Et la peur d'estre ingrate étouffe vostre dueil.

Non que je blasme en vous quelques soins de luy
Tant que la guerre icy l'a rendu nécessaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empressement
D'un soin étudié, fît un attachement.
Car enfin aujourd'huy que la guerre est finie,
Vostre facilité se trouveroit punie,
Et son départ subit ne vous laisseroit plus,
Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

MEDEE.

La remontrance est douce, obligeante, civile,

Mais à parler sans feinte, elle est fort inutile :
Si je n'ay point d'amour, je n'y prens point de part,
Et si j'aime Jason, l'avis vient un peu tard.

Quoy qu'il en soit, ma sœur, nommeriez-vous un crime,
Un vertueux amour, qui suivroit tant d'estime ?
Alors que ses hauts faits luy gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ses souspirs excitent mes rigueurs,
Que contre ses exploits moy seule je m'irrite,
Et fonde mes dédains sur son trop de mérite ?
Mais s'il m'en doit bien-tost coûter un repentir,
D'où pouvez-vous sçavoir qu'il soit prest à partir ?

CHALCIOPE.

Je le sçais de mes fils, qu'une ardeur de jeunesse
Emporte malgré moy, jusqu'à le suivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.
Déjà tous ces Héros au départ se disposent,
Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent ;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher soucy,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus icy,
Ils brûlent d'en chercher dessus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit, si-tost qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grace du Roy...

MEDEE.

Cette grace, ma sœur, n'est sans doute que moy.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise,
Du Chef de ces Héros j'affervis la franchise ;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,

Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux :
Il a vaincu Perfès, il a servy mon père,
Il a sauvé l'Etat, sans chercher qu'à me plaire,
Vous l'avez veu peut estre, & vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur...

CHALCIOPE.

Ouy, je l'ay veu moy-mesme
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême,
Mais je n'ay pas moins veu combien il vous est doux,
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous
Je vous voy chaque jour, avec inquiétude
Chercher, ou sa presence, ou quelque solitude,
Et dans ces grands jardins, sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont sçeu bleffer.
En un mot vous l'aimez, & ce que j'apprehende...

MEDEE.

Je suis preste à l'aimer, si le Roy le commande,
Mais jusque-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les souspirs, & les vœux, qu'il prend soin de m'offrir.

CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir, dont l'ombre vous amuse,
Vous irez plus avant, si le Roy le refuse,
Et quoy que vostre erreur vous fasse presumer,
Vous obéirez mal, s'il vous défend d'aimer.
Je sçais... Mais le voicy, que le Prince accompagne.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, CHALCIOPE,
MEDEE.

AÆTE.

Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné
Nous est de leur déroute un gage fortuné,
Un fidelle témoin d'une victoire entière :
Mais comme la fortune est souvent journalière,
Il en faut redouter de funestes retours,
Ou se mettre en état de triompher toujours.

Vous sçavez de quel poids, & de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.
Quarante, (qui l'eust crû?) quarante à leur abord
D'une Armée abatuë ont relevé le fort,
Du costé des vaincus rappelé la victoire,
Et fait d'un jour fatal, un jour brillant de gloire.

Depuis cét heureux jour, que n'ont point fait leurs bras ?
Leur Chef nous a paru le Démon des combats,
Et trois fois sa valeur, d'un noble effet suivie,
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne luy doy-je point ? & que ne doy-je à tous ?
Ah, si nous les pouvions arrêter parmy nous !
Que ma Couronne alors se verroit affeurée !
Qu'il faudroit craindre peu pour la Toison dorée,

Ce trefor, où les Dieux attachent nos destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voisins !

N'y peux-tu rien, Médée, & n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes ?
N'est-il herbes, parfums, ny chants mystérieux,
Qui puissent nous unir ces bras victorieux ?

ABSYTE.

Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage.
Le charme qu'il y faut, est tout sur son visage,
Jason l'aime, & je croy que l'offre de son cœur
N'en feroit pas reçeuë avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne Hyménée,
Rendrait icy sa course heureusement bornée,
Son exemple auroit force, & feroit qu'à l'envy
Tous voudroient imiter le Chef qu'ils ont suivi.
Tous sçauroient comme luy, pour faire une Maitresse,
Perdre le souvenir des beautez de leur Grèce,
Et tous ainfi que luy, permettroient à l'Amour
D'obstiner des Héros à grossir vostre Cour.

AËTE.

Le refus d'un tel heur auroit trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service ?
Le Ciel, qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne sçauroit l'engager.
Ouy, j'y consens, Absyrté, & tiendray mesme à grace,
Que du Roy d'Albanie il remplisse la place,
Que la mort de Styrus permette à vostre sœur
L'incomparable choix d'un si grand successeur.
Ma fille, si jamais les droits de la naissance...

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous répons de son obéissance,
Mais je ne répons pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même pensée, & les mêmes respects.

Je les connois un peu, vefve d'un de leurs Princes.
Ils ont averfion pour toutes nos Provinces,
Et leur païs natal leur imprime un amour,
Qui par tout les rappelle, & presse leur retour.
Ainsi n'espérez pas qu'il foit des Hyménées,
Qui puissent à la vôtre unir leurs Destinées.
Ils les accepteront, si leur fort rigoureux
A fait de leur Patrie un lieu mal feur pour eux;
Mais le péril passé, leur foudaine retraite
Vous fera bien-toft voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'est point de nœud, qui les puisse obliger
A vivre sous les loix d'un Monarque étranger.

Bien que Phryxus m'aimast avec quelque tendresse,
Je l'ay veu mille fois fouspirer pour la Grèce,
Et quelque illustre rang qu'il tint dans vos Etats,
S'il eust eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eust fallu l'y fuivre, ou m'en voir délaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils,
Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits,
La Grèce en leur idée est un séjour céleste,
Un lieu seul digne d'eux, par là jugez du reste.

AËTE.

Faites-les-moy venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raisons de cet injuste choix.

Et quant à ces Guerriers, que nos Dieux tutélaires
Au salut de l'Etat rendent si nécessaires,
Si pour les obliger à vivre mes Sujets,
Il n'est point dans ma Cour d'assez dignes objets,
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie,
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, & voyons, dès demain,
Ce que pourra sur eux le nom de Souverain.
Le Trofne a ses liens ainsi que l'Hyménée,
Et quand ce double nœud tient une ame enchaînée,
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolatrie,
Que tous ces grands Guerriers gardent pour leur Patrie
Leur Grèce a des climats, & plus doux & meilleurs,
Mais commander icy vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une Couronne,
Que la bonté du Ciel par leurs mains nous redonne,
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur doy quelque part,
Je le perdois sans eux, sans eux il court hazard,
Et c'est toujours prudence, en un peril funeste,
D'offrir une moitié, pour conserver le reste.

ABSYTE.

Vous les connoissez mal, ils sont trop généreux,
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce feroit pour salaire
Prendre une part du vol, qu'on taschoit à vous faire,
Vous piller un peu moins, sous couleur d'amitié,
Et vous laisser enfin ce reste par pitié.
C'est là, Seigneur, c'est là cette haute infamie,

Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le Trofne a des splendeurs, dont les yeux ébloüis
Peuvent réduire une ame à l'oubly du païs :
Mais auffi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre assez de matière à couronner leurs testes.
Qu'ils régnent, mais par nous, & fur nos ennemis.
C'est là qu'il faut trouver un Scéptre à nos amis,
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera nostre appuy, d'où partoît nostre crainte,
Et l'Hymen unira, par des liens plus doux,
Des Rois sauvez par eux, à des Rois faits par nous.

AÆTE.

Vous regardez trop tost, comme vostre héritage
Un Trofne, dont en vain vous craignez le partage :
J'ay d'autres yeux, Absyrte, & vois un peu plus loin,
Je veux bien réserver ce remède au besoin,
Ne faire point cette offre, à moins que nécessaire ;
Mais s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.
Les voicy, parlons-leur, & pour les arrêter,
Ne leur refusons rien qu'ils daignent fouhaïter.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, MEDEE, JASON,
PELEE, IPHITE,
ORPHEE, ARGONAUTES.

AÆTE.

Guerriers, par qui mon sort devient digne d'envie,
Héros, à qui je dois, & le Scéptre, & la vie,

Après tant de bien-faits, & d'un si haut éclat,
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat ?
Je ne vous fais point d'offre, & dans ces lieux sauvages
Je ne découvre rien digne de vos courages ;
Mais si dans mes Etats, mais si dans mon Palais,
Quelque chose avoit pû mériter vos souhaits,
Le choisis qu'en auroit fait cette valeur extrême,
Luy donneroit un prix, qu'il n'a pas de luy-mesme,
Et je croirois devoir à ce précieux choisis
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

JASON.

Si nos bras animez par vos destins propices
Vous ont rendu, Seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encor après un fort si doux
Que vos commandemens puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, & pour ce qu'on peut faire,
Et s'il nous est permis de vous le demander...

AËTE.

Attendez tout d'un Roy qui veut tout accorder.
J'en jure le Dieu Mars, & le Soleil mon père,
Et me puisse à vos yeux accabler leur colère,
Si mes sermens pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits.

JASON.

Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,
Que vous voyez la fleur des Princes de la Grèce,

Qui vous demandent tous, d'une commune voix,
Un tresor qui jadis fut celui de ses Rois,
La Toison d'Or, Seigneur, que Phryxus vostre gendre,
Phryxus nostre parent...

AËTE.

Ah, que viens-je d'entendre!

MEDÉE.

Ah, perfide!

JASON.

A ce mot vous paroissez surpris!
Nostre peu de secours se met à trop haut prix;
Mais enfin, je l'avouë, un si précieux gage
Est l'unique motif de tout nostre voyage.
Telle est la dure loy que nous font nos Tyrans,
Que luy seul nous peut rendre au sein de nos parens,
Et telle est leur rigueur que sans cette conquête
Le retour au païs nous coûteroit la teste.

AËTE.

Ah, si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais vostre bannissement.

Princes, tel est mon sort que la Toison ravie
Me doit coûter le Scéptre, & peut estre la vie,
De sa perte dépend celle de tout l'Etat,
En former un desir, c'est faire un attentat,
Et si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez sauvé, que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, Seigneur? quel tyrannique effroy
Fait cette illusion aux destins d'un grand Roy?

AËTE.

Vostre Phryxus luy-mesme a servy d'interprète
A ces ordres des Dieux dont l'effet m'inquiète,
Son Ombre en mots exprès nous les a fait sçavoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre est toujours ombre, & des nuits éternelles
Il ne fort point de jours qui ne soient infidelles,
Ce n'est point à l'Enfer à disposer des Rois,
Et les ordres du Ciel n'empruntent point sa voix :
Mais vos bontez par là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition, dont vous voyez l'audace,
Et c'est pour colorer un trop juste refus,
Que vous faites parler cette Ombre de Phryxus.

AËTE.

Quoy! de mon noir destin la triste certitude
Ne seroit qu'un prétexte à mon ingratitude,
Et quand je vous doy tout, je voudrois essayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoy que vous en croyiez, quoy que vous puissiez dire
Pour vous desabuser partageons mon Empire.
Cette offre peut-elle estre un refus coloré,
Et répond-elle mal à ce que j'ay juré?

JASON.

D'autres l'accepteroient avec pleine allegresse ;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce,
Et ces Héros fortis, ou des Dieux, ou des Rois,
Ne font pas mes Sujets, pour vivre sous mes loix.
C'est à l'heur du retour que leur courage aspire,
Et non pas à l'honneur de me faire un Empire.

AËTE.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux desir ?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choisir,
Ce n'est que perdre temps, qu'en parler davantage,
Et vous sçavez à quoy le serment vous engage.

AËTE.

Téméraire ferment, qui me fait une loy,
Dangereuse pour vous, ou funeste pour moy.
La Toison est à vous, si vous pouvez la prendre,
Car ce n'est pas de moy qu'il vous la faut attendre.
Comme vostre Phryxus l'a consacrée à Mars,
Ce Dieu mesme luy fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut estre suivy que d'une mort certaine.
Il faut pour l'emporter, quelque chose au dessus.
J'ouvriray la carrière, & ne puis rien de plus,
Il y va de ma vie, ou de mon Diadème ;
Mais je tremble pour vous, autant que pour moy-mesme.

Je croirois faire un crime, à vous le déguiser,
Il est en vostre choix d'en bien, ou mal user,
Ma parole est donnée, il faut que je la tienne,
Mais vostre perte est seure, à moins que de la mienne.
Adieu, pensez-y bien, toy, ma fille, dy-luy
A quels affreux périls il se livre aujourd'huy.

SCENE IV.

MEDEE, JASON, ARGONAUTES.

MEDEE.

Ces périls font legers.

JASON.

Ah, divine Princesse.

MEDEE.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse,
Vous en avez, Jason, mais peut estre après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, si jamais...

MEDEE.

Ne dy rien, téméraire,
Tu ne sçavois que trop quel choix pouvoit me plaire,
Celuy de la Toison m'a fait voir tes mépris,
Tu la veux, tu l'auras, mais apprens à quel prix.

Pour voir cette dépouille au Dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée;
Mais pour la conquérir, qui s'ose hasarder
Trouve un affreux Dragon commis à la garder.
Rien n'échape à sa veüe, & le sommeil sans force,
Fait avec sa paupière un éternel divorce.
Le combat contre luy ne te fera permis,
Qu'après deux fiers Taureaux par ta valeur soumis;
Leurs yeux sont tout de flamme, & leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la Plaine.

Va leur faire souffrir le joug, & l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon :
C'est ce qu'il te faut faire, & dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armez
Contre la même main qui les aura semez.
Tous, si-tôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie :
Je vay moy-même à tous redoubler leur furie.
Juge par là, Jason, de la gloire où tu cours,
Et cherche, où tu pourras, des bras, & du secours.

SCENE V.

JASON, PELEE, IPHITE, ORPHEE,
ARGONAUTES.

JASON.

Amis, voila l'effet de vostre impatience;
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,

L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt,
Et vous l'avez perdu, pour le vouloir trop tost.

PELEE.

L'amour vous est bien doux, & vostre espoir tranquille.
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumerait quatre avec plus de raison,
A cajoler Médée, & gagner la Toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait deut l'avoir emportée.
Mais puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

JASON.

De Médée en couroux dissipez donc les charmes,
Combatez ce Dragon, ces Taureaux, ces Gensdarmes.

IPHITE.

Les Dieux nous ont sauvez de mille autres dangers,
Et sont les mesmes Dieux, en ces bords étrangers,
Pallas nous a conduits, & Junon de nos testes
A parmy tant de mers écarté les tempestes,
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.

Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espère,
Regardez de Junon briller la messagère,
Iris nous vient du Ciel dire ses volontez.
En attendant son ordre, adorons ses bontez;
Pren ton lut, cher Orphée, & montre à la Déesse
Combien ce doux espoir charme nostre tristesse.

SCENE VI.

IRIS *est sur l'Arc en Ciel*; JUNON & PALLAS, *chacune dans son char*, JASON, ORPHEE, ARGONAUTES.

ORPHEE *chante.*

Femme, & sœur du maître des Dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'icy guidez sous tes auspices,
Pour nous voir périr en ces lieux ?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pû nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats,
Contre les Monstres, & les charmes,
C'est à toy maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage,
Les deux mêmes Divinitez
Qui vous ont garantis sur les flots irritez
Prennent votre défense en ce climat sauvage.
Icy Junon & Pallas se montrent dans leurs chars.
Les voicy toutes deux, qui de leur propre voix
Vous apprendront sous quelles loix
Le Destin vous promet cette illustre conquête :
Elles sçauront vous la faciliter,

Ecoutez leurs conseils, & tenez l'ame preste
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras, & toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verse sur la Toison;
L'Amour seul aujourd'huy peut faire ce miracle,
Et Dragon, ny Taureaux, ne vous feront obstacle,
Pourveu qu'elle s'apaise en faveur de Jason.
Preste à descendre en terre afin de l'y réduire,
J'ay pris, & le visage, & l'habit de sa sœur:
Rien ne vous peut servir, si vous n'avez son cœur,
Et si vous le gagnez, rien ne nous sçauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous secourir en ces lieux,
Junon change de forme, & va descendre en Terre,
Et pour vous protéger, Pallas remonte aux Cieux,
Où Mars, & quelques autres Dieux
Vont presser contre vous le Maître du Tonnerre.
Le Soleil, de son fils embrassant l'intérest,
Voudra faire changer l'Arrest
Qui vous laisse espérer la Toison demandée;
Mais quoy qu'il puisse faire, assurez-vous qu'enfin
L'Amour fera vostre destin,
Et vous donnera tout, s'il vous donne Médée.

*Icy tout d'un temps Iris disparoist, Pallas remonte
au Ciel, & Junon descend en Terre, en traversant
toutes deux le Théâtre, & faisant croiser
leurs chars.*

JASON.

Et bien, si mes conseils...

PELEE.

N'en parlons plus, Jason,
Cét Oracle l'emporte, & vous aviez raison.
Aimez, le Ciel l'ordonne, & c'est l'unique voye
Qu'après tant de rivaux il ouvre à nostre joye.
N'y perdons point de temps, & sans plus de sejour,
Allons sacrifier au tout-puissant Amour.

Fin du premier Acte.



DECORATION

DU SECOND ACTE.

La Rivière du Phafe, & le Païsage qu'elle traverse, succèdent à ce grand Jardin, qui disparoist tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des Rochers qui servent de rivages à ce Fleuve, & l'éloignement qui borne la vue présente aux yeux divers costaux dont cette campagne est fermée.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JASON, JUNON, *sous le visage de Chalciope.*

JUNON.

Nous pouvons à l'écart sur ces rives du Phae
Parler en secret du feu qui vous embrase.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux rêver, s'échappe du Palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière,
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière,
Mon visage a même air, ma voix a même ton,
Vous m'en voyez la taille, & l'habit, & le nom,
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisemens j'ai déjà rétabli
Presque en toute sa force, un amour affoibli.
L'horreur de vos périls que redoublent les charmes,
Dans cette âme inquiète excite mille alarmes,

Elle blasme déjà son trop d'emportement :
C'est à vous d'achever un si doux changement.
Un soupir poussé juste, en fuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant, quand luy-mesme il s'accuse,
Et qu'un secret retour le force à ressentir
De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON.

Déesse, quels encens...

JUNON.

Traitez-moy de Princesse,
Jason, & laissez là l'encens, & la Déesse,
Quand vous ferez en Grèce, il y faudra penser ;
Mais icy vos devoirs s'en doivent dispenser.
Par ce respect suprême ils m'y feroient connoître,
Laissez-y-moy passer pour ce que je feins d'estre,
Jusqu'à ce que le cœur de Médée adoucy...

JASON.

Madame, (puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainfi,)
Vos ordres me feront des loix inviolables,
J'auray pour les remplir, des soins infatigables,
Et mon amour plus fort...

JUNON.

Je sçais que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmez :
Mais cette passion est-elle en vous si forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte ?

Ne souffre-t'elle plus l'image du passé?
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé?

JASON.

Ah!

JUNON.

Vous en souspirez!

JASON.

Un reste de tendresse
M'échape encor au nom d'une belle Princesse,
Mais comme assez souvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur, ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aisément la gloire
D'abatre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON.

Peut estre elle n'est pas si loin que vous pensez.
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés,
Et n'ont pû résister à cette impatience
Dont tous les vrais Amants ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hasardée aux flots,
Elle a pris après vous la route de Colchos,
Et moy, pour empêcher que sa flame importune
Ne rompiât sur ces bords toute votre fortune,
J'ay soulevé les Vents, qui brisant son vaisseau,
Dans les flots mutinez ont ouvert son tombeau.

JASON.

Hélas!

JUNON.

N'en craignez point une funeste iffuë ;
Dans son propre Palais Neptune l'a reçeuë.
Comme il craint pour Pélée, à qui vostre retour
Doit coûter la Couronne, & peut estre le jour,
Il va tafcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renvoira plus pompeuse, & plus belle,
Rattacher vostre cœur à des liens si doux,
Ou du moins exciter des sentimens jaloux,
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périssiez, en le voulant forcer,
Ou qu'à vostre conquête il faille renoncer.
Dès son premier abord une foudaine flame
D'Absyrte à ses beautez livrera toute l'ame,
L'Amour me l'a promis, vous l'en verrez charmé ;
Mais vous ferez fans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce Dieu qui l'a sauvée,
Emporter la Toison avant son arrivée.
Vostre Amante paroît, agissez en Amant,
Qui veut en effet vaincre, & vaincre promptement.

SCENE II.

JASON, JUNON, MEDEE.

MEDEE.

Que faites-vous, ma sœur, avec ce téméraire !
Quand son orgueil m'outrage, a-t'il dequoy vous plait

Et vous a-t'il réduite à luy fervir d'appuy,
Vous qui parliez tantost, & si haut, contre luy?

JUNON.

Je suis toujours sincère, & dans l'idolatrie
Qu'en tous ces Héros Grecs je voy pour leur Patrie,
Si vostre cœur étoit encor à se donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner,
Je vous dirois encor ce que j'ay sçeu vous dire;
Mais l'amour sur tous deux a déjà trop d'empire,
Il vous aime, & je voy qu'avec les mesmes traits...

MEDEE.

Que dites-vous, ma sœur? il ne m'aima jamais;
A quelque complaisance il a pû se contraindre,
Mais s'il feignit d'aimer, il a cessé de feindre,
Et me l'a bien fait voir, en demandant au Roy,
En ma presence mesme, un autre prix que moy.

JUNON.

Ne condamnons personne, avant que de l'entendre.
Sçavez-vous les raisons dont il se peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, & je ne puis nier,
Non pas qu'elle suffise à le justifier,
Il est trop criminel, mais que du moins son crime
N'est pas du tout si noir, qu'il l'est dans vostre estime,
Et si vous la sçaviez, peut estre à vostre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuser son amour.

MEDEE.

Quoy! ce lasche tantost ne m'a pas regardée,

Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée,
Et je pourrois encor l'entendre discourir !

JASON.

Le discours fiéroit mal, à qui cherche à mourir.
J'ay mérité la mort, si j'ay pû vous déplaire,
Mais cessez contre moy d'armer vostre colère,
Vos Taureaux, vos Dragons sont icy superflus,
Dites-moy seulement que vous ne m'aimez plus,
Ces deux mots suffiront, pour réduire en poussière...

MEDEE.

Va, quand il me plaira, j'en fçais bien la manière,
Et si ma bouche encor n'en fulmine l'Arrest,
Ren graces à ma sœur, qui prend ton interest.
Par quel Art, par quel charme as-tu pû la séduire,
Elle qui ne cherchoit tantost qu'à te détruire ?
D'où vient que mon cœur mesme à demy révolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,
Et de tes actions favorable interprète
Ne te peint à mes yeux, que tel qu'il te souhaite ?
Par quelle illusion luy fais-tu cette loy ?
Serois-tu dans mon Art plus grand maistre que moy ?
Tu mets dans tous mes sens le trouble, & le divorce,
Je veux ne t'aimer plus, & n'en ay pas la force.
Achève d'ébloüir un si juste couroux,
Qu'offusquent malgré moy des sentimens trop doux ;
Car enfin, & ma sœur l'a bien pû reconnoître,
Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître,
Il va jusqu'à la haine, & toutefois, hélas,

Je te haïrois peu, si je ne t'aimois pas.
Mais parle, & si tu peux, montre quelque innocence.

JASON.

Je renonce, Madame, à toute autre défense.
Si vous m'aimez encor, & si l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce couroux,
Puisque de tous les deux sa flame est triomphante,
Le couroux est propice, & la haine obligeante.
Ouy, puisque cet amour vous parle encor pour moy,
Il ne vous permet pas de douter de ma foy,
Et pour vous faire voir mon innocence entière,
Il éclaire vos yeux de toute sa lumière,
De ses rayons divins le vif discernement
Du chef de ces Héros sépare vostre Amant.

Ces Princes qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui vostre Province alloit estre asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tous mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur Général;
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire
Ont répandu sur moy la plus brillante gloire,
Eux tous ont par ma voix demandé la Toison;
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jason,
Il ne vouloit que vous; mais pouvoit-il dédire
Ces Guerriers dont le bras a sauvé vostre Empire,
Et par une bassesse indigne de son rang
Demander pour luy seul tout le prix de leur sang?
Pouvois-je les trahir, moy qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis, tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur, à ce qu'il a d'éclat,
Joindre le nom de lasche, & le titre d'ingrat?

Auriez-vous pû m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vray, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t'il fait qu'un cœur noble, & vraiment généreux...

MEDEE.

Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sçauroit aimer feroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime.
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le Héros fasse taire l'Amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut estre j'aurois pû t'en entendre blasmer,
Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour en est cause.

JUNON.

Voyez à quoy pour vous cét amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontez de ma sœur,
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur,
Et laissez à vos Grecs, au péril de leur vie,
Chercher cette Toison si chère à leur envie.

JASON.

Quoy, les abandonner en ce pas dangereux?

MEDEE.

N'as-tu point assez fait, d'avoir parlé pour eux?

JASON.

Je suis leur Chef, Madame, & pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur teste,
J'y doy périr comme eux, s'il leur faut y périr,
Et bien-tost à leur teste on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal, pour essayer mes armes
A forcer des périls, qu'ont préparés vos charmes,
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous,
N'étoit un attentat contre vostre courroux.
Ouy, ce que nos Destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, & non pas de la mienne.
Si ce trésor par vous ne m'est point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé,
Et mon sang à vos yeux sur ce triste rivage
De vos justes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, Madame, accepter la rigueur,
Vostre nom en la bouche, & vostre image au cœur,
Et mon dernier soupir par un pur sacrifice
Sauver toute ma gloire, & vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire, en terminant mon fort,
Un respect amoureux a seul causé ma mort !
Quel heur de voir ma mort charger la Renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir...

MEDEE.

Va, ne me dy plus rien,
Je feray mon devoir comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'estre cher, si la gloire t'est chère,
Je ne trahiray point mon país, & mon père,

Le destin de l'Etat dépend de la Toison,
Et je commence enfin à connoître Jason.

Ces Paniques terreurs pour ta gloire flétrie
Nous déguisent en vain l'amour de ta Patrie,
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat
Sous ces fausses couleurs, ne fait que trop d'éclat ;
Mais s'il faut la Toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée, en contrée,
Et ne presume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en Tyran de mon cœur enflamé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des loix, à moy qui t'en doy faire,
Je reprends cette foy que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat, qui cherche à me quitter.

JASON.

Moy, vous quitter, Madame ! ah, que c'est mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître
Que nos Héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin,
Donnez-leur la Toison, qu'ils ont presque achetée,
Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, & laissez-moy l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que si le souvenir de vous avoir servie
Me réserve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner nostre séjour,
Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlants, sous les Zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées,
J'y baisera par tout les marques de vos pas.

Point pour moy de Patrie, où vous ne ferez pas,
Point pour moy...

MEDEE.

Quoy, Jafon, tu pourrois pour Médée
Etouffer de ta Grèce, & l'amour, & l'idée?

JASON.

Je le pourray, Madame, & de plus...

SCENE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MEDEE.

ABSYRTE.

Ah, mes sœurs,

Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce Fleuve mes yeux ont veu de cette roche
Comme un Trofne flotant, qui de nos bords s'approche.
Quatre Monstres marins courbent sous ce fardeau,
Quatre Nains emplumez le soutiennent sur l'eau,
Et découpant les airs par un batement d'aîles,
Luy fervent de rameurs, & de guides fidelles.
Sur cet amas brillant de Nacre, & de Coral,
Qui fillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'Opale étincelante à la Perle meflée
Renvoye un jour pompeux vers la voûte étoilée.

Les Nymphes de la Mer, les Tritons tout autour
Semblent au Dieu caché faire à l'envy leur Cour,
Et sur ces flots heureux, qui treffaillent de joye,
Par mille bonds divers ils luy tracent la voye.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites Demi-dieux.
Puisseient'ils sur ces bords arrêter ce Miracle!
Admirez avec moy ce merveilleux spectacle,
Le voila qui les fuit, voyez-le s'avancer.

JASON à Junon.

Ah, Madame.

JUNON.

Voyez sans vous embarasser.

*Icy l'on voit sortir du milieu du Phaxe le Dieu
Glaucque avec deux Tritons & deux Sirènes qui
chantent, cependant qu'une grande Conque de
Nacre, semée de branches de Coral, & de pierres
précieuses, portée par quatre Dauphins, & sou-
tenue par quatre Vents en l'air, vient insensi-
blement s'arrêter au milieu de ce mesme Fleuve.
Tandis qu'elles chantent, le devant de cette
Conque merveilleuse fond dans l'eau, & laisse
voir la Reine Hyppipile assise comme dans un
Trofne, & soudain Glaucque commande aux
Vents de s'envoler, aux Tritons, & aux Sirènes
de disparoistre, & au Fleuve de retirer une
partie de ses eaux, pour laisser prendre terre à
Hyppipile. Les Tritons, le Fleuve, les Vents,*

*et les Sirènes obéissent, et Glauque se perd luy-
mesme au fond de l'eau, si-tost qu'il a parlé.
En suite dequoy Absyrte donne la main à
Hypsipile pour sortir de cette Conque, qui
s'abysme aussi-tost dans le Fleuve.*

SCENE IV.

ABSYRTE, JUNON, MEDEE,
JASON, GLAUQUE,
SIRENES, TRITONS, HYPHIPILE.

CHANT DES SIRENES.

Telle Vénus fortit du sein de l'Onde
Pour faire régner dans le Monde
Les Jeux, & les Plaisirs, les Graces, & l'Amour,
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée, & le jour.

Objet divin, qui vas de ce rivage
Bannir ce qu'il a de sauvage,
Pour y faire régner les Graces, & l'Amour,
Telle & plus adorable encore,
Que n'est Vénus, que n'est l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYTE.

Quelle beauté, mes sœurs, dans ce Trofne enfermée
De son premier coup d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?

HYPHIPILE.

Juste Ciel, il me voit, & ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez Tritons, allez Sirènes,
Allez Vents, & rompez vos chaînes,
Neptune est satisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.
Jafon voy les bontez de ce même Neptune,
Qui pour achever ta fortune
A fauvé du naufrage, & renvoye à tes vœux
La Princeffe qui feule est digne de ta flame:
A son aspect r'allume tous tes feux,
Et pour répondre aux fiens ren-luy toute ton ame.
Et toy qui jusques à Colchos
Dois à tant de beautez un affeuré passage,
Fleuve, pour un moment retire un peu tes flots,
Et laisse approcher ton rivage.

ABSYTE.

Princeffe, en qui du Ciel les merveilleux efforts
Se font plus d'animer fes plus rares trefors,
Souffrez qu'au nom du Roy dont je tiens la naiffance
Je vous offre en ces lieux une entière puiffance,

Régnez dans fes Etats, régnez dans fon Palais,
Et pour premier hommage à vos divins attraits...

HYPHIPILE.

Faites moins d'honneur, Prince, à mon peu de mérite.
Je ne cherche en ces lieux, qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Jafon, vous pallifiez !
Dites-moy pour le moins fi vous me connoiffez.

JASON.

Je fçais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile,
Mais icy...

HYPHIPILE.

Qui vous rend de la forte immobile ?
Ne fuis-je plus la mefme arrivant à Colchos ?

JASON.

Ouy, mais je n'y fuis pas le mefme qu'à Lemnos.

HYPHIPILE.

Dieux, que viens-je d'oïr ?

JASON.

J'ay d'autres yeux, Madame,
Voyez cette Princeffe, elle a toute mon ame,

Et pour vous épargner les discours superflus,
Icy je ne connois, & ne voy rien de plus.

HYPsipILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et s'il commence ainfi, quelle fera la fuite?

MEDEE.

Non, non, Madame, non, je ne veux rien d'autrui,
Reprenez vofre Amant, je vous laiffe avec luy.
Ne m'offre plus un cœur dont une autre eft maitrefle.
Volage, & reçoy mieux cette grande Princeffe.
Adieu, des yeux fi beaux valent bien la Toifon.

JASON à Junon.

Ah, Madame, voyez qu'avec peu de raifon...

JUNON.

Suivez fans perdre temps, je fçauray vous rejoindre.
Madame, on vous trahit, mais vofre heur n'eft pas moins.
Mon frère qui s'aprefte à vous conduire au Roy
N'a pas moins de mérite, & tiendra mieux fa foy.
Si je le connoy bien, vous avez qui vous venge,
Et fi vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Je vous laiffe en réfoudre, & prens quelques momens
Pour rétablir le calme entre ces deux Amants.

SCENE V.

ABSYRTE, HYPHIPILE.

ABSYRTE.

Madame, si j'ofois dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secretees,
Si j'ofois faire voir à ces divins Tyrans
Ce qu'ont déjà soumis de si doux conquérants,
Je mettrois à vos pieds le Trosne & la Couronne,
Où le Ciel me destine, & que le sang me donne.
Mais puisque vos douleurs font taire mes desirs,
Ne vous offencez pas du moins de mes souspirs,
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPHIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine crüeile,
Où je cherche un Amant, de voir un infidelle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas
De faire une conquête, où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, & que vostre personne
N'eust dequoy me toucher plus que vostre Couronne :
Le Ciel me donne un Scéptre en des climats plus doux,

Et de tous vos Etats je ne voudrois que vous.
Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime,
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, vostre presence imprime
Quand l'Univers entier vous connoistroit pour Roy,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moy?

ABSYRTE.

Vous y ferez, Madame, & pourrez toute chose.
Le change de Jason déjà vous y dispose,
Et pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit malgré vous vous rendra vostre cœur.
D'un si volage Amant que pourriez-vous attendre?

HYPISIPILE.

L'inconstance me l'oste, elle peut me le rendre.

ABSYRTE.

Quoy, vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos loix.
En devenant perfide, une seconde fois?

HYPISIPILE.

Prince, vous sçavez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir malgré luy dans nos fers retombé
Echaper à l'objet qui nous l'a desrobé,
Et fur une rivale, & confuse, & trompée
Reffaîsir avec gloire une place usurpée.
Si le Ciel en couroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je serviray d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flame inutile,

Aimez en d'autres lieux, & plaignez Hypsipile,
Et s'il vous reste encor quelque bonté pour moy,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du Roy.

ABSYRTE.

Vostre plainte, Madame, auroit pour toute issue
Un nouveau déplaisir de la voir mal reçeuë,
Le Roy le veut pour gendre, & ma sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra justice, un Roy la doit à tous,
Et qui la sacrifie aux tendresses de père,
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foy,
De me forcer d'agir contre ma sœur, & moy !
Mais n'importe, le temps & quelque heureux service
Pourront à mon amour vous rendre plus propice ;
Tandis, souvenez-vous que, jusqu'à se trahir,
Ce Prince malheureux cherche à vous obéir.

Fin du second Acte.



DECORATION

DU TROISIÈME ACTE.

Nos Théâtres n'ont encor rien fait paroître de si brillant, que le Palais du Roy Aëte, qui sert de Décoration à cét Aëte. On y voit de chaque costé deux rangs de colonnes de Jaspe, torses, & environnées de pampres d'or à grands feüillages, champ-tournées & découpées à jour, au milieu desquelles sont des Statuës d'or à l'Antique de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches, & les chapiteaux sont pareillement d'or, & portent pour finissemens des vases de porcelaines d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases & les pedestaux sont enrichis de basses tailles, où sont peintes diverses Fables de l'Antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le mesme ordre, fait la face du Théâtre, & est suivy de cinq ou six autres de mesme manière, qui forment par le moyen de ces colonnes comme cinq galeries, où la veuë s'enfonçant découvre ce mesme jardin de Cyprès qui a paru au premier Aëte.

II. DECORATION

DU TROISIÈME ACTE.

Ce Palais doré se change en un Palais d'horreur, si-tost que Médée a donné un coup de baguette. Tout

ce qu'il y a d'épouventable en la Nature y sert de Termes. L'Elephant, le Rhinocerot, le Lion, l'Once, les Tigres, les Leopards, les Pantheres, les Dragons, les Serpens, tous avec leurs Antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçants. Une grotte obscure borne la veüe, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la Perspective. Quatre Monstres aislez, & quatre rampants enferment Hyppipile, & semblent prêts à la devorer.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AËTE, JASON.

AËTE.

Je vous devois assez, pour vous donner Médée,
Jason, & si tantost vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il faison au jour d'une conquête,
Qui doit faire tomber mon Trosne, ou vostre teste,
Et vous puis-je accepter pour gendre, & vous chérir,
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre, ou périr
Prétendre à la Toison par l'Hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille,
Et si vous abusez de ce que j'ay promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, & le serment me lie,
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,

Après avoir perdu ce Roy que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez :
Hypsipile vous aime, elle est Reine, elle est belle,
Fuyez nostre vengeance, & réglez avec elle.

JASON.

Quoy, parler de vengeance, & d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous !
Vous presumer perdu sur la foy d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément vostre ame trop crédule,
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le Ciel avoit écrit tout vostre sort fatal ?
Ce que l'Ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.
Me donner la Princesse, & pour dot la Toison,
Ce n'est que l'asseurer dedans vostre maison,
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême,
Je deviendray soudain une part de vous-mesme,
Et que ce mesme bras, qui vous a pû sauver,
Sera toujours armé pour vous la conserver.

AËTE.

Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.
Nos esprits sont plus lourds que ceux de vostre Grèce,
Mais j'ay d'assez bons yeux, dans un si juste effroy,
Pour démêler sans peine un gendre d'avec moy,
Je sçais que l'union d'un époux à ma fille
De mon sang & du sien forme une autre famille,
Et que si de moy-mesme elle fait quelque part,
Cette part de moy-mesme a ses destins à part.

Ce que l'Ombre a prédit se fait assez entendre,
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre,
Ce seroit un honneur qui ne vous plairoit pas,
Puisque la Toison seule a pour vous des appas,
Et que si mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON.

C'est faire trop d'outrage à mon cœur enflamé,
Dès l'abord je la vy, dès l'abord je l'aimay,
Et mon amour n'est pas un amour Politique,
Que le besoin colore, & que la crainte explique.
Mais n'ayant que moy-mesme à vous parler pour moy,
Je n'osois espérer d'estre écouté d'un Roy,
Ny que sur ma parole il me creust de naissance,
A porter mes desirs jusqu'à son alliance.
Maintenant qu'une Reine a fait voir que mon sang
N'est pas fort au dessous de cet illustre rang,
Qu'un refus de son Scéptre, après vostre victoire,
Montre qu'on peut m'aimer, sans hazarder sa gloire,
J'ose, un peu moins timide, offrir avec ma foy,
Ce que veut une Reine, à la fille d'un Roy.

AËTE.

Et cette mesme Reine est un exemple illustre,
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où la réduit vostre fidélité
Nous instruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous seroit fort assurée
Sur les gages douteux d'une foy parjurée.

Ce Trofne refusé, dont vous faites le vain,
Nous doit donner à tous horreur de vostre main.
Il ne faut pas ainfi se jouër des Couronnes,
On doit toujourns respect au Scéptre, à nos personnes :
Mépriser cette Reine en presence d'un Roy,
C'est manquer de prudence, aussi-bien que de foy.
Le Ciel nous unit tous en ce grand caractère,
Je ne puis estre Roy, sans estre aussi son frère,
Et si vous étiez né mon Sujet, ou mon fils,
J'aurois déjà puni l'orgueil d'un tel mépris,
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voila, pensez bien que tel est vostre sort,
Que vous n'avez qu'un choïs, Hypsipile ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la Toïson conquise,
Mais je ne doy pas craindre en ces périls nouveaux
Que vostre vie échape aux feux de nos Taureaux.

SCENE II.

AËTE, HYPISPILE, JASON.

AËTE.

Madame, j'ay parlé, mais toutes mes paroles
Ne sont auprès de luy, que des discours frivoles,
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux,
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.

Arrachez-luy du fein cette funeste envie,
Qui dans ce même jour luy va coûter la vie ;
Je vous devray beaucoup, si vous touchez son cœur,
Jusques à le sauver de sa propre fureur,
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais fort, c'est épargner nos larmes.

SCENE III.

HYPHIPILE, JASON.

HYPHIPILE.

Et bien, Jason, la mort a-t'elle de tels biens,
Qu'elle soit plus aimable, à vos yeux, que les miens,
Et sa douceur pour vous feroit-elle moins pure,
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure ?
Ouy, ce glorieux titre est si doux à porter,
Que de tout vostre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succède à l'amitié passée
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée ;
Pour mieux punir ce cœur d'avoir sçu vous chérir,
Il faut vous voir ensemble, & changer, & périr,
Il faut que le tourment d'estre trop tost vengée
Se mesle aux déplaisirs de me voir outragée,
Que l'amour au dépit ne cédant qu'à moitié,
Si-tôt qu'il est banny, rentre par la pitié,

Et que ce même feu, que je devrois éteindre,
M'oblige à vous haïr, & me force à vous plaindre.

Je ne t'empêche pas, volage, de changer,
Mais du moins en changeant laisse-moy me venger.
C'est estre trop cruel, c'est trop croistre l'offence,
Que m'oster à la fois ton cœur, & ma vengeance,
Le supplice où tu cours, la va trop tost finir,
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir,
Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,
S'il n'est de mon souhait, & le choisis, & l'ouvrage.

Hélas, si tu pouvois le laisser à mon choisis,
Ton supplice, il feroit de rentrer sous mes loix,
De m'attacher à toy d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le Sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé,
J'ay déjà, si tu veux, oublié le passé :
Mais qu'inutilement je me montre si bonne,
Quand tu cours à la mort, de peur qu'on te pardonne ?
Quoy, tu ne répons rien, & mes plaintes en l'air
N'ont rien d'assez puissant, pour te faire parler ?

J A S O N .

Que voulez-vous, Madame, icy que je vous die ?
Je ne connoy que trop quelle est ma perfidie,
Et l'état où je suis ne sçauroit consentir
Que j'en fasse une excuse, ou montre un repentir,
Après ce que j'ay fait, après ce qui se passe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaise grace.
Laissez dans le silence un coupable obstiné,
Qui se plaît dans son crime, & n'en est point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, & non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juste colère :
Parle, pour m'arracher ces tendres sentimens,
Que l'Amour enracine au cœur des vrais Amants ;
Repasse mes bontez, & tes ingrattitudes,
Joins-y, si tu le peux, des coups encor plus rudes,
Ce fera m'obliger, ce fera m'obéïr,
Je te devray beaucoup, si je te puis haïr,
Et si de tes forfaits la peinture étenduë
Ne laisse plus flotter ma haine suspenduë.

JASON.

Que diray-je après tout, que ce que vous sçavez ?
Madame, rendez-vous ce que vous devez.
Il n'est pas glorieux pour une grande Reine
De montrer de l'amour, & de voir de la haine,
Et le sêxe, & le rang se doivent souvenir
Qu'il leur sied bien d'attendre, & non de prévenir,
Et que c'est profaner la Dignité suprême
Que de luy laisser dire, *On me trahit, & j'aime.*

HYPSIPILE.

Je le puis dire, ingrat, sans blesser mon devoir,
C'est mon époux en toy que le Ciel me fait voir,
Du moins si la parole, & reçuë, & donnée,
A des nœuds assez forts pour faire un Hyménée.
Ressouvien-t'en, volage, & des chastes douceurs
Qu'un mutüel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissay partir, afin que ta conquête

Remist sous mon Empire une plus digne teste,
Et qu'une Reine eust droit d'honorer de son choix
Un Héros que son bras eust fait égal aux Rois.
J'attendois ton retour, pour pouvoir avec gloire,
Récompenser ta flame, & payer ta victoire,
Et quand jusques icy je t'apporte ma foy,
Je trouve en arrivant, que tu n'es plus à moy.
Hélas! je ne craignois que tes beautés de Grèce,
Et je voy qu'une Scythe a rompu ta promesse,
Et qu'un climat barbare a des traits assez doux,
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux.
Mais dy-moy, ta Médée est-elle si parfaite?
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé j'en fais juges tes yeux.
Tu souspires en vain, il faut t'expliquer mieux,
Ce soupir échapé me dit bien quelque chose,
Toute autre l'entendrait, mais sans toy je ne l'ose.
Parle donc, & sans feinte, où porte-t'il ta foy?
Va-t'il vers ma rivale, ou revient'il vers moy?

JASON.

Osez autant qu'une autre, entendez-le, Madame,
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame,
Et concevez par là jusqu'où vont mes malheurs,
De souspirer pour vous, & de prétendre ailleurs.
Il me faut la Toison, il y va de la vie
De tous ces Demi-Dieux que brule mesme envie,
Il y va de ma gloire, & j'ay beau souspirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joye,

Mais pour sortir d'icy je n'ay que cette voye,
Et le mesme interest qui vous fit consentir,
Malgré tout vostre amour, à me laisser partir,
Le mesme me desrobe icy vostre Couronne ;
Pour faire ma conqueste, il faut que je me donne,
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en esclave, & me vende à ce prix.
Voila ce que mon cœur vous dit quand il souspire.
Ne me condamnez plus, Madame, à le redire,
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, & redoublent les miens.
Et cét aveu d'un crime, où le destin m'attache,
Grossit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis vostre presence, & j'évite vos yeux.
L'Amour vous montre aux miens toujours charmante & b
Chaque moment allume une flame nouvelle ;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers desirs,
De mon change forcé fait tous les déplaisirs,
Et dans l'affreux supplice où me tient vostre veuë,
Chaque coup d'œil me perçe, & chaque instant me tue
Vos bontez n'ont pour moy que des traits rigoureux,
Plus je me vois aimé, plus je suis malheureux ;
Plus vous me faites voir d'amour, & de mérite,
Plus vous haussez le prix des tresors que je quitte,
Et l'excès de ma perte allume une fureur,
Qui me donne moy-mesme à moy-mesme en horreur.
Laissez-moy m'affranchir de la secrete rage,
D'estre en dépit de moy déloyal, & volage,
Et puisqu'icy le Ciel vous offre un autre époux,
D'un rang pareil au vostre, & plus digne de vous,

Ne vous obstinez point à gésner une vie,
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie,
Oubliez un ingrat, qui jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroît, ne vous oubliera pas,
Apprenez à quitter un lasche qui vous quitte.

HYPsipILE.

Tu te confesses lasche, & veux que je t'imité,
Et quand tu fais effort pour te justifier,
Tu veux que je t'oublie, & ne peux m'oublier !
Je voy ton artifice, & ce que tu médites.
Tu veux me conserver alors que tu me quittes,
Et par les attentats d'un flateur entretien
Me desrober ton cœur, & retenir le mien :
Tu veux que je te perde, & que je te regrette,
Que j'approuve, en pleurant, la perte que j'ay faite,
Que je t'estime, & t'aime avec ta lascheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.

Le Ciel l'ordonne ainsi, ton change est légitime,
Ton innocence est seure au milieu de ton crime,
Et quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.

Repren, reprend, Jason, tes premières rudesses,
Leur coup m'est bien plus doux, que tes fausses tendresses,
Tes remords impuissants aigrissent mes douleurs,
Ne me ren point ton cœur, quand tu te vendis ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lasche & barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare,
Et c'est faire un hommage, & ridicule, & vain,
De présenter le cœur, & retirer la main.

JASON.

L'un & l'autre est à vous, si...

HYPSIPILE.

N'achève pas, traître,
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître,
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'icy.
La Toison emportée, il agira, Madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame,
Sinon... Mais, Dieux, que voy-je? O Ciel, je suis perdu.
Si j'ay tant de malheur qu'elle m'aye entendu.

SCENE IV.

MEDEE, HYPSIPILE.

MEDEE.

Vous l'avez veu, Madame, êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MEDEE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit,
Mais j'ignore après tout s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPHIPILE.

Vous pouvez donc, Madame, ignorer quelque chose ?

MEDEE.

Je sçais que, s'il me fuit, vous en êtes la cause.

HYPHIPILE.

Moy, je n'en sçais pas tant, mais j'avouë entre nous,
Que s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MEDEE.

Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

HYPHIPILE.

Je n'ay que des attraits, & vous avez des charmes.

MEDEE.

C'est beaucoup en amour, que de sçavoir charmer.

HYPHIPILE.

Et c'est beaucoup aussi, que de se faire aimer.

MEDEE.

Si vous en avez l'Art, j'ay celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'estre aimée, on peut se faire craindre.

MEDEE.

Il vous aima jadis?

HYPSIPILE.

Peut estre il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la Toison d'Or.

MEDEE.

Du moins quand je voudray flater son espérance,
Il sçaura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en voy la différence assez grande à Colchos,
Mais elle feroit autre, & plus grande, à Lemnos :
Les lieux aident au choïs, & peut estre qu'en Grèce
Quelque troisiéme objet surprendroit sa tendresse.

MEDEE.

J'apprehende assez peu qu'il me manque de foy.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite, & plus belle que moy,
Tant qu'il aura des yeux, vous n'avez rien à craindre.

MEDEE.

J'allume peu de feux, qu'un autre puisse éteindre.

Et puisqu'il me promet un cœur ferme, & constant...

HYPHIPILE.

Autrefois à Lemnos, il m'en promet autant.

MEDEE.

D'un Amant qui s'en va, dequoy fert la parole?

HYPHIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon Isle il n'osoit démentir...

MEDEE.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

HYPHIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelqu'autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MEDEE.

Les captifs mal gardez ont droit de nous quitter.

HYPHIPILE.

J'avois quelque mérite, & n'ay pû l'arrêter.

MEDEE.

J'en ay peu, mais enfin, s'il fait plus que le vostre?

HYPSIPILE.

Vous avez lieu de croire en valoir bien un autre:
Mais prenez moins d'appuy sur un cœur usurpé,
Il peut vous échaper, puisqu'il m'est échapé.

MEDEE.

Vostre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut sur le passé former ses conjectures.

MEDEE.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde, espoir, ny peur.

HYPSIPILE.

Si j'ay conçu pour vous des craintes mal fondées...

MEDEE.

Laiſſons faire Jason, & gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec sincérité je doy vous avoüer,
Que j'ay quelque fujet encor de m'en louer.

MEDEE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon empire,
Et que quand jusqu'à moy j'ay permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPISIPILE.

A vous dire le vray cette hauteur m'étonne.
Je suis Reine, Madame, & les fronts couronnez...

MEDEE.

Et moy, je suis Médée, & vous m'importunez.

HYPISIPILE.

Cét indigne mépris que de mon rang vous faites...

MEDEE.

Connoissez-moy, Madame, & voyez où vous êtes.
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer,
Adieu, souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'estre aimée, on peut se faire craindre.

*Ce Palais doré se change en un Palais d'horreur,
si-tost que Médée a dit le premier de ces cinq
derniers Vers.*

SCENE V.

H Y P S I P I L E.

Que voy-je ? où suis-je ? ô Dieux ! quels abîmes ouverts
Exhalent jusqu'à moy les vapeurs des Enfers !
Que d'yeux étincelants, sous d'horribles paupières,
Mettent au jour qui fuit d'effroyables lumières !
O toy qui crois par là te faire redouter,
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flater.
Tu perds de ton grand Art la force, ou l'imposture,
A t'armer contre moy de toute la Nature.
L'amour au desespoir ne peut craindre la mort,
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, Monstres, hâtez votre approche fatale.
Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale !
Cette honte est pour moy pire que le trépas,
Je ne veux plus mourir, Monstres, n'avancez pas.

UNE VOIX *derrière le Théâtre.*

Monstres, n'avancez pas, une Reine l'ordonne,
Respectez ses appas,
Suivez les loix qu'elle vous donne,
Monstres, n'avancez pas.

Les Monstres s'arrêtent si-tôt que cette voix chante.

HYPSIPILE.

Quel favorable Echo, pendant que je souspire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire,
Et d'où vient que frapez par ces divins accents
Ces Monstres tout à coup deviennent impuissants?

LA VOIX.

C'est l'Amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur,
N'y mets donc point d'obstacle,
Aime qui t'aime, & donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau ! cét amas de nûages
Vient-il dessus ma teste éclater en orages ?
Vous qui nous gouvernez, Dieux, quel est vostre but ?
M'annoncez-vous par là ma perte, ou mon salut ?
Le nûage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre,
Et je voy... Mais, ô Dieux, qu'est-ce que j'y découvre ?
Seroit-ce bien le Prince ?

*Un nûage descend jusqu'à terre, & s'y séparant
en deux moitiex qui se perdent chacune de son
costé, il laisse sur le Théâtre le Prince Absyrte.*

SCENE VI.

ABSYRTE, HYPSPILE.

ABSYRTE.

Ouy, Madame, c'est luy
Dont l'amour vous apporte un ferme, & seur appuy,
Le mesme qui pour vous, courant à son supplice,
Contre un ingrat trop cher, a demandé justice,
Le mesme vient encor dissiper vostre peur.
J'ay parlé contre moy, j'agis contre ma sœur,
Et si-tost que je voy quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connoy plus, je cesse d'estre frère.
Monstres, disparoissez, fuyez de ces beaux yeux,
Que vous avez en vain obsédez en ces lieux.

*Tous les Monstres s'envolent ou fondent sous terre,
& Absyrte continuë.*

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes.
Pour détruire le reste il faudroit d'autres charmes,
Contre ceux qu'on pressoit de vous faire périr,
Je n'avois que les Airs, par où vous secourir,
Et d'un Art tout-puissant les forces inconnuës
Ne me laissoient ouvert que le milieu des Nuës :
Mais le mien, quoy que moindre, a pleine autorité
De nous faire sortir d'un séjour enchanté.
Allons, Madame.

HYPHIPILE.

Allons, Prince trop magnanime,
Prince digne en effet de toute mon estime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus, pour des vœux si constants?
Et ne pourray-je...

HYPHIPILE.

Allons, & laissez faire au temps.

Fin du troisième Acte.



DECORATION

DU QUATRIÈME ACTE.

Ce Théâtre horrible fait place à un plus agreable. C'est le desert, où Médée a de coûtume de se retirer, pour faire ses enchantemens. Il est tout de Rochers, qui laissent sortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes & quelques arbres moitié verds, & moitié secs. Ces Rochers sont d'une pierre blanche & luisante, de sorte que comme l'autre Théâtre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, MEDEE.

MEDEE.

Qui donne cette audace à vostre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moy, les Ombres, & les Dieux,
Et qu'étant par mon Art consacrez au silence,
Aucun ne peut sans crime y mesler sa presence?

ABSYRTE.

De vos bontez, ma sœur, c'est sans doute abuser,
Mais l'ardeur d'un Amant a droit de tout oser.
C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où vostre Art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme, à détacher un cœur,
A desrober une ame à son premier vainqueur.

MEDEE.

Hélas, cét Art, mon frère, impuissant sur les ames,
Ne sçait que c'est d'éteindre, ou d'allumer des flames,
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y sçauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroy vous est-il inutile?
Après ce stratagème entre nous concerté,
Elle vous croit devoir, & vie, & liberté,
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cét effroy ne vous flate.

ABSYTE.

Elle croit qu'en vostre Art aussi sçavant que vous,
Je prens plaisir pour elle à rabatre vos coups,
Et sans rien soupçonner de tout nostre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service,
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du costé de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MEDEE.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la Toison dorée,
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort,
C'est se livrer soy-mesme & courir à la mort.
Ouy, mon frère, prenez un esprit plus tranquille,
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile,
Et croyez...

ABSYTE.

Ah, ma sœur, ce seroit me trahir,

Que de perdre Jason, fans le faire haïr.
L'ame de cette Reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputerait sa perte,
Et m'envelopperoit dans le juste couroux
Qu'elle auroit pour le Roy, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse,
Qu'on regarde sa mort, comme un digne supplice.
Non que je la souhaite, il s'est veu trop aimé
Pour n'en presumer pas vostre esprit alarmé;
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en vostre ame
Les sentimens qu'y laisse une si belle flame :
Arrêtez seulement ce Héros sous vos loix,
Et disposez fans moy du reste à vostre chois.
S'il doit mourir, qu'il meure en Amant infidelle,
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle,
Et qu'on n'aye aucun lieu, dans l'un, ny l'autre sort,
Ny de l'aimer vivant, ny de le plaindre mort.
C'est ce que je demande à cette amitié pure,
Qu'avec le jour pour moy vous donna la Nature.

MEDEE.

Puis-je m'en faire aimer fans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur sans foy me souffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire
Qu'à ce trefor fatal dont dépend vostre Empire?
Ou si par nos Taureaux il se fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?

ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime :

Et quant à ces périls pour nostre Diadème,
Je ne suis pas de ceux, dont le crédule esprit
S'attache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.
Je sçais qu'on n'entend point de telles Prophéties,
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies,
Et que, quoy qu'il en soit, le Scéptre de Lemnos
A dequoy réparer la perte de Colchos.
Ces climats desolez, où mesme la Nature
Ne tient que de vostre Art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont, ny roses, ny lis,
Dont par vostre sçavoir ils ne soient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes Isles,
Où mes maux trouveroient de glorieux aziles?
Tomber à bas d'un Trofne est un sort rigoureux,
Mais quitter l'un pour l'autre, est un échange heureux.

MEDEE.

Un Amant tel que vous, pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit sans remords d'air, & de Diadème...
Comme j'ay d'autres yeux, j'ay d'autres sentimens,
Et ne me régle pas sur vos attachemens.

Envoyez-moy ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir au doux succès d'une flame si belle.
Mefnager cependant un si cher interest,
Faites effort à plaire, autant comme on vous plaist :
Pour Jason, je sçauray de sorte m'y conduire,
Que soit qu'il vive, ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez sans perdre temps, & laissez-moy resver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCENE II.

MEDEE.

Tranquille & vaste folitude,
 Qu'à vostre calme heureux j'ose en vain recourir,
 Et que la resverie est mal propre à guérir
 D'une peine qui plaist la flateuse habitude!
 J'en viens souspirer seule au pied de vos Rochers,
 Et j'y porte avec moy dans mes vœux les plus chers
 Mes ennemis les plus à craindre :
 Plus je croy les dompter, plus je leur obéis,
 Ma flame s'en redouble, & plus je veux l'éteindre,
 Plus moy-mesme je m'y trahis.

C'est en vain que toute alarmée
 J'envisage à quels maux expose un inconstant,
 L'amour tremble à regret dans mon esprit flotant,
 Et timide à l'aimer, je meurs d'en estre aimée.
 Ainsi j'adore, & crains son manquement de foy,
 Je m'offre, & me refuse à ce que je prévoiy,
 Son change me plaist, & m'étonne :
 Dans l'espoir le plus doux, j'ay tout à soupçonner,
 Et bien que tout mon cœur obstinément se donne,
 Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune,
 Est-il temps de parler, quand mon cœur s'est donné?

Du bien que tu luy veux, ce lasche est si gesné,
Que ton meilleur avis luy tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ses desirs mutins
Anime leur révolte, & le livre aux destins,
Contre qui tu prens sa défense :
Ton effort odieux ne sert qu'à les hastier,
Et ton crüel secours luy porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire,
Donne encor quelques loix, à qui te fait la loy,
Tyrannise un Tyran qui triomphe de toy,
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
S'il est vray que l'Amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cét insolent vainqueur,
Defrobe-luy tout mon visage :
Et si mon ame cède à mes feux trop ardens,
Sauve tout le dehors du honteux esclavage,
Qui t'enlève tout le dedans.

SCENE III.

JUNON, MEDEE.

MEDEE.

L'avez-vous veu, ma sœur, cét Amant infidelle ?
Que répond-il aux pleurs d'une Reine si belle ?

Souffre-t'il par pitié qu'ils en fassent un Roy ?
A-t'il encor le front de vous parler de moy ?
Croit-il qu'un tel exemple ait sçeu si peu m'instruire,
Qu'il luy laisse encor lieu de me pouvoir séduire ?

JUNON.

Moderez ces chaleurs de vostre esprit jaloux,
Prenez des sentimens plus justes, & plus doux,
Et sans vous emporter, souffrez que je vous die...

MEDEE.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie,
Et que ce qu'il fait voir de tendresse & d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour ?
Un volage, ma sœur, a beau faire, & beau dire,
On peut toujours douter pour qui son cœur souspire,
Sa flame à tous momens peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois, peut changer tous les jours.
Vous qui vous préparez à prendre sa défense,
Sçavez-vous après tout, s'il m'aime, ou s'il m'offense ?
Lisez-vous dans son cœur, pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ay de ces feux l'apparence, ou l'effet ?

JUNON.

Quoy, vous vous offencez d'Hypsipile quittée !
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée !
Vous son plus cher objet ! vous de qui hautement
En sa prefence mesme il s'est nommé l'Amant !
C'est mal vous acquiter de la reconnoissance
Qu'une autre croiroit deuë à cette préférence,
Voyez mieux qu'un Héros si grand, si renommé,

Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.

En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux, qui vous soit comparable,
Un cœur, qu'un autre objet ne peut vous disputer,
Vous porte peu de gloire, à se laisser dompter.
Mais Hypsipile est belle, & joint au Diadème
Un amour assez fort, pour mériter qu'on l'aime;
Et quand malgré son Trofne, & malgré sa beauté,
Et malgré son amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire ?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur, qu'Hypsipile avoit pris ?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage,
Qu'une autre luy demande avec tant d'avantage ?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir estre ingrate, & l'estre avec éclat ?
Si c'est vostre dessein en faisant la cruelle,
D'obliger ce Héros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un succès assez prompt ;
Sinon...

MEDEE.

Plûtôt la mort qu'un si honteux affront,
Je ne souffriray point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enlève ce cœur, que j'ay veu mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser,
Quand je l'ay veu, pour moy, tantôt la mépriser,
Qu'à ses yeux, sans nous mettre un moment en balance,
Il m'a si hautement donné la préférence,
J'ay senty des transports, que mon esprit discret,

Par un foudain Adieu, n'a cachez qu'à regret.
Je ne croiray jamais qu'il soit douceur égale
A celle de se voir immoler sa rivale,
Qu'il soit pareille joye, & je mourrois, ma sœur,
S'il falloit qu'à son tour elle eust mesme douceur.

JUNON.

Quoy, pour vous cette honte est un malheur extrême?
Ah, vous l'aimez encor.

MEDEE.

Non, mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un si mortel ennuy,
Le conserver à moy, sans me donner à luy,
L'arrêter sous mes loix, jusqu'à ce qu'Hypsipile
Luy rende de son cœur la conquête inutile,
Et que le Prince Absyrte, ayant reçu sa foy,
L'ait mise hors d'état de triompher de moy.
Lors par un juste exil punissant l'infidelle,
Je n'auray plus de peur qu'il me traite comme elle,
Et je sçauray sur luy nous venger toutes deux,
Si-tost qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

JUNON.

Vous vous promettez plus, que vous ne voudrez faire,
Et vous n'en croirez pas toute cette colère.

MEDEE.

Je feray plus encor, que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma sœur, quitter ses interests.

JUNON.

Quelques chers qu'ils me soient, je veux bien m'y contraindre
Et pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre,
Le voila qui paroît, je vous laisse avec luy.
Vous me appellerez, s'il a besoin d'appuy.

SCENE IV.

JASON, MEDEE.

MEDEE.

Etes-vous prest, Jason, d'entrer dans la carrière?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos Taureaux, pour tracer des fillons,
D'où naistront contre vous de soudains bataillons?
Pour dompter ces Taureaux, & vaincre ces Gensdarmes
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel est vostre soucy,
Mais si vous la cherchez, elle n'est pas icy;
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez vostre peine,
Mon frère vous pourroit enlever cette Reine.
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un Rival s'efforce de gagner,
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence
A ce qui peut entr'eux naistre d'intelligence.
Mais j'ay tort, je l'avouë, & je raisonne mal.
Vous êtes trop aimé, pour craindre un tel Rival,

Vous n'avez qu'à paroître, & fans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de service.

J A S O N.

Qu'un fi cruel reproche à mon cœur feroit doux,
S'il avoit pû partir d'un sentiment jaloux,
Et fi par cette injuste, & douteuse colère
Je pouvois m'asseurer de ne vous pas déplaire !
Sans raifon toutefois j'ose m'en défier,
Il ne me faut que vous pour me justifier.
Vous avez trop bien veu l'effet de vos mérites,
Pour garder un foupçon de ce que vous me dites,
Et du change nouveau, que vous me supposez,
Vous me défendez mieux, que vous ne m'accusez.

Si vous avez pour moy veu l'amour d'Hypfipile,
Vous n'avez pas moins veu fa constance inutile,
Que fes plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous aye immolé,
Que toute fa beauté rehausse voftre gloire,
Et que fon Scéptre mefme enfle voftre victoire.
Ce font des veritez que vous vous dites mieux,
Et j'ay tort de parler, où vous avez des yeux.

M E D E E.

Ouy, j'ay des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penfes,
Et voy jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.

Hypfipile à ma veuë a reçu des mépris,
Mais quand je n'y fuis plus, qu'est-ce que tu luy dis ?
Explique, explique encor ce fouspir tout de flame,
Qui vers ce cher objet pouffoit toute ton ame,
Et fay-moy concevoir jusqu'où vont tes malheurs

De fouspirer pour elle, & de prétendre ailleurs.
Redy-moy les raisons dont tu l'as apaisée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as autorisée,
Qu'il te faut la Toison, pour revoir tes parens,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Je tenois cher le don d'une amour si parfaite,
Mais puisque tu te vends, va chercher qui t'achète,
Perfide, & porte ailleurs cette vénale foy,
Qu'obtiendrait ma Rivale à mesme prix que moy.
Il est, il est encor des ames toutes prestes
A recevoir mes loix, & grossir mes conquestes,
Il est encor des Rois dont je fais le desir,
Et si parmy tes Grecs il me plaist de choisir,
Il en est d'attachez à ma seule personne,
Qui n'ont jamais sçeu l'Art d'estre à qui plus leur donn
Qui trop contents d'un cœur, dont tu fais peu de cas,
Méritent la Toison qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toy mon ame, hélas trop enflammée,
Auroit pû te donner, si tu m'avois aimée.

JASON.

Ah, si le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, Madame, estre dû qu'à Jason ?
Ce refus surprenant que vous m'avez veu faire,
D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.
Le Trosne, qu'à vos yeux j'ay traité de mépris,
En seroit pour tout autre un assez digne prix,
Et rejeter pour vous l'offre d'un Diadème,
Si ce n'est vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défens point d'une civilité,
Que du bandeau Royal vouloit la Majesté;

Abandonnant pour vous une Reine si belle,
J'ay poussé par pitié quelques soursirs vers elle,
J'ay voulu qu'elle eust lieu de se dire en secret
Que je change par force, & la quitte à regret,
Que satisfaite ainsi de son propre mérite
Elle se consolast de tout ce qui l'irrite,
Et que l'appas flateur de cette illusion
La vengeast un moment de sa confusion.
Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles?
Des paroles enfin ne sont que des paroles,
Et quiconque possède un cœur comme le mien,
Doit se mettre au dessus d'un pareil entretien.

Je n'examine point après vostre menace
Quelle foule d'Amants brigue chez vous ma place,
Cent Rois, si vous voulez, vous consacrent leurs vœux,
Je le croy, mais aussi je suis Roy, si je veux,
Et je n'avance rien touchant le Diadème,
Dont il faille chercher de témoins que vous-mesme.
Si par le choix d'un Roy vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir,
Et si je me bannis par là de ma Patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place au lieu de s'alarmer...

MEDEE.

Et bien, je t'aimeray s'il ne faut que t'aimer.
Malgré tous ces Héros, malgré tous ces Monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont, & de cœur, & de foy,
Je te préfère à tous si tu ne veux que moy.
Fay voir en renonçant à ta chère Patrie

Qu'un exil avec moy peut faire aimer la vie,
Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Ouy, Madame, à ce prix tout exil m'est trop doux,
Mais je veux estre aimé, je veux pouvoir le croire,
Et vous ne m'aimez pas, si vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon destin l'attache à la Toison,
C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jason.

Ah, si le Ciel l'eust mise au pouvoir d'Hypsipile,
Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma passion pour vous a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner,
Malgré mon inconstance, elle aime sans réserve.

MEDEE.

Et moy, je n'aime point, à moins que je te serve;
Cherche un autre prétexte à luy rendre ta foy,
J'auray soin de ta gloire, aussi-bien que de toy.
Si ce noble interest te donne tant d'alarmes,
Tien, voila dequoy vaincre, & Taureaux, & Gensdarmes
Laisse à tes compagnons combattre le Dragon.
Ils veulent comme toy leur part à la Toison,
Et comme ainsi qu'à toy la gloire leur est chère,
Ils ne sont pas icy pour te regarder faire.
Zethès & Calais, ces Héros emplumez,
Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formez,
Y préparent déjà leurs aîles enhardies,
D'avoir pour coup d'essay triomphé des Harpies:
Orphée avec ses chants se promet le bonheur
D'assoupir...

JASON.

Ah, Madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'auray part moy-mesme à leur défaite,
Si je laisse comme eux la conquête imparfaite.
Il me la faut entière, & je veux vous devoir...

MEDEE.

Va, laisse quelque chose, ingrat, en mon pouvoir,
J'en ay déjà trop fait pour une ame infidelle.
Adieu, je voy ma sœur, délibère avec elle,
Et songe qu'après tout ce cœur que je te rends,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de Tyrans,
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage,
Qu'on perd souvent l'acquis, à vouloir davantage,
Qu'il faut subir la loy de qui peut obliger,
Et que qui veut un don, ne doit pas l'exiger.
Je ne te dy plus rien, va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquille,
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner ;
Je n'ay pour t'acheter Scéptres, ny Diadèmes,
Mais telle que je suis, crains-moy, si tu ne m'aimes.

SCENE V.

JUNON, JASON, L'AMOUR.

L'Amour est dans le Ciel de Vénus.

JUNON.

A bien examiner l'éclat de ce grand bruit,

Hypsipile vous sert, plus qu'elle ne vous nuit.
 Ce n'est pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne,
 Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne,
 L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avoit promis,
 Et peut estre avez-vous trop de Dieux ennemis.
 Tous veulent à l'envy faire la Destinée
 Dont se doit signaler cette grande journée,
 Tous se sont assemblez exprès chez Jupiter,
 Pour en résoudre l'ordre ou pour le contester,
 Et je vous plains, si ceux qui daignent vous défendre,
 Au plus nombreux party sont forcez de se rendre.
 Le Ciel s'ouvre, & pourra nous donner quelque jour,
 C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour,
 Et puisqu'il n'en est pas, toute cette Assemblée
 Par sa rebellion pourra se voir troublée.
 Il veut parler à nous, écoutez quel appuy
 Le trouble où je vous voy peut espérer de luy.

Le Ciel s'ouvre, & fait voir le Palais de Vénus, composé de Termes, à face humaine, & revêtus de gaze d'or, qui luy servent de colonnes. Le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paroît seul, & si-tôt qu'il a parlé, il s'élance en l'Air, & traverse le Théâtre en volant, non pas d'un costé à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les Spectateurs, ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette manière.

L'AMOUR.

Cessez de m'accuser, soupçonneuse Déesse,
 Je sçais tenir promesse,

C'est en vain que les Dieux s'assemblent chez leur Roy,
Je vay bien leur faire connoître
Que je suis, quand je veux, leur veritable Maistre,
Et que de ce grand jour le Destin est à moy.
Toy, si tu sçais aimer, ne crains rien de funeste,
Obéis à Médée, & j'auray soin du reste.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON.

Mon espoir abatu reprend d'eux sa vigueur,
Allons, Déesse, allons, & seurs de l'entreprise,
Reportons à Médée une ame plus soumise.

JUNON.

Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au Ciel, qu'après leurs pleins effets.

Fin du quatrième Acte.



DECORATION

DU CINQUIÈME ACTE.

Ce dernier Spectacle presente à la veüe une forest épaisse, composée de divers arbres entrelassez ensemble, & si touffus qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au Dieu Mars à qui elle est consacrée fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ny mesme brosser au travers. Les trophées d'Armes appendus au haut de la plupart de ces arbres marquent encor plus particulièrement qu'elle appartient à ce Dieu. La Toison d'Or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette Forest, & la Perspective du fond fait paroistre en éloignement la rivière du Phase, avec le Navire Argo qui semble n'attendre plus que Jason & sa Conqueste pour partir.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ABSYRTE, HYPsipILE.

ABSYRTE.

Voilà ce prix fameux, où vostre ingrat aspire,
Ce gage, où les Destins attachent nostre Empire,
Cette Toison enfin, dont Mars est si jaloux.
Chacun impunément la peut voir comme nous;
Ce monstrueux Dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent,
Il laisse agir sans crainte un curieux desir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors d'un cry, qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abîme,
A moins qu'on n'ait déjà mis au joug nos Taureaux,
Et fait mordre la Terre aux escadrons nouveaux,
Que des dents d'un Serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée.

Sa voix perdant alors cét effroyable éclat
Contre les ravisseurs le réduit au combat.

Telles furent les loix, que Circé par ses charmes
Sçeut faire à ce Dragon, aux Taureaux, aux Genfdarme
Circé, sœur de mon père, & fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cét Art sans pareil,
Dont tantost à vous perdre eust abusé sa rage,
Si ce peu que du Ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi-bien que mes jours,
Par le milieu des Airs n'eust porté du secours.

HYPsipILE.

Je n'oublieray jamais que sa jalouse envie
Se fust sans vos bontez, sacrifié ma vie,
Et pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moy, je voudrois estre à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentimens d'estime, & de reconnoissance;
J'ay peine, je l'avouë, à me le pardonner,
Mais enfin, je doy tout, & n'ay rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foy qui m'engage,
Et malgré les mépris qu'il en montre aujourd'huy,
Tant qu'il peut estre à moy, je suis encor à luy.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiète,
Nè veut pas luy prêter l'exemple qu'il souhaite,
Ny que cét infidelle ait dequoy se vanter,
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire, il faut qu'il me prévienne,
Que sa foy violée ait dégagé la mienne,
Et que l'Hymen ait joint, aux mépris qu'il en fait,

D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors par son parjure à moy-mesme renduë,
Mes sentimens d'estime auront plus d'étenduë,
Et, dans la liberté de faire un second choïs,
Je sçauray mieux penser à ce que jẽ vous dois.

ABSYRTE.

Je ne sçais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des sermens trompeurs que rompt son inconstance,
Mais je suis seur, qu'à moins qu'elle rompe son fort,
Ce que feroit l'Hymen, vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos Taureaux, & telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou luy doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos Taureaux ! ah, que me dites-vous ?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus sortir, que mort, ou son époux.

HYPSIPILE.

Ah, Prince, vostre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se venger elle-mesme ;
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant
Peut estre que son Art n'est pas assez puissant,
De grace, en ma faveur joignez-y tout le vostre,
Et si...

ABSYRTE.

Quoy, vous voulez qu'il vive pour un autre !

HYPSIPILE.

Ouy, qu'il vive, & laissons tout le reste au hazard.

ABSYTE.

Ah, Reine, en vostre cœur il garde trop de part,
Et s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour, pour empescher sa perte.
Vostre Rivale, & moy nous en sommes d'accord,
A moins que vous m'aimiez, vostre Jason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver, afin de vous le rendre,
Et je ne suis pas homme à servir mon Rival,
Quand vous rendez pour moy mon secours si fatal.
Je ne le voy que trop, pour prix de mes services,
Vous destinez mon ame à de nouveaux supplices,
C'est m'immoler à luy, que de le secourir,
Et luy sauver le jour, c'est me faire périr.
Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'huy de vivre,
Je vay hafter sa perte, où luy-mesme il se livre,
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux,
Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reste d'intérêt que je prens en sa vie
Donne trop d'aigreur, Prince, à vostre jalousie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr,
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance;
Et quand mesme on la cherche, il arrive souvent,

Qu'on plaint mort un ingrat, qu'on détestoit vivant.

Quand je me défendois sur la foy qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cét ombrage;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate, & se montre en plein jour.
Ouy, j'aime encor Jason, & l'aimeray sans doute,
Jusqu'à l'Hymen fatal que ma flame redoute,
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, & j'en suis assez persuadée,
Pour me donner à vous, s'il se donne à Médée:
Mais si par jalousie, ou par raison d'Etat,
Vous le laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moy, que ce qu'ose la rage,
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un desespoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à vostre tour,
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette Reine,
Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPsipILE.

AÆTE.

Ah, Madame, est-ce là cette fidélité,
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?

Quand pour vous je m'oppose aux Destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand je presse un Héros de vous rendre sa foy,
Vous prêtez à son bras des charmes contre moy;
De sa témérité vous vous faites complice,
Pour renverser un Trofne, où je vous fais justice:
Comme si c'étoit peu de posséder Jason,
Si pour don nuptial il n'avoit la Toison,
Et que sa foy vous fust indignement offerte,
A moins que son Destin éclatast par ma perte.

HYPSIPILE.

Je ne sçais pas, Seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit,
Mais je sçais que mon cœur ne joint à son envie
Qu'un timide souhait en faveur de sa vie,
Et que si je sçavois ce grand Art de charmer,
Je ne m'en servirois, que pour m'en faire aimer.

AËTE.

Ah, je n'ay que trop crû vos plaintes ajustées
A des illusions entre vous concertées.
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloüy mon œil mal éclairé.
Ouy, trop d'ardeur pour vous, & trop peu de lumière
M'ont conduit en aveugle à ma rüine entière.
Ce pompeux appareil que soutenoient les Vents,
Ces Tritons tout autour rangez comme Suivants,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée.
Que par un Art plus fort que celui de Médée,
D'un naufrage affecté l'histoire sans raison

Déguisoit le secours amené pour Jason,
Et vos pleurs ne sembloient m'en demander vengeance,
Que pour mieux faire place à vostre intelligence.

HYPISIPILE.

Que ne sont vos soupçons autant de veritez,
Et que ne puis-je icy ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jason, Seigneur, & quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la Toison en sa place?

AËTE.

Nos Taureaux sont domptez, nos Gensdarmes défaits,
Absyrte, après cela crains les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoy? son bras...

AËTE.

Ouy, son bras secondé par ses charmes
A dompté nos Taureaux, & défait nos Gensdarmes,
Juge si le Dragon pourra faire plus qu'eux.

Ils ont poussé d'abord de grands torrens de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la Plaine une nuit s'est formée;
Mais après ce nüage en l'air évaporé,
On les a veus au joug, & le champ labouré,
Luy sans aucun effroy, comme maistre paisible,
Jettoit dans les sillons cette semence horrible,
D'où s'élève aussi-tost un escadron armé,

Par qui de tous costez il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à luy, mais son ame plus fière
Ne daigne contr'eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur,
Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire,
Tous pensent le percer, quand ils percent leur frère,
Leur sang par tout regorge, & Jason au milieu,
Reçoit ce sacrifice en posture d'un Dieu,
Et la terre, en couroux de n'avoir pû luy nuire,
Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.

On va bien-tost, Madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par là vostre abord en ces lieux.
Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux, ou par luy, ma perte est assurée,
Et l'on va faire hommage à vostre heureux secours
Du destin de mon Scéptre, & de mes tristes jours.

HYPSIPILE.

Connoissez mieux, Seigneur, la main qui vous offence,
Et lors que je perds tout, laissez-moy l'innocence.
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs,
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en est la source, & Médée elle-mesme
Rompt son Art par son Art, pour plaire à ce qu'elle aime.

ABSYRTE.

Ne l'en accusez point, elle hait trop Jason.
De sa haine, Seigneur, vous sçavez la raison.
La Toison préférée aigrit trop son courage
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage,

Et si contre son Art ce Prince a réussi,
C'est qu'on le sçait en Grèce autant, ou plus qu'icy.

AÆTE.

Ah, que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour dérégé passe la tyrannie !
Il n'est rang, ny país, ny père, ny pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.
Jafon plutôt à Médée, & peut encor luy plaire,
Peut estre és-tu toy-mesme ennemy de ton père,
Et consens que ta sœur par ce present fatal
S'affeure d'un Amant, qui feroit ton Rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance,
Je trouve ma rüine, où fut mon assurance,
Le Destin ne me perd que par l'ordre des miens,
Et mon Trosne est brisé par ses propres soutiens.

ABSYRTE.

Quoy, Seigneur, vous croiriez qu'une action si noire...

AÆTE.

Je sçais ce qu'il faut craindre, & non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect,
L'Amour aux droits du sang garde peu de respect,
Ce mesme amour d'ailleurs peut forcer cette Reine
A répondre à nos soins par des effets de haine,
Et Jafon peut avoir luy-mesme, en ce grand Art,
Des secrets dont le Ciel ne nous fit point de part.

Ainsi dans les rigueurs de mon fort déplorable,
Tout peut estre innocent, tout peut estre coupable,

Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer,
Et ne discernant rien, j'ay tout à redouter.

HYPHIPILE.

La vérité, Seigneur, se va faire connoître,
A travers ces rameaux je voy venir mon traître.

SCENE III.

AËTE, ABSYRTE, HYPHIPILE,
JASON, ORPHEE,
ZETHES, CALAIS.

HYPHIPILE.

Parlez, parlez, Jason, dites sans feinte au Roy
Qui vous seconde icy, de Médée, ou de moy,
Dites, est-ce elle, ou moy qui contre luy conspire?
Est-ce pour elle, ou moy que vostre cœur soupire?

JASON.

La demande est, Madame, un peu hors de saison,
Je vous y répondray quand j'auray la Toison.
Seigneur, sans differer permettez que j'achève,
La gloire où je prétens ne souffre point de trêve,
Elle veut que du Ciel je presse le secours,
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.

AÆTE.

Hâtez à vofre gré ce fecours de descendre,
Mais encor une fois, gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont veu vos yeux jugez ce que je puis,
Tout me paroît facile en l'état où je fuis,
Et fi la force enfin répond mal au courage,
Il en eft parmy nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me fens brûler...

SCENE IV.

AÆTE, ABSYRTE, HYPHIPILE,
MEDEE, JASON, ORPHEE,
ZETHES, CALAIS.

MEDEE *fur le Dragon, élevée en l'Air à la hauteur
d'un homme.*

Arrefte, déloyal, & laiffe-moy parler,
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.

Qui vous l'a dit, Madame, & furquoy fondez-vous
Ces dignes vifions de vofre esprit jaloux ?
Si Jafon entre nous met quelque différence,
Qui flate malgré moy fa crédule efpérance,

Faut-il sur vostre exemple auffi-toft prefumer
Qu'on n'en peut eftre aimée, & ne le pas aimer?
Connoiffez mieux Médée, & croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.
Je ne puis empêcher qu'il vous manque de foy,
Mais je vauz bien un cœur, qui n'ait aimé que moy,
Et j'auray fôûtenu des revers bien funestes,
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

HYPsipILE.

Puiffiez-vous conferver ces nobles fentimens.

MÉDÉE.

N'en croyez plus, Seigneur, que les événemens.
Ce ne font plus icy ces Taureaux, ces Genfdarmes,
Contre qui fon audace a pû trouver des charmes,
Ce n'eft point le Dragon dont il eft menacé,
C'eft Médée elle-mefme, & tout l'Art de Circé.

Fidelle gardien des Destins de ton Maiftre,
Arbre, que tout exprès mon charme avoit fait naiftre,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jafon,
Retourne en ton néant, & ren-moy la Toifon.

*Elle prend la Toifon en fa main, & la met fur
le col du Dragon. L'Arbre où elle étoit fuspenduë
disparoît, & fe retire derrière le Théâtre, après
quoy Médée continuë en parlant à Jafon.*

Ce n'eft qu'avec le jour qu'elle peut m'eftre oftée.
Vien donc, vien téméraire, elle eft à ta portée,
Vien teindre de mon fang cét or qui t'eft fi cher,
Qu'à travers tant de Mers on te force à chercher.

Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne,
Vien m'arracher la vie, ou m'apporte la tienne,
Et sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus, de tes Dieux, ou des miens.

AËTÈ.

A ce digne courroux je reconnoy ma fille,
C'est mon sang dans ses yeux, c'est son Ayeul qui brille,
C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,
Et sur cette ennemie emportez la Toison.

JASON.

Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combattre, où l'on aime à se rendre.
Ouy, Madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joye à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les Rochers, qui fait marcher les Bois,
Assoupy le Dragon, enchante la Princesse,
Et vous, Héros aîlez, ménagez vostre adresse,
Si pour cette conquête il vous reste du cœur,
Tournez sur le Dragon toute vostre vigueur.
Je vay dans le Navire attendre une défaite,
Qui vous fera bien-tost imiter ma retraite.

ZETHES.

Montrez plus d'espérance, & souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des Monstres à vos yeux.

SCENE V.

AËTE, ABSYRTE, HYPsipILE,
MEDEE, ZETHES, CALAIS,
ORPHEE.

CALAIS.

Elevons-nous, mon frère, au-dessus des nûages,
Du fang dont nous fortons prenons les avantages,
Sur tout obéïssons aux ordres de Jason,
Respectons la Princesse, & donnons au Dragon.

*Icy Zethès & Calais s'élèvent au plus baut des
nûages en croisant leur vol.*

MEDEE *en s'élevant aussi.*

Donnez où vous pourrez, ce vain respect m'outrage,
Du fang dont vous sortez prenez tout l'avantage,
Je vay voler moy-mesme au devant de vos coups,
Et n'avois que Jason à craindre parmy vous.

Et toy de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaîne les Lyons, & déplace les marbres,
D'un pouvoir si divin fais un meilleur employ,
N'en détruis point la force à l'essayer sur moy.
Mais je n'en parle ainfi, que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes :

Ne m'en croy pas, Orphée, & pren l'occasion
De partager leur gloire, ou leur confusion.

ORPHEE *chante.*

Haſtez-vous, enfans de Borée,
Demi-dieux, haſtez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la Victoire aſſeurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MEDEE *voyant qu'aucun des deux ne descend
pour la combatre.*

Vos Demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre,
Ils ont volé ſi haut, qu'ils n'en peuvent descendre,
De ce nūage épais ſçachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHEE.

*Il chante ce ſecond couplet cependant que Zethès
& Calais fondent l'un après l'autre ſur le
Dragon, & le combatent au milieu de l'Air.
Ils ſe relèvent auſſi-toſt qu'ils ont taſché de luy
donner une atteinte, & tournent face en meſme
temps pour revenir à la charge. Médée eſt au
milieu des deux qui pare leurs coups, & fait
tourner le Dragon vers l'un & vers l'autre,
ſuivant qu'ils ſe preſentent.*

Combatez, race d'Orithie,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomptez

Se font par tout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutez.

ZETHES.

Fuyons sans plus tarder la vapeur infernale
Que ce Dragon affreux de son gosier exhale,
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fay comme nous, Orphée, & fuy de ton côté.

Zethès, Calais, & Orphée s'enfuyent.

MEDÉE.

Allez, vaillants guerriers, envoyez-moy Pélée,
Mopse, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin, pour qui vostre Jason
Avec tant de chaleur demandoit la Toison.
Aucun d'eux ne paroît! ces ames intrépides
Règlent sur mes vaincus leurs démarches timides,
Et malgré leur ardeur pour un exploit si beau
Leur effroy les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite,
Par le milieu des Airs courons à leur défaite,
Et nous mesmes portons à leur témérité
Jusque dans ce vaisseau, ce qu'elle a mérité.

Médée s'élève encor plus haut sur le Dragon.

ÆTÈ.

Que fais-tu? la Toison ainsi que toy s'envole!
Ah, perfide, est-ce ainsi que tu me tiens parole,
Toi qui me promettois, même aux yeux de Jason,
Qu'on t'ôtteroit le jour, avant que la Toison?

MEDEE *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vay vous la garder, au milieu de la Grèce.
Du païs & du sang l'amour rompt les liens,
Et les Dieux de Jafon sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le Navire,
Je la suis, & ne fais que ce qu'elle m'inspire,
De toutes deux Madame icy vous tiendra lieu.
Consolez-vous, Seigneur, & pour jamais, Adieu.

Elle s'envole avec la Toison.

SCENE VI.

AÆTE, ABSYRTE, HYPsipILE,
JUNON.

AÆTE.

Ah, Madame! ah, mon fils! ah, Sort inexorable!
Est-il sur terre un père, un Roy plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moy se ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envy s'engager!

JUNON *dans son Char.*

On vous abuse, Aæte, & Médée elle-mesme
Dans l'amour qui la force à fuivre ce qu'elle aime,
S'abuse comme vous.

Chalciope n'a point de part en cét ouvrage :
Dans un coin du Jardin sous un épais nûage
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux,
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,

Dans l'esprit de sa sœur j'ay porté les grands coups,
 Qui donnent à Jason ce dernier avantage.
 Junon a tout fait seule, & je remonte aux Cieux
 Presser le Souverain des Dieux
 D'approuver ce qu'il m'a plu faire;
 Mettez votre esprit en repos,
 Si le Destin vous est contraire
 Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

Junon remonte au Ciel dans ce même Char.

AÆTE.

Qu'ay-je fait que le Ciel contre moy s'intéresse,
 Jusqu'à faire descendre en Terre une Déesse?

ABSYRTE.

Le défavouerez-vous, Madame, & votre cœur
 Dédiera-t'il sa voix qui parle en ma faveur?

AÆTE.

Abfyrte, il n'est plus temps de parler de ta flamme.
 Qu'as-tu pour mériter quelque part en son ame?
 Et que luy peut offrir ton ridicule espoir,
 Qu'un Scéptre qui m'échape, un Trosne prest à choir?
 Ne songeons qu'à punir le Traître, & sa complice,
 Nous aurons Dieux pour Dieux à nous faire justice,
 Et déjà le Soleil pour nous prêter secours
 Fait ouvrir son Palais, & détourne son cours.

*Le Ciel s'ouvre, & fait paroître le Palais du
 Soleil, où l'on le voit dans son Char tout bril-
 lant de lumière s'avancer vers les Spectateurs,*

et sortant de ce Palais s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le Palais s'ouvre aussi quelques momens après. Ce Maître des Dieux y paroît sur son Trône, avec Junon à son costé. Ces trois Théâtres qu'on voit tout à la fois font un spectacle tout à fait agréable, et majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le Palais du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes toutes d'oripeau, et son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'Arabesque. Le rejallissement des lumières qui portent sur ces dorures produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du Trône de Jupiter qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont aux deux bouts et au milieu des Aigles d'or, entre lesquelles on voit peintes en basse taille toutes les amours de ce Dieu. Les deux costez font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle, ou d'un quarré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grands Aigles d'or, qui soutiennent de leur bec le plat fond de ce Palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les Aigles laissent pendre les bouts en forme d'escharpes. Jupiter a un autre grand Aigle à ses pieds, qui porte son foudre, et Junon est à sa gauche, avec un Paon aussi à ses pieds, de grandeur et de couleur naturelle.

SCENE VII.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON,
AËTE, HYPISPILE,
ABSYTE.

AËTE.

Ame de l'Univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons par tout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un Roy, qui tient de toy le jour,
Soit lâchement trahy par un indigne amour?
A ces Grecs vagabons refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite, après qu'ils m'ont détruit,
Et répans sur leur route une éternelle nuit.
Fay plus, montre-toy père, & pour venger ta race,
Donne-moy tes chevaux à conduire en ta place,
Prête-moy de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant,
Que d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, & leur butin en poudre,
Et que par mon courroux leur pais desolé,
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.

Je voy que tu m'entens, & ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apreste une heureuse réponse.
Parle donc, & fay voir aux Destins ennemis
De quelle ardeur tu prens les interêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, & ne puis davantage,
Un noir Destin s'oppose à tes justes desseins,
Et depuis Phaëton, ce brillant attelage
 Ne peut passer en d'autres mains.
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route
Je dispense en esclave, & les nuits, & les jours,
 Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens, pour un plus fort secours.
*Icy s'ouvre le Ciel de Jupiter, & le Soleil continuë
 en luy adreſſant ſa parole.*

Maître absolu des Destinées,
Change leurs dures loix en faveur de mon ſang,
 Et laiſſe-luy garder ſon rang,
 Parmy les teſtes couronnées.
C'eſt toy qui régles les Etats,
C'eſt toy qui départs les Couronnes,
Et quand le Sort jaloux met un Monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, & fait des attentats
 Qui defroben ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obſtacle à de ſi juſtes vœux,
 Mais laiſſez ma puiffance entière,
Et ſi l'ordre du Sort ſe rompt à ſa prière,
D'un Hymen que j'ay fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire ſon Aëte,
 Ne détruifez pas mes Héros,
Aſſeurez à ſes jours, gloire, Scéptre, repos,
 Aſſeurez-luy tous les biens qu'il ſouhaite,

Mais de la même main assurez à Jason
Médée, & la Toison.

JUPITER.

Des Arrêts du Destin l'ordre est invincible,
Rien ne sauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil, & ce trésor surpris
Luy rend de ses Etats la perte inévitable.
Mais la même légèreté
Qui donne Jason à Médée,
Servira de supplice à l'infidélité,
Où pour luy contre un père elle s'est hasardée.
Perfès dans la Scythie arme un bras souverain;
Si-tôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Aète,
Et par une prompte retraite,
Epargnez tout le sang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites votre azile,
Le Ciel veut qu'Hypsipile
Réponde aux vœux d'Absyrte, & qu'un Sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Medus qui vous doit rétablir,
A rentrer dans Colchos il fera votre guide,
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir,
Feron de tous vos maux les assurez remèdes,
Et donneront naissance à l'Empire des Mèdes.
*Le Palais de Jupiter, & celui du Soleil se
referment.*

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs,

Puisque le Ciel répare, & venge vostre perte,
Et qu'une autre Couronne offerte
Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.
Adieu, j'ay trop long-temps détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens,
Qui devoient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux Amants,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière,
Hâtez-vous d'obéir à ses commandemens.

*il disparoit en baissant, comme pour fondre dans
la mer.*

HYPISIPILE.

J'obéis avec joye à tout ce qu'il m'ordonne,
Un Prince si bien né vaut mieux qu'une Couronne,
Si-tost que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foy pour Jason nuisoit seule à son feu,
Mais à present, Seigneur, cette foy dégagée...

AÆTE.

Ah, Madame, ma perte est déjà trop vengée,
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaist à relever un destin malheureux.

Allons ensemble, allons sous de si doux auspices
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir,
Que daigne un Dieu si grand nous faire concevoir.

Fin du cinquième & dernier Aëte.



NOTES.



NOTES.

EXAMEN DE NICOMEDE.

Page 3. — Cet examen a paru en 1660.

P. 4. — *L'Histoire... est tirée du 4. Livre de Justin.* — Il y a ici une faute d'impression commune à toutes les anciennes éditions : le passage, dont il s'agit, est dans le livre XXXIV, ch. IV. — Sur Justin, voir la note de la p. 38 du T. V.

P. 7. — *Comme je l'ay dit ailleurs.* — T. V, p. 24.

EXAMEN DE PERTHARITE.

P. 9. — Cet examen a été publié en 1660, et non en 1663, comme on l'a imprimé plusieurs fois par erreur.

— *Le Sujet est écrit par Paul Diacre... & depuis luy par Erycus Puteanus...* — Paul Warnefride, dit Paul Diacre, historien latin (740-801), secrétaire de Didier, roi

des Lombards, est l'auteur d'une *Histoire des Lombards*, en VI livres, imprimée T. I des *Rerum italicarum Scriptores*; la traduction du passage relatif à Pertharite, auquel Corneille fait allusion, se trouve livre IV, ch. XII, p. 269, de *Les Diverses Leçons de Pierre Messie gentil-homme de Seville, avec trois Dialogues dudit auteur, contenant variables et memorables histoires, mises en François par Claude Gruget Parisien, Augmentées outre les precedentes impressions de la suite d'icelles, faite par Antoine du Verdier Sieur de Vau-priuaux etc.* Lyon, 1577, in-8°. — Henri Dupuy, en latin *Erycius Puteanus*, en flamand Van den Putte (1574-1646), a laissé une centaine d'ouvrages dont *Historiae insubricae libri VI. Qui irruptiones Barbarorum in Italiam continent: Rerum ab Origine gentis ad Othonem M. Epitome.* Lovanii, MDCXIV, in-8°.

P. 10. — *J'ay parlé ailleurs de l'inégalité de l'employ des personnages.* — T. III, p. 79.

EXAMEN D'OEDIPE.

P. 11. — C'est le dernier des examens publiés dans l'éd. de 1660, 3 vol. in-8°.

P. 12. — *J'ay redifié ce qu'Aristote y trouve sans raison.* — *Poétique*, xv.

P. 13. — *Dirce au troisième Acte.* — Scène 11.

— *La narration s'en fait par Cléante & par Dymas.*
— Acte V, scène dernière.

EXAMEN DE LA TOISON D'OR.

P. 15. — Cet examen a paru pour la première fois dans l'éd. de 1663, 2 vol. in-fol.

P. 15. — *Valerius Flaccus en a fait un Poème Epique...*
— *C. Valerii Flacci Setini Balbi Argonauticon Liber primus*
(-octavus), dont la première édition a paru à Bologne
en 1473. — Valerius Flaccus, poète latin, contemporain
de Vespasien, de Titus et de Trajan.

P. 16. — *Colchos*. — Nom donné à la capitale de la
Colchide, ancienne province d'Asie, située entre le Cau-
case, l'Ibérie, l'Arménie et le Pont-Euxin, qui forme
maintenant le gouvernement russe de Koutaïs.

P. 18. — *Harpyes*. — Monstres de la Fable, au nombre
de trois, étaient représentées avec la figure d'une vieille
femme, le corps du vautour et des griffes.

— *Le Mithologiste Noël le Comte*. — Noël Conti, en
latin *Natalis Comes*, écrivain italien, mort vers 1582, est
l'auteur de *Natalis Comitum Mythologiae sive explicationum
fabularum libri X... Venetiis, M D LXXXI*. In-4°.

P. 19. — *Denis le Milésien*. — Écrivain grec du v^e siècle
av. J.-C., était l'auteur d'un cycle mythique et d'un
cycle historique, dont on ne connaît que des fragments.

— *Apollonius Rhodius*. — Poète épique grec
(276-186 avant J.-C.), a composé, sur l'Expédition des
Argonautes, *Les Argonautiques*, dont la première édition
est de Florence, 1496.

— *Valerius Flaccus dit les mêmes choses*. — *Argonau-
tiques*, livre VIII^e, à la fin.

P. 20. — *Quand j'ay mis Médée sur le Théâtre*. — Voir
Médée, I, 4, T. II, p. 293.

NICOMEDE.

P. 21. — Voici le titre de l'édition originale de cette

tragédie représentée à la fin de 1650, ou dans les premiers jours de 1651 : *NICOMEDE TRAGEDIE. A ROVEN, Chez LAVRENS MAVRRY... AVEC PRIVILEGE DV ROY. M.DC.LI. Et se vend A PARIS, Chez CHARLES DE SERCY...* In-4° de 4 ff. et 124 pp. Le privilège est du 12 mars 1651, et l'achevé d'imprimer du 29 novembre.

P. 22. — *Prusias*. — Prusias II, dit le Chasseur, fut roi de 192 à 148.

— *Flaminius*. — Titus Quinctius Flaminius, ou Flamininus, consul en 197 av. J.-C., dont Plutarque a écrit la Vie.

— *Nicomede*. — Nicomède II, roi de 148 à 90, après le meurtre de son père.

P. 24 : *je voyois réunie*
La Cappadoce entière avec la Bythinie.

Cette conquête eut lieu plus tard, après la mort de Prusias.

P. 33 :

Sçachez qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naître
Pour commander aux Rois, & pour vivre sans maître.

Ces deux vers se trouvent dans *Cinna*, III, 4; voir T. III, p. 326.

P. 39. — *Que son père défait...* — L'ambassadeur de Rome à la Cour de Prusias n'avait aucun lien de parenté avec Caius Flaminius qui fut défait à Trasimène.

— ... *Il y tomba mort de la main d'Annibal.* — Autre inexactitude historique : Flaminius ne fut pas tué par son vainqueur.

P. 51 : *Autrefois ce grand homme*
Commença par son père à triompher de Rome.

Corneille s'est encore permis ici une licence dramatique ; les victoires du Tésin et de la Trébie avaient précédé la bataille de Trasimène.

P. 54. — Et s'empreseroit moins à la faire régner (1663-82).

P. 109. — Vous qui me *répondrez*. — Dans les autres éditions.

PERTHARITE.

P. 119. — Cette tragédie, jouée en 1652, parut l'année suivante sous ce titre : PERTHARITE ROY DES LOMBARDS, TRAGÉDIE. A ROVEN, Chez LAVRENS MAVRRY... AVEC PRIVILEGE DV ROY. M.DC.LIII. Et se vend A PARIS, Chez GVILLAVME DE LVYNES... In-12 de 6 ff. et 71 pp. Le privilège est du 24 décembre 1651, et l'achevé d'imprimer du 30 avril 1653.

P. 120. — *Pertharite*. — Il succéda à son père, Aribert I^{er}, avec son frère Godebert, et régna à Milan, de 661 à 688, tandis que son frère avait Pavie pour capitale. — Tous les personnages qui figurent dans cette tragédie sont historiques à l'exception d'Edvige. Voir les ouvrages cités dans la note de la p. 9.

P. 151. — A de si longs mépris elle s'est *attachée* (1682).

P. 161. — Il faudroit que l'oreille entendist la *penfée* (1653-63).

P. 165. — Qui tranche *du* Tyran. — Dans les autres éditions.

OEDIPE.

P. 211. — Représentée le 24 janvier 1659, cette tragédie parut la même année en vertu d'un privilège du 10 février, et fut achevée d'imprimer le 26 mars. Voici le titre de l'édition princeps : OEDIPE, TRAGÉDIE. Par P. CORNEILLE. Imprimée à ROVEN, & se vend à PARIS, Chez AUGUSTIN COVRBÉ... Et GUILLAUME DE LUYNE... M.DC.LIX. AVEC PRIVILEGE DU ROY. In-12 de 6 ff., 90 pp., dont la dernière non paginée, et 1 f. blanc.

P. 221. — Mais ils ne sont jamais esclaves de *leurs* voix (1668-82 seulement).

P. 223. — *Le fêxe imbécille*. — Le mot *imbécile* est ici dans le sens de faible d'esprit et de corps, incapable (Littré).

P. 224. — *La mort du Roy mon père*. — Polybe, roi de Corinthe.

P. 228. — *Vous avez deux fils*. — Étéocle et Polynice, qui ont fourni à Racine le sujet de sa tragédie *Les Frères ennemis*.

P. 247 : *Damaste, & Periphète,*
Sinnis, Phœa, Scirron.

Brigands, tués par Thésée, dont il est question dans la vie de ce héros par Plutarque.

LA TOISON D'OR.

P. 317. — Cette pièce, commandée par le marquis de Sourdéac, et représentée en 1660 dans son château de

Neufbourg, ne fut jouée à Paris qu'au mois de février 1661. Voici le titre de la première édition : LA TOISON D'OR, TRAGÉDIE. Représentée par la Troupe Royale du Marets, Chez Mr le Marquis de Sourdeac, en son Chasteau du Neufbourg, pour réjouissance publique du Mariage du Roy, & de la Paix avec l'Espagne, & en suite sur le Theatre Royal du Marets. *Imprimée à Roven, Et se vend A PARIS, Chez AVGVSTIN COVRBÉ... Et GVILLAVME DE LVYNE... M.DC.LXI. AVEC PRIVILEGE DV ROY.* In-12 de 6 ff., 106 pp. et 1 f. Le privilège est du 27 janvier 1661, et l'achevé d'imprimer du 10 mai. — Les mêmes libraires avaient déjà fait imprimer, le 31 janvier de la même année, un programme in-4° de cette tragédie sous le titre de : DESSEINS DE LA TOISON D'OR... dont on ne connaît que trois exemplaires. La Bibliothèque Nationale en possède une autre édition in-12, indiquée, mais non décrite, par M. Émile Picot dans la *Bibliographie Cornélienne*, dont l'achevé d'imprimer est du 11 mai. Voir, à ce sujet : *Bibliothèque Nationale. Notice des objets exposés dans la salle du Parnasse français à l'occasion du second centenaire de la mort de Pierre Corneille.* Octobre 1884, nos 63 et 64.

P. 319. — *La Paix qu'il luy a plû donner à ses Peuples.* — Par le traité des Pyrénées, conclu le 7 novembre 1659, dans l'île des Faisans, sur la rivière de Bidassoa, entre Mazarin et Louis de Haro, qui fut suivi du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne.

P. 326 :

Les sublimes intelligences

Qui de leurs grands Etats meuvent les vastes corps.

Le Cardinal de Mazarin et Louis de Haro, ministre de Philippe IV.

P. 332. — *Son généreux frère.* — Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

— ... *L'Espagne, & l'Angleterre aiment à t'enrichir...*

Allusion au mariage du duc d'Orléans avec Henriette d'Angleterre.

P. 335. — Ne sçavent point trahir *les pays*... (1682 seulement).

P. 352. — Rien ne *vous* sçauroit nuire (1692 seulement).

P. 370. — Dont *un* autre est maitresse (1682 seulement).

P. 388 :

J'allume peu de feux, qu'une autre puisse éteindre.
(1661-63.)

P. 414. — *Ny mesme broffer au travers.* — Brosse, terme de chasse, courre à cheval ou à pied au travers des bois les plus épais (Littre).

P. 427. — *Et vous, Héros aïslez.* — Zéthès et Calaïs.

P. 430 : *Envoyez-moy Pélée,
Mopse, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée.*

Argonautes qui accompagnaient Jason.

P. 433. — Le *rejallissement* des lumières. — Dans les autres éditions.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXAMEN DE NICOMEDE	3
EXAMEN DE PERTHARITE	9
EXAMEN D'OEDIPE	11
EXAMEN DE LA TOISON D'OR	15
NICOMEDE	21
PERTHARITE	119
OEDIPE	211
LA TOISON D'OR	317
NOTES	439





Achevé d'imprimer

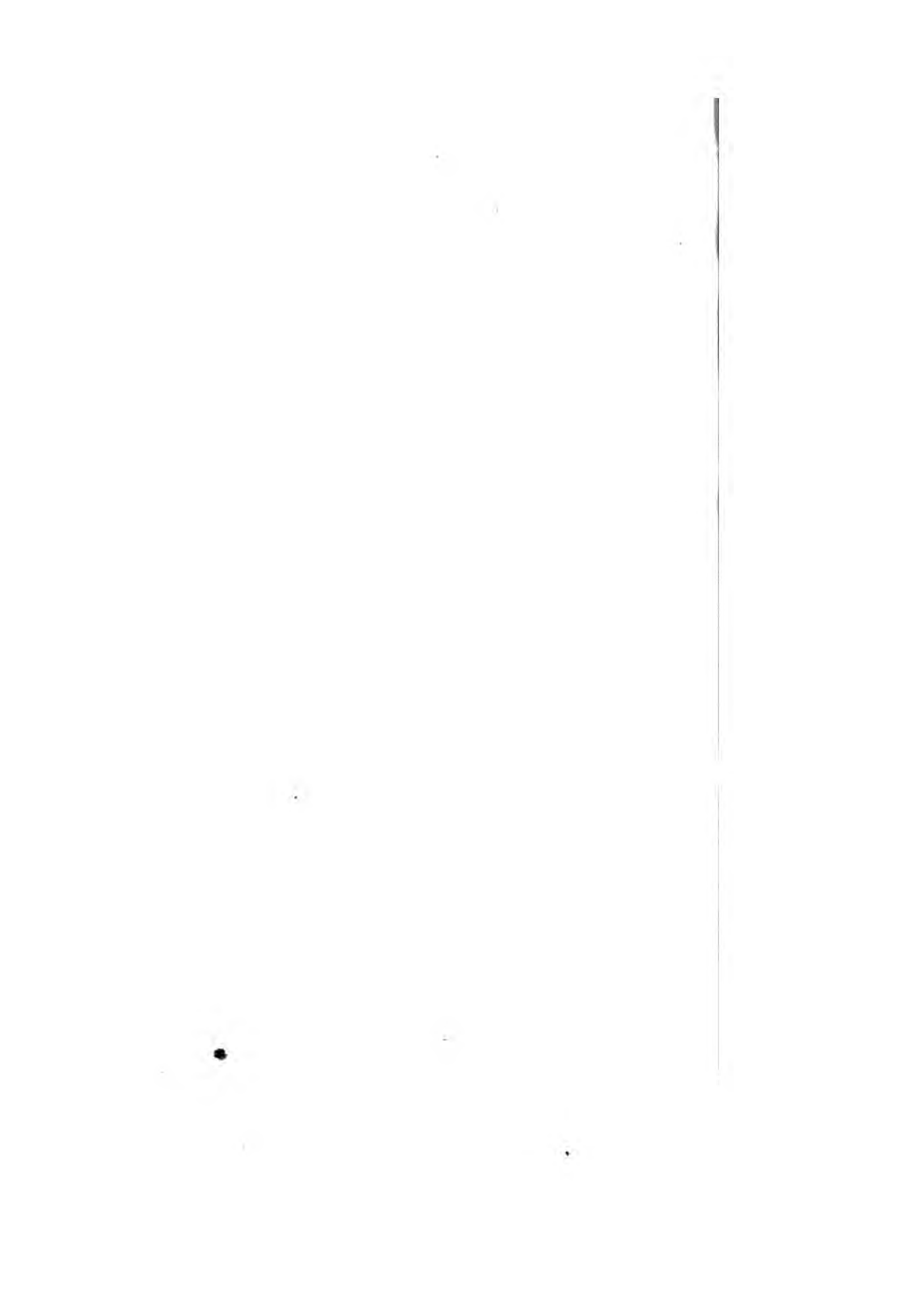
Le vingt avril mil huit cent quatre-vingt-cinq

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumen petit in-12 (format des Bibles)

Imprimées sur papier de Hollande.

Chaque volume : 2 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait gravé par le célèbre

Hamilton, Mémoires de Grammont, avec une notice
et des notes par MONTAIGU. 1 volume. 2 fr.

Montaigne, traduction de L. BOUTIER de L'Esprit, avec
une notice par M. 2 fr.

Montaigne des Nouvelles de Montaigne, avec une notice
et des notes par M. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Montaigne, Notice par A. BRASSE. 2 vol.
Chaque volume. 2 fr.

Paris — Chez les Libraires, rue de la Harpe.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzéviens)

imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

- HAMILTON, Mémoires de Grammont, avec une notice et des notes par MOTHÉAU. 1 volume. 5 fr.
- HORACE, traduction de LÉCONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol. 10 fr.
- HEPTAMÉRON DES NOUVELLES de Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre. Texte des Manuscrits avec notes, variantes et glossaire par F. DILLAYE. Notice par A. FRANCE. 3 vol. Chaque volume. 5 fr.
- LE SAGE. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, avec notice et notes par A. POULET-MALASSIS. 4 volumes. Chaque volume. 5 fr.
- 16 Eaux-fortes dessinées par HENRI PILLE et gravées par LOUIS MONZIES, pour illustrer *Gil Blas*. Prix 25 fr.
- LE SAGE. *Le Diable boiteux*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol. 10 fr.
- 9 Eaux-fortes pour illustrer *le Diable boiteux*, dessinées par H. PILLE et gravées par L. MONZIES. Prix. 25 fr.
- LE SAGE. *Théâtre*, avec notice et notes par F. DILLAYE, 1 vol. 5 fr.
- RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume. 5 fr.
- 13 Eaux-fortes d'après GRAVELOT, pour illustrer les Œuvres de Racine. Prix 25 fr.
- SCARRON. *Le Roman comique*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol. 10 fr.
- SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 17 vol. Chaque volume. 5 fr.
- VOLTAIRE — *Romans* avec une préface et des notes par F. DILLAYE. 3 vol. Chaque vol. 5 fr.
- 21 Eaux-fortes d'après MONNET et MARILLIER, gravées par MONZIES, pour illustrer les *Romans de Voltaire*. Prix 25 fr.

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

T 631



